This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

# LETTRES

DE FEU
Albrecht von Haller
*Mr. DE HALLER*

CONTRE

## M. DE VOLTAIRE.

*TRADUIT DE L'ALLEMAND.*

PAR

F. L. KŒNIG,

*Miniſtre du ſaint Evangile & Diacre au temple du St. Eſprit.*

TOME PREMIER.

*A BERNE,*
Chez la NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE;
*ET A LAUSANNE,*
Chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1780.

# PRÉFACE
## DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE, dont nous offrons au public une traduction françoiſe, étoit le fruit des dernieres méditations de l'homme célebre, dont la république des lettres & la patrie n'ont pas encore ceſſé de pleurer la perte.

Pénétré des auguſtes vérités de la religion & des ſentimens d'une piété éclairée, il n'a pu voir ſans douleur l'abus qu'un des plus grands hommes de notre ſiecle faiſoit de ſes rares talens pour ſapper les fondemens du chriſtianiſme; des argumens réfutés mille fois avoient reparu ornés de tous les charmes d'un ſtyle inimitable; les contradictions que le lecteur attentif découvroit avec indignation à chaque page, n'étoient point apperçues du grand nombre, qui ne lit que pour s'amuſer, ou qui entraîné par ſes penchans corrompus ſaiſit avec empreſſement les prétextes les plus foibles pour s'affermir dans ſon incrédulité.

On vit paroître ſucceſſivement un grand nombre d'excellens ouvrages, qui réfuterent victorieuſement les erreurs du philoſophe de Ferney. M. HALLER prit dans ſes lettres une route différente de celle de ſes prédéceſſeurs, & ne s'arrêta qu'aux derniers ouvrages de M. de *Voltaire*, ſes queſtions ſur-l'Encyclopédie & ſes mêlanges hiſtoriques ; ces ouvrages nous offrent peu de ſujets, que l'auteur infatigable n'eût déja traité auparavant ; mais ſon imagination inépuiſable ſavoit leur donner à chaque répétition une tournure neuve & agréable ; ſon enjouement, qui ſembloit s'augmenter avec l'âge, des traits ſatyriques, qui ne plaiſent que trop à notre malignité naturelle, dédommageoient la plupart des lecteurs de ce qui leur manquoit du côté de la ſolidité & de la vérité.

Dans un ſiecle où tout le monde ſe croit obligé d'avoir de l'eſprit, l'ennemi de la religion qui ſait donner à ſes argumens une tournure plaiſante, eſt infiniment plus dangereux, que le philoſophe qui ſe tourmente à former de ſes idées une chaîne de raiſonnemens, dont peu de gens ont la patience d'examiner la liaiſon & la forme.

M. HALLER ſuivit ſon adverſaire pas à pas, répandant d'un ſeul mot un trait de lumiere ſur chaque article, & diſſipant aux yeux du lecteur le preſtige qui l'avoit empê-

ché de découvrir l'erreur revêtue de tous les agrémens dont le Nestor du Parnasse seul savoit orner ses idées les plus triviales.

Mais la réfutation étoit écrite en allemand, langue inconnue de la plupart des personnes qui lisent les œuvres de M. de *Voltaire*; sans une traduction françoise son but étoit manqué pour le plus grand nombre de ceux à l'usage desquels elle étoit destinée; celle-ci a sans doute besoin de l'indulgence du lecteur; il étoit difficile de rendre avec la même force le style serré & nerveux du philosophe profond dont les idées se suivoient avec autant de rapidité que d'ordre; on n'a cependant rien négligé pour ne point s'écarter de la précision & de la clarté, qu'on exige avec justice d'un ouvrage de ce genre.

Quelques-unes de ces lettres étant si courtes dans l'original qu'il n'y a pas la moindre proportion entre elles & celles qui les précédent & qui les suivent, le traducteur a pris la liberté de les joindre aux unes ou aux autres, ce qui a réduit à vingt lettres les vingt & deux contenues dans l'original.

Puissent les augustes vérités, que cet ouvrage renferme, être la consolation de ceux qui éclairés de leur lumiere verront avec évidence qu'il n'existe pour l'homme de vrai

bonheur que dans la religion, comme elles ont été, ſur-tout dans les derniers inſtans de ſa vie, la ſeule conſolation de l'homme célebre, lequel après avoir approfondi toutes les ſciences humaines, ne trouva la paix de l'ame que dans la contemplation & dans l'amour de ſon Créateur!

# PRÉFACE
## DE L'AUTEUR.

SI j'ai trouvé un grand ſujet de conſolation dans le promt débit de ces *Lettres*, je ſuis bien éloigné de l'attribuer à mes talens. Peu initié dans les ſciences qui nous fourniſſent les preuves de la religion, n'ayant eu d'autres guides dans mes recherches théologiques que l'Ecriture-ſainte & quelques hiſtoriens, je ne vois d'autre cauſe au ſuccès de cet ouvrage qu'un reſte d'attachement pour la religion, qui malgré les progrès d'un ſecond paganiſme, conſerve au Seigneur des ſerviteurs fideles, auxquels la vérité, quoique dénuée d'ornemens, ne paroît pas moins reſpectable.

Un autre motif m'engage encore à travailler à cette ſeconde édition : je m'étois apperçu que M. de V... en répétant pluſieurs fois les mêmes objections, m'avoit engagé aux mêmes répétitions dans mes réponſes ; mais ayant parcouru tout l'ouvrage, je trouvai que les fréquentes répétitions de paſſages très-conſidérables, & le reſpect que je dois au public, m'impoſoient le devoir d'effacer ces ſuperfluités. J'avoue que ce travail m'a paru auſſi pénible que déſagréable : je ne vis qu'une ſeule méthode pour y réuſſir ; c'étoit de dreſſer une eſpece de tableau de toutes les matieres de l'ouvrage, de parcourir les trois volumes, & de faire une note des paſſages répétés, de choiſir enſuite ce qu'il y avoit de plus intéreſſant dans deux paſſages paralleles, pour n'en former qu'un ſeul, ou d'effacer ſimplement l'article qui n'étoit qu'une répétition. Après un travail long & pénible, je m'apperçus qu'il reſtoit encore un petit nombre de ces paſſages, mais auxquels je n'ai rien changé, dans le doute s'ils étoient de véritables répétitions ou non,

ou dans la crainte d'effacer ce qui pourroit être de quelqu'utilité.

Je saisis cette occasion pour y ajouter bien des choses, sur-tout plusieurs passages du Nouveau Testament, cités par les peres apostoliques, quoique M. de V... prétende qu'ils n'avoient cité nulle part les évangiles. Ces passages s'étant accrus à un nombre trop considérable, je me suis contenté d'en choisir les plus essentiels.

Quoique j'aie ajouté à plusieurs de ces *Lettres* quelques pensées, l'exposition de quelques faits, des citations ou des réflexions, le nombre des passages effacés surpassa cependant les additions, & tout l'ouvrage se trouve plus petit que l'édition précédente, mais il n'a perdu que des répétitions.

Dans ce tems, M. de V... publia sa *Bible* enfin expliquée, ouvrage où il se surpassa lui-même. Son style, chose étonnante, y est encore plus amer & parsemé de plus d'injures, que dans les ouvrages déja réfutés.

Ayant examiné de près le prétendu extrait de l'Ecriture-ſainte, je ne pus réſiſter à un mouvement d'indignation, de voir l'ardeur, pour ne me ſervir que de cette expreſſion, qui anime M. de V... à détruire mes eſpérances ; cette ardeur d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt jointe à un talent particulier de s'inſinuer auprès des grands par les charmes de ſon ſtyle. Prévoyant qu'une nouvelle réfutation m'expoſeroit à un chagrin qui renaîtroit ſans ceſſe, j'en abandonnai le projet avec d'autant moins de regrets, que tout ce que M. de V... dit dans la *Bible* enfin expliquée, ſe trouve déja réfuté à l'occaſion de ſes ouvrages précédens. Pluſieurs ſavans, dignes de ma vénération, reconnurent auſſi bien que moi, l'inutilité d'un nouvel ouvrage.

Cet homme vit encore, ſa carriere s'étend au-delà de l'âge ordinaire des mortels ; il écrit, travaille ſans relâche contre ſon Créateur qui l'a comblé d'honneurs, de richeſſes & de talens : il ſéduit tous les jours & les grands qui ne ſe donnent pas la peine

de lire les réfutations de ſes erreurs, & des femmes dont toute la ſcience ſe borne à ſe ſoumettre aveuglément aux idées de quelques ſavans, & les jeunes gens que l'incrédulité délivre d'un frein déſagréable, ſeule barriere de leurs deſirs corrompus. O toi, Juge de la terre! c'eſt de ta bonté ſeule que nous pouvons attendre un changement auſſi ſalutaire; que ta lumiere puiſſe éclairer, pénétrer ſon ame, & mettre fin à la révolte d'un être comblé de tant de faveurs! Puiſſent les fideles jouir du bonheur de voir le plus audacieux de tes ennemis proſterné à tes pieds, & ſe trouver réunis avec lui dans le ſéjour bienheureux que ta grace toujours puiſſante & victorieuſe leur prépare!

# LETTRE PREMIERE.

SI je me croyois permis de paſſer légérement ſur un ſujet auſſi grave, le ſoin de ma tranquillité & mon amour propre me diſpenſeroient de ſatisfaire à vos deſirs. Je ſais combien la claſſe des incrédules eſt nombreuſe, ſur-tout de ceux qui ont embraſſé ce ſentiment, avant que d'attendre leur propre conviction. La défenſe de la révélation eſt un moyen infaillible de s'attirer un grand nombre d'ennemis ; dont je n'ai point irrité d'ailleurs la haine. Vous connoiſſez l'homme célebre qui a cherché à jetter dans les papiers publics du ridicule ſur mon travail précédent pour la défenſe de la religion ; vous ne connoiſſez pas moins ceux qui ont applaudi à ſes ſarcaſmes par des ſouris moqueurs. La ſoif de la gloire eſt ordinairement un penchant de la jeuneſſe, qui n'eſt pas encore éclairée par l'expérience ; cependant tout homme capable de ſentir & de penſer ne ſauroit être abſolument inſenſible au mépris.

Le désir de nous rendre utiles, peut bien nous donner cette fermeté d'ame, qui nous élève au-dessus de la raillerie, mais il en coûte toujours de se voir tourner en ridicule.

De l'autre côté, il n'est pas moins certain que cette crainte de la raillerie, à laquelle le défenseur de la foi doit toujours s'attendre de la part des incrédules, n'est qu'un épouvantail de notre orgueil, lorsqu'il s'abaisse au point de chercher sa grandeur en deçà du tombeau; au lieu que les vues du chrétien ne tendent qu'à l'éternité, où Christ la source de la véritable gloire ne reconnoîtra pour ses disciples que ceux qui n'ont pas eu honte de confesser son nom, où la voix du railleur, qui lui avoit paru si redoutable dans cette vie, & les accens de la douleur ne sauroient pénétrer.

Mais une autre difficulté arrête un instant mon zele. Pour se charger de la défense des vérités les plus essentielles pour notre salut, il faut être doué de tous les talens qui ont quelque rapport à une entreprise aussi importante; il faut réunir ce feu, & cet agrément de style, cette force irrésistible du raisonnement, cette facilité de l'expression, & toutes les armes qui entraînent la conviction. Ce seroit nous exposer à rendre un compte encore plus sévere, si au lieu de nous acquitter avec succès de la défense

de la religion, elle ſe trouvoit affoiblie entre nos mains par des raiſonnemens dénués de forces & de conviction. Les incrédules aux yeux deſquels le défenſeur de la religion ne ſauroit être aſſez parfait, ſe croient en droit d'en exiger les talens réunis du théologien, du philoſophe & de l'orateur; encore eſt-il bien loin de les ſatisfaire avec tous ces avantages, dès que ſon ſujet l'oblige à dire des choſes qui ont déja été dites avant lui; cependant qui ne conviendra combien il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'ajouter quelque choſe de ſolide aux ouvrages de tant d'illuſtres défenſeurs de la foi, qui fût nouveau & eût cependant échappé à la pénétration de nos prédéceſſeurs?

Vous me connoiſſez, mon Ami. Je ne ſuis point théologien de profeſſion; j'ai été obligé de partager ma vie entre des devoirs ſi nombreux & ſi variés, qu'il m'eſt reſté bien peu de tems que j'aie pu conſacrer à l'étude approfondie des langues & des antiquités ſacrées, à celle des recherches critiques pour l'explication de l'Ecriture ſainte, des objections des incrédules & des moyens de les réfuter avec ſuccès. Toute ma religion eſt renfermée dans l'Ecriture ſainte, & la conviction la plus inébranlable eſt tout mon ſavoir. Vous ajouterez à toutes ces difficultés mon âge avancé & une ſanté affoiblie. N'atten-

dez donc point de la plume d'un Vieillard cette élégance, & ce feu qui nous coûtent ſi peu dans les beaux jours de la vie.

Toutes ces difficultés que votre amitié a dérobé à vos yeux, ſont, malgré les illuſions de l'amour propre, ſans ceſſe préſentes à mon eſprit ; elles m'excuſeront du moins, ſi la charge importante d'un défenſeur de la religion ſe trouvoit ſupérieure à mes forces.

Des Littletons, des Jéruſalem, des Leibnitz, des Leſs vous fourniront des modeles pour la méthode philoſophique, la connoiſſance profonde de l'hiſtoire ſacrée, le choix judicieux des preuves ; au lieu que vous ne trouverez chez moi qu'un Eſſai dont je reconnois la foibleſſe.

Vous connoiſſez les principaux de nos eſprits forts d'aujourd'hui ; vous connoiſſez particuliérement l'homme célebre qui ſe trouve à leur tête, vous ſavez donc auſſi qu'il a fait lui ſeul plus de mal à la religion que tous les autres, quoiqu'il n'ait eu d'autre mérite à cet égard qu'un ton déciſif, des objections qui ne different entr'elles que dans les tournures variées qu'il a ſu leur donner, les charmes d'un ſtyle inimitable, & des railleries qui jettent du ridicule ſur les ſujets les plus graves ; vous ſavez que ſes nombreux ouvrages ſe trouvent répandus

dans les bibliothéques des grands, & des jeunes gens, & ſur les toilettes des dames. Une gloire méritée dans pluſieurs branches de la poéſie, prête à ſes objections une force qu'elles perdroient auſſi-tôt ſous la plume de tout autre incrédule.

Vous croyez cependant que je pourrai aiſément réfuter avec ſuccès les objections de M. de V.... contre l'antiquité des écrits de Moyſe, la morale enſeignée dans l'ancien Teſtament, le peuple d'Iſraël & ſon conducteur, quelques prophéties de notre ſauveur, & qu'il ne faut même que des connoiſſances très-médiocres, pour découvrir que l'auteur de ces objections ne s'eſt jamais donné la peine de s'inſtruire dans les langues grecque & hébraïque, & qu'il a peu connu l'hiſtoire & les mœurs des anciens peuples; vous penſez qu'il ne ſeroit point ſans utilité de faire voir aux hommes, ſur-tout à ceux qui préferent l'eſprit aux connoiſſances ſolides, que le faux brillant eſt bien loin de la véritable force, & de déſarmer les eſprits égarés qui ne pouvant atteindre aux vrais talens de ce grand homme, s'imaginent de partager ſa gloire, en imitant ſon incrédulité.

Je connois perſonnellement cet homme célebre; il m'a honoré de ſes viſites; j'ai lu ſes ouvrages avec plaiſir, ſouvent avec

enthousiasme, quelquefois aussi avec cette aversion dont on ne sauroit se défendre, lors qu'on voit leur auteur employer de si grands talens, pour nous arracher les motifs les plus puissans à devenir bons & justes. Je connois son ame vindicative, la malignité de sa plume, redoutable à tous ceux qui refusent de lui payer l'hommage de leur admiration; son adresse à flatter les grands, sa prédilection pour des hypotheses dénuées de preuves, quoique soutenues avec la plus ferme assurance. Bien des fois j'ai déploré l'abus de talens aussi rares, qu'il pouvoit rendre utiles au monde, & dont il s'est servi contre la vérité, contre la vertu, contre Dieu même. Le prix de mon travail sera une haine irréconciliable, il me poursuivra avec l'ironie la plus mordante, la satire la plus amere. Mais je m'y soumets, si je suis assez heureux pour délivrer un seul chrétien de doutes pénibles; si je puis prévenir une seule mauvaise action, je benirai le ciel de payer cette consolation de sa haine. Cet homme célebre s'approche de son tombeau. Plut au Dieu des miséricordes de donner à la vérité dont j'entreprends la défense cette force victorieuse, afin qu'il puisse, avant l'instant redoutable, où il sera appellé à rendre compte de l'usage qu'il a fait de ses rares talens, ouvrir enfin ses yeux à la lumiere, & re-

tourner au Seigneur qu'il a méconnu jusqu'à ce jour !

Si je n'ose me flatter d'être l'instrument d'une révolution aussi salutaire, j'aurai du moins averti le jeune homme chancelant, un sexe qui ne s'attache le plus souvent qu'au superficiel, & des grands égarés dans le labyrinthe des doutes, auxquels le prestige d'un style agréable dérobe les suites de l'incrédulité. Mon parti est donc pris, & mon but me servira d'apologie. Avertissez-moi, mon Ami, si mon ouvrage ne répond pas à vos espérances ; plus docile encore à votre critique, que je ne l'ai été à vos encouragemens, je déposerai ma plume, dès que ma foiblesse pourra nuire à la vérité ; effet trop ordinaire d'un zele imprudent, lorsqu'il ose attaquer avec des armes inégales ces coryrhées de l'incrédulité, & affermir par cette démarche inconsidérée le lecteur dans l'idée aussi fausse que dangereuse, que la religion ne sauroit être défendue avec des armes victorieuses.

Le combat contre M. de V.... n'est point aussi difficile qu'il le paroît au premier coup d'œil : ne connoissant point les anciennes langues, il n'a point lu le texte de l'Ecriture-sainte, & s'est fié à la seule vulgate ; il n'a jamais puisé dans les véritables sources, ce qu'il sait de l'histoire & des mœurs des

anciens peuples. Trop rapide dans ſes lectures, il n'y a très ſouvent vu, que ce qu'il déſiroit de voir, & qui ne ſe trouve nulle part dans l'ouvrage dont il fait le ſujet de ſa critique. Pour rappeller des objections mille fois réfutées, il ſe contente de les revêtir de nouveaux ornemens, comme ſi avec de l'élégance, elles devoient auſſi acquérir de la force; inconſtant ſur la doctrine de la divinité, il chancelle dans tout ce qui a rapport à ce dogme fondamental, & s'expoſe par là à de fréquentes contradictions. Entraîné par ſa haine contre un peuple que le ſeigneur avoit honoré de ſa premiere révélation, il l'attaque à chaque inſtant; l'idée qu'il s'en forme pourroit bien s'appliquer en partie aux Juifs de nos jours, mais ſe trouve très-éloignée du caractere des anciens habitans de la Terre-ſainte.

J'avoue que ma réfutation ne ſera point ornée des mêmes agrémens du ſtyle. Nos incrédules ſavent bien des fois donner à leurs productions une tournure ſpirituelle, par ce qu'ils ſe permettent d'ajouter à la vérité ou d'en retrancher, juſqu'à ce que le reſte leur fourniſſe le ſujet d'une épigramme; au lieu que celui qui refute, ne ſauroit ſurtout dans des matieres graves, garantir ſon ſtyle d'une certaine ſéchereſſe; ſon devoir l'oblige à ſe renfermer dans les bornes de la

vérité, & l'hiſtoire eſt moins ſuſceptible d'ornemens que la fiction.

Je commence par les *Queſtions ſur l'Encyclopédie* par des Amateurs. Nouvelle édition ſoigneuſement revue, corrigée & augmentée, 1771, 8°.

ABRAHAM. „ Le Seigneur par un ſecond „ ſerment lui promit enſuite tout ce qui eſt „ depuis le Nil juſqu'à l'Euphrate. Les cri- „ tiques demandent: *comment Dieu a pu* „ *promettre ce pays immenſe, que les Juifs* „ *n'ont jamais poſſédé?* "

Cependant les Etats de David & enſuite ceux de Salomon ſe ſont étendus depuis le ruiſſeau d'Egypte juſqu'à l'Euphrate; ce que diſent clairement ces paroles: Salomon domina ſur tous les rois en-deçà du fleuve. (*a*) (Euphrate) Il bâtit Palmyre dans le déſert (*b*) peu éloigné de l'Euphrate, & Damas fut aſſujettie à David. Déja avant les Rois, les tribus établies à l'eſt du Jourdain, ſur-tout celle de Ruben, s'étoient étendues juſqu'à l'Euphrate, comme le ſavant Michaélis le démontre. (*c*) Les limites de la terre ſainte s'étendoient juſqu'au ruiſſeau d'Egypte, & la promeſſe divine établit ce ruiſſeau, &

(*a*) 11. Sam. 10. 19.
(*b*) 1 Rois, 41. 19.
(*c*) 2. Chron. 1. 19.

non le Nil pour limites des poſſeſſions des deſcendans d'Abraham : la tribu de Siméon en occupoit la partie qui s'étendoit au ſud-oueſt ; le côté de ſud-eſt ou Edom étoit ſous la domination de David (*d*), & Salomon poſſédoit Gaza.

„ Le Seigneur ajoute encore à ces pro-
„ meſſes, que la poſtérité d'Abraham ſera
„ auſſi nombreuſe que la pouſſiere de la
„ terre. "

„ Nos critiques inſiſtent & diſent : qu'il
„ n'y a pas aujourd'hui ſur la ſurface de la
„ terre 400000 Juifs, quoiqu'ils aient tou-
„ jours regardé le mariage, comme un de-
„ voir ſacré, & que leur plus grand objet
„ ait été la population. "

Qui a compté les Juifs & démontré qu'ils ne ſont qu'au nombre de 400000 ? Et quand même ils le ſeroient, que prouve ce nombre contre l'ancienne population de la terre ſainte ? ſeroit-il étonnant qu'après les millions de Juifs qui ont péris dans les guerres des empereurs Veſpaſien & Adrien, & ceux qui furent les victimes du fanatiſme, dans la France, l'Angleterre, l'Eſpagne, le Portugal & l'Allemagne, les deſcendans de ceux qui ont échappés à tous ces déſaſtres, ne ſe trouvent plus en auſſi grand

(*d*) 1 Chron. 18. 13.

nombre, que leurs ancêtres l'étoient dans un pays célebre alors pour ſa fertilité, menant une vie ſimple du produit de l'agriculture ?

Qu'on ſe rappelle le nombre des habitans de l'ancienne Sicile, des villes d'Agrigente & de Syracuſe, le nombre des habitans du Picénum & des autres provinces d'Italie, & il ne reſtera plus aucun doute que dans un climat plus doux & avec une double récolte, une nation ſaine qui vit de l'agriculture & des métiers, chez laquelle le mariage & le deſir de procréer des enfans étoient des devoirs eſſentiels, n'ait pu être auſſi nombreuſe que les habitans d'Italie & de Sicile. Encore de nos jours, la population augmente du double chez les habitans de l'Amérique ſeptentrionale adonnés à l'agriculture. Il y a grande apparence que le nombre des enfans morts dans la terre ſainte, ne devoit pas approcher de ceux qui meurent dans des climats plus durs & dans les villes. En Suiſſe, il meurt quatre ou cinq fois moins d'enfans qu'à Londres ou à Dresde, & l'Ecriture ſainte fait ſouvent l'énumération de tous les enfans d'un patriarche, de tous ceux que chacune des femmes de Jacob avoit mis au monde, ſans faire mention d'un ſeul qui ſoit mort les premieres années de ſa vie.

*Page* 62. L'Auteur demande : pourquoi Adam avoit été ſi peu connu des anciens peuples? Il avoue cependant que les Juifs ont peu écrit ; il en fait un peuple très-ignorant, ſur-tout dans la géographie ; leur langage eſt ſelon lui, un mélange barbare de l'ancien Phénicien & du Chaldéen corrompu.

Pour ce qui regarde Adam ; on démontrera dans la ſuite que ſon nom, auſſi bien que celui d'Eve ont pénétré juſqu'aux nations les plus éloignées.

Les Juifs étoient des cultivateurs, ils ne voyageoient point, avoient en averſion toutes les autres nations, ne ſe marioient qu'entr'eux, étoient éloignés de la Grece, n'exportoient point de marchandiſes. La richeſſe du pays conſiſtoit en vivres, qu'une grande population conſommoit d'elle-même.

Et ſur quoi ſe fonde l'opinion qu'ils aient été abſolument inconnus aux Grecs? Il nous reſte à peine cent volumes des ouvrages ſans nombre de cette nation ſpirituelle, tout le reſte s'eſt perdu ; le polithéiſme dominant chez les Grecs n'étoit point favorable à la religion judaïque, qui ne fait aucune mention des Dieux & des héros de la Grece. Cependant les Juifs n'étoient point abſolument inconnus aux Grecs.

Juvenal reproche aux Juifs de n'avoir adoré que des nuages; reproche qu'Ariſtophane fait à Socrate, & une comédie où ce dernier eſt tourné en ridicule porte le nom de *Nuages*. Il y a long-tems qu'on a démontré le rapport entre les idées de Platon ſur la divinité & la doctrine de Moyſe.

Le reproche qu'on fait aux Juifs ſur leur ignorance dans la géographie, n'eſt pas moins frivole. Tout leur pays avoit été diſtribué par le cordeau: l'on voit dans Ezéchiel qu'ils ſavoient en faire uſage; leurs aqueducs conſtruits avec beaucoup d'art, exiſtent encore; le temple de Salomon, quoiqu'éloigné du goût des Grecs ne manque cependant ni de magnificence ni de ſymmétrie; les Iſraëlites avoient de bonne heure de très-bons artiſtes, d'habiles graveurs en pierres précieuſes, ils aimoient la muſique & s'en ſervoient dans leur culte public; leur poëſie étoit touchante, & le célebre Longin trouve les premiers exemples du ſublime dans Moyſe; & le verre fut inventé par les Juifs aux bords de la riviere de Belus. M. de V.... n'auroit pas dû toucher à la langue des Juifs. Aucune langue de la terre n'eſt moins un mêlange que celle d'un Moyſe, d'un David, d'un Eſaïe, & ce ne fut que tard & au tems de la captivité que quelques expreſſions chaldéennes furent mêlées à

l'ancienne langue hébraïque, dont ce Chaldéen auſſi bien que le Phénicien ne ſont que des dialectes : on s'eſt même ſervi du dialecte phénicien pour expliquer les actes puniques de Plaute ; Tyr & Sydon étoient ſur le territoire de Paleſtine, quoique leurs habitans euſſent tiré leur origine d'une autre nation. Les noms d'Adam, Kaïn, Abel, Eve & des hommes les plus anciens, qui ſont du pur hébreu, démontrent que cette nation n'a emprunté ſa langue d'aucun autre peuple.

AME. La raillerie favorite de notre Auteur, eſt ſa réſerve affectée, que tout ce qu'on dit ſur l'*Ame*, doit être ſoumis á la déciſion de l'égliſe, en laiſſant ſous-entendre que la religion enſeigne des choſes que la raiſon déſavoue, & ſoumettant enſuite avec un reſpect ironique ce jugement de la raiſon à la déciſion de l'égliſe, comme ſi l'égliſe pouvoit nous contraindre à croire ce qui répugne à la raiſon. Pluſieurs Peres d'égliſe ont regardé l'*ame* comme matérielle, dans un tems où les notions des hommes de ce qui diſtingue le matériel de l'immatériel, étoient encore très-imparfaites. Cette ignorance de quelques Peres d'égliſe très-pardonnable alors, ne prouve rien contre la vérité. La révélation nous enſeigne que l'*ame* capable de penſer, ſentir, ſouffrir, & jouir, ſurvit à la deſ-

truction du corps, & que ſa durée eſt éternelle.

Cette récompenſe que les payens ſoupçonnoient, & que la raiſon ne ſauroit démontrer, eſt le fondement de notre foi, qui cependant ne nous enſeigne rien qui ſoit contraire à la raiſon. M. de V.... ce lecteur aſſidu des ouvrages de Bayle auroit dû ſe rappeller qu'une *ame* compoſée produiſoit pluſieurs ſenſations, pluſieurs apperceptions, mais pas un ſeul Moi. Une parole échappée à Locke ne prouve autre choſe, ſinon que ce grand homme ne s'eſt point rappellé, qu'aucune puiſſance abſolue ne ſauroit faire qu'une boule ſoit en même tems quarrée, ou qu'un corps ſe trouve en pluſieurs endroits à la fois; en un mot, ne ſauroit faire quoique ce ſoit qui implique contradiction.

Ce que M. de V.... dit de la maniere de nous repréſenter une *ame* immatérielle n'eſt qu'un jeu de mots. Nous ne ſaurions nous former une image de l'*ame*. Eh! combien ne connoiſſons-nous pas de choſes, dont il eſt impoſſible de ſe former des images? Tous les peuples ſont capables d'avoir une idée du mouvement, phénomene très-commun; mais perſonne ne ſauroit le peindre; il en eſt de même du tems & d'un grand nombre de vérités mathématiques. Et la liberté de penſer établie à Rome! La Religion des Ro-

mains ne pouvoit avoir aucune influence ſur les mœurs. Que Jupiter ou Sérapis fuſſent l'objet de leur culte, le peuple pouvoit être également vertueux. Le gouvernement regardoit avec indifférence une religion que ſes antagoniſtes mêmes, n'accuſoient pas d'attaquer les mœurs ni le bien-être de la Société.

Il ſeroit cependant aiſé de démontrer que les progrès de la philoſophie épicurienne contribuerent beaucoup à la corruption des mœurs & à la deſtruction de l'Etat. Les ſtoïciens qui reconnoiſſoient, quoique d'une maniere aſſez confuſe, un ſeul Dieu, donnerent auſſi dans Rome dégenérée, les ſeuls exemples de vertu & de l'amour de la liberté. La cauſe de cette différence paroît ſenſible. Un épicurien admettoit des Dieux indifférens ſur toutes les actions des hommes. Celui qui ne connoît d'autre bonheur que le plaiſir, s'aime trop ſoi-même pour ſacrifier au bonheur de ſa patrie, ſes deſirs, ſes biens & ſa vie. C'eſt cependant ce que pluſieurs ſtoïciens faiſoient ; parce qu'ils étoient pénétrés de l'idée d'un Dieu préſent par-tout, juſte & rémunérateur de la vertu, auquel ils cherchoient à plaire en ſe conformant à ſa volonté, dans l'eſpérance de retourner un jour dans ſon ſein. La vertu d'un Marc-Au-

rele

relé ſi digne de notre admiration, étoit fondée ſur ces principes.

Il eſt aſſez inutile de remarquer que les Romains favoriſoient ſi peu le culte des divinités étrangeres, qu'Auguſte fit publier une défenſe contre le culte des nouvelles divinités, que ſes ſucceſſeurs n'ont eu aucune indulgence pour les chrétiens, qu'ils ne ſe ſont crus en droit de les perſécuter, que parce qu'ils refuſoient d'offrir de l'encens aux divinités du pays. Trajan ordonna expreſſément de les punir, ſans autre forme de procès, dès qu'ils s'avouoient chrétiens. Flavius Clemens ſouffrit le martyre pour ce qu'ils appelloient *la ſuperſtition étrangere*; expreſſion qui déſignoit le chriſtianiſme. Les Grecs en agiſſoient avec plus de rigueur encore à l'égard de ceux qui avoient proferé des blaſphêmes contre les Dieux. Perſonne n'ignore quel fut le ſort d'un Anaxagoras & d'un Socrate ſoupçonnés de regarder comme des fictions, ce qu'on diſoit des Dieux dont le culte étoit avoué publiquement, & l'arrêt prononcé contre Diagore qui rejettoit toute Divinité. Cette rigueur engagea Epicure & après lui Lucrece à n'admettre des Dieux que par hypocriſie; ils ſe contenterent de les exempter de toute occupation & de leur ôter le gouvernement du monde.

*Pag.* 198, 199. Il eſt vrai que Cicéron n'étoit pas abſolument perſuadé de l'immortalité de l'*ame*; cependant ce ſoupçon honnête, comme M. de V.... appelle ailleurs le ſentiment de ce philoſophe, étoit le plus grand de ſes déſirs. Cette envie d'être loué, ſur-tout après ſa mort, ce déſir confus, mais vif, que la poſtérité la plus reculée jugeât favorablement de ſes actions, ne pouvoient provenir que de ce qu'il ſouhaitoit vivement qu'après ſa mort, il pût lui ſurvivre quelque choſe, qui fût en état de recueillir la récompenſe de ſes bonnes actions.

La révélation accomplit ce déſir au delà de nos eſpérances; cependant les prétendus philoſophes de nos jours ſe raſſemblent & réuniſſent leurs efforts pour nous ôter le motif le plus puiſſant, pour réſiſter à la pente qui nous entraîne à la dépravation, & nous fait préférer un plaiſir d'un inſtant au bonheur éternel. Ennemis du genre humain, ils ramenent avec l'incrédulité l'ancienne corruption, & ſe rendent les alliés du vice & des malheurs qu'il entraîne à ſa ſuite.

Les difficultés qui, ſelon M. de V.... ne permettent pas d'admettre le ſéjour d'une ame raiſonnable dans l'homme, ſont deſtituées de tout fondement. Nous ſavons par

des expériences & avec une certitude mathématique, que l'*ame* a ſon ſiege dans le cerveau, au commencement de la moëlle oblongue & du cervelet : auſſi long-tems que ces organes ſont libres, & ne ſont point dérangés au point qu'ils empêchent le libre exercice des ſens & des mouvemens néceſſaires, tout le jeu de la machine dont l'ame eſt l'obſervateur attentif, continue d'être en action. Deux têtes ont deux ames & deux volontés. Les deux fameuſes ſœurs Hongroiſes, dont les parties inférieures étoient confondues, avoient deux volontés, étoient deux perſonnes douées chacune de ſes penſées & de ſes déſirs.

*Page* 211. La plainte qui nous fait enviſager comme une injuſtice la mort de François I. qui fut la victime de ſon incontinence, eſt pareille à celle que M. de V.... fait au ſujet de la deſtruction de Lisbonne, & mille autres objections contre la Bonté divine ; il oublie dans ces momens que l'arrêt de mort étant prononcé ſur tous les hommes, ces différens accidens ne ſont que des voies plus courtes pour nous conduire au tombeau. Si le genre humain étoit immortel de ſa nature, & que malgré cela, un tremblement de terre en fit périr quelques individus, ces derniers auroient ſujet de ſe plaindre de ſe voir choiſis de préférence

pour la deſtruction. Pourquoi Dieu empêcheroit-il par un miracle, que dans un ſiecle où l'art de guérir n'avoit pas encore atteint le degré de perfection où nous la voyons de nos jours, un roi voluptueux ne mourût des ſuites de ſon incontinence?

*Page* 312. Le livre d'Enoch n'eſt pas plus connu de M. de V.... que des autres hommes; il n'avoit aucune authenticité parmi les chrétiens. (*e*) Le premier livre de Moyſe ne dit pas un mot des anges, qui doivent avoir eu commerce avec les filles des hommes. Les fils de Dieu, c'eſt-à-dire les deſcendans des patriarches qui étoient reſtés fideles à leur Créateur, s'étoient mariés avec les filles des deſcendans de Kaïn; de cette alliance étoit iſſue une poſtérité méchante & vicieuſe, des géans, des hommes puiſſans & célebres, dont l'excès de corruption engagea Dieu à exercer ſes jugemens ſur tous les anciens habitans de la terre. Le peu que nous ſavons des anges n'admet aucune idée de corps capables de procréer des hommes.

*Page* 282. Où M. de V.... a-t-il appris que Sanchoniaton eſt plus ancien que Moyſe? Parce qu'il ne cite pas Moyſe. Peut-être le nom de *Moyſe* n'eſt-il jamais parve-

(*e*) Ezech. 39.

nu à la connoiſſance de Sanchoniaton; il eſt du moins certain qu'il ne pouvoit trouver dans les écrits de Moyſe de quoi prouver ſa généalogie des Dieux. Nous poſſédons depuis peu d'années une explication de toute cette théogonie de Sanchoniaton, auſſi conforme au bon ſens qu'éloignée de tous les ſens myſtiques: c'eſt l'hiſtoire des anciens rois, car des princes & non des Dieux ont procréé des enfans, ſe ſont fait la guerre, ſe ſont chaſſés & tués. Héſiode ne fait non plus dans ſa *théogonie* aucune mention de Moyſe, & lui étoit cependant bien poſtérieur; & Suidas, le ſeul qui ait fixé l'âge de Sanchoniaton, le fait de beaucoup moins ancien que le légiſlateur des Juifs.

Porphyre même, ſon plus grand panégyriſte, quoiqu'il faſſe monter le tems de ſa vie plus haut que Suidas, ne le croit cependant ni plus ancien, ni même auſſi ancien que Moyſe. Cet ancien auteur n'a aucun rapport avec Moyſe; le ſujet de ſon ouvrage n'étant point la véritable origine des hommes, mais l'hiſtoire ancienne des Phéniciens.

EZÉCHIEL. Ce prophete doit avoir invité les Iſraélites à dévorer les cadavres de leurs ennemis Gog & Mogog. Et pourquoi M. de V.... fait-il paſſer les Juifs pour des cannibales? Parce que Dieu parle de ſa table, que les Scythes buvoient du ſang, & que le

roi de Babylone avoit des Scythes dans ſon armée. La table, expreſſion figurée, en eſt aux yeux de M. de V... une preuve importante & bientôt après déciſive.

*Page* 358, 359. Avec quel mépris, M. de V.... ne traiteroit-il pas un chrétien qui s'aviſeroit d'altérer à deſſein un paſſage de l'Ecriture ſainte, pour charger un peuple d'une cruauté contraire à toute vraiſemblance? Il eſt vrai que le prophete s'adreſſe v. 17-19 (*f*) aux oiſeaux & aux bêtes ſauvages, & ſans changer le ſujet de ſon diſcours figuré, il dit v. 20. *Vous*, non les Juifs, mais les bêtes auxquelles il parle dans ſon ſtyle poétique, *vous ſerez raſſaſiées à ma table de chevaux & de charriots, d'hommes puiſſans & de guerriers.*

*Page* 362. Nous pouvons porter le même jugement ſur la maniere de raiſonner de M. de V... qui lui fait déclarer contraire à la vérité & impoſſible, le crime atroce commis dans Samarie aſſiégée: ce n'eſt point Benhadad dont une femme infortunée de Samarie implore la compaſſion; c'eſt Joram, roi d'Iſrael dont le nom eſt rapporté (*g*), & ſeroit ſans cela aiſé à deviner.

(*f*) Ezech. 39.
(*g*) II. Rois, 6. 26.

# LETTRE SECONDE.

C'EST par plaiſanterie que M. de V.... appelle *Apocryphe* l'Ecriture-ſainte de l'ancien teſtament, parce qu'elle avoit été cachée & inconnue au peuple du tems de la captivité de Babylone. Le but de ſon hypotheſe eſt aiſé à deviner, il le découvre aſſez clairement dans d'autres paſſages; mais les circonſtances du retour de Zorobabel réfutent d'elles-mêmes cette prétendue ignorance. Alors, & c'étoit plus d'une génération avant Eſdras, les généalogies des Juifs iſſus des tribus de Juda & de Benjamin, des prêtres & des lévites, étoient connues; celles de pluſieurs deſcendans de perſonnes dont il eſt fait mention dans l'ancien teſtament, ne l'étoient pas moins: quant à ceux qui ne pouvoient point produire les preuves de leur filiation, on ſuſpendit le jugement ſur leur origine, juſqu'à ce qu'on eût occaſion de conſulter là deſſus les Urim & les Thummim. Sept mois après leur retour de la captivité, les Juifs conſtruiſirent un autel ſelon l'ordonnance de Moyſe, ils offrirent les holocauſtes uſités, célébrerent la fête des tabernacles, s'acquitterent des au-

tres cérémonies prescrites, & commencerent à bâtir le temple; le peuple assistoit au service divin, dont les descendans d'Asaph dirigeoient la musique. Les Samaritains retarderent la construction du temple par ressentiment de ce qu'ils n'avoient pas été admis à y contribuer, quoiqu'ils prétendissent être des enfans d'Israël issus de ceux qu'Asarhaddon avoit renvoyé de la captivité; circonstances qui démontrent très-clairement, qu'avant qu'Esdras enseignât la loi de Moyse, elle étoit entre les mains du peuple & généralement connue. Le temple fut achevé sous Darius II. les prêtres & les lévites s'acquittoient de leurs fonctions selon les ordonnances de Moyse, & le peuple célébroit la pâque avec des azymes. Esdras n'arriva à Jérusalem que sous le roi Artasaste postérieur à Darius. C'étoit un homme très-instruit dans la loi de Moyse, & c'est à Babylone qu'il avoit acquis ces connoissances: ce n'étoit donc point de livres inconnus dont il recommande l'usage au peuple; la loi de Moyse lui servoit de guide dans toutes ses démarches, même dans l'ordonnance désagréable par laquelle il obligeoit la nation à renvoyer les femmes étrangeres.

*Page 5.* C'est sans la moindre preuve que M. de V.... prétend que la vie de Moyse n'a point été écrite en hébreu, & qu'elle

n'a été compoſée que pendant la captivité de Babylone, de même que la haute antiquité de cette fable généralement reconnue telle. Ne pouvoit-il pas exiſter une autre ſource d'où l'apôtre Judas a puiſé le combat de l'Archange Michaël & de Satan ?

Il ajoute avec la même aſſurance, quoiqu'avec auſſi peu de fondement, que les paroles de notre Sauveur, citées comme telles par Clément & Barnabas, ont été tirées des Evangiles ſuppoſés. Les apôtres ayant entendu ces paroles, ne pouvoient-ils pas les tranſmettre verbalement à ces Peres leurs plus proches ſucceſſeurs ?

Nous avons lu les écrits des Peres, & nous n'avons trouvé que dans la ſeconde épitre de Clément très-ſuſpecte, la citation d'un paſſage tiré d'un faux Evangile, pendant que ces mêmes Peres citent un nombre très-conſidérable de paſſages de nos Evangiles dont nous parlerons ailleurs.

*Page* 43. *Panégyrique de Julien.* Il aimoit la vertu, comme pluſieurs ſtoïciens avant lui, excepté que ce mérite ne conſiſtoit chez lui qu'en minuties & oſtentation. Ce grave empereur ſe montre dans une proceſſion ſolemnelle inſtituée à l'honneur des Dieux, ſuivi d'une troupe de filles publiques. Il pouſſoit la mal-propreté ſi loin qu'elle étoit devenue pour lui-même & pour

les autres un ſujet de plaiſanterie. Il ne faiſoit point mourir les chrétiens dont le grand nombre ne leur eut vraiſemblablement plus laiſſé la même patience, avec laquelle ils s'étoient laiſſés immoler autrefois, mais il les opprimoit de toutes manieres; ils ſe voyoient exclus des écoles, privés de l'inſtruction de la jeuneſſe & des biens de l'égliſe; il goûtoit un barbare plaiſir de les voir maltraités des autres. La briéveté de ſon regne le mit hors d'état de pouſſer les choſes plus loin. L'ordre qu'il donna de mettre le feu à la flotte, ordre qui le priva de vivres indiſpenſables à l'entretien de ſon armée, ne prouve point ſon habileté dans le commandement, ſi vantée par pluſieurs hiſtoriens.

*Page* 47. Les miracles qui s'oppoſerent aux efforts des Juifs pour rétablir le temple de Jéruſalem, ne peuvent que faire de la peine aux incrédules. Il faut avouer qu'il eſt très-difficile de recuſer le témoignage d'un général qui étoit à la fois payen & ami de Julien; cependant M. de V.... cherche à le rendre ſuſpect: il demande pourquoi les Juifs auroient-ils voulu déranger les fondemens d'un temple qu'ils avoient deſſein de rebâtir? Cette queſtion ne ſauroit affoiblir la vérité du fait; ils le firent vraiſemblablement, parce que leur nation étant moins

nombreuſe, & ne formant plus un état indépendant, ils vouloient conſtruire un temple d'une étendue moins conſidérable. Eſt-il poſſible, demande-t-il encore, que des boules de feu ayent pu ſortir des pierres? ce feu pouvoit ſortir des interſtices des fondemens. Sa difficulté ſur la figure de ce feu s'évanouit d'elle-même par les exemples des boules de feu qu'on voit ſouvent traverſer l'air, La conjecture, qu'une fraude pieuſe pourroit avoir ſuppoſé ce paſſage, ne ſauroit être admiſe, puiſqu'on pourroit de la même maniere affoiblir l'autorité de toutes les autres hiſtoires. D'autres auteurs contemporains attestent la vérité de cet événement extraordinaire; ce ſont des chrétiens, nous l'avouons, puiſqu'il ne nous reſte que peu d'ouvrages de payens de cet âge: mais Julien lui-même y fait alluſion.

*Page* 63. *Paſſage inſidieux.* Des quatre Evangiles choiſis de 54 qui ſe trouvoient écrits. Les cinquante autres Evangiles n'ont jamais été adoptés par les chrétiens, (*a*) c'étoit pour la plupart des productions des ſectaires, manichéens (*b*) judaïſans, cérinthiens ou gnoſtiques. L'apôtre St. Jean

(*a*) Laidner II. 2. p. 298.
(*b*) Id. II. 2. p. 54.

jouiſſoit de l'autorité due à ſon caractere encore long-tems après que les Evangiles que nous poſſédons, furent écrits ; il étoit pendant ſa vie abſolument impoſſible de faire ſous ſon nom un faux Evangile, & ſelon Tertullien, les chrétiens conſervoient précieuſement dans des temples, les originaux des écrits apoſtoliques.

Il y a long-tems qu'on a démontré l'attention ſcrupuleuſe des chrétiens, & ſurtout d'un Origene, à éloigner les écrits ſuppoſés (*c*), & à examiner les caracteres qui devoient diſtinguer ces ſortes d'écrits des livres canoniques (*d*). Si M. de V.... pouvoit ſe réſoudre à lire l'Evangile de St. Jean avec un eſprit auſſi dégagé de prévention, qu'il lit les ouvrages d'un Démoſthene & d'un Virgile, l'autorité des diſcours de notre Sauveur le frapperoit, malgré ſes doutes ſur la religion & la noble ſimplicité avec laquelle St. Jean nous les a tranſmis, les lui feroit préférer, non-ſeulement aux faux Evangiles, mais encore à toutes les productions des auteurs les plus célebres ; il avoueroit ſur-tout qu'aucun ouvrage humain ne ſauroit atteindre à l'élévation des derniers diſcours de ce divin prophete.

(*c*) Laidner II. 2. p. 298. 294.
(*d*) Id. p. 388.

„ L'apôtre St. Jean ne pouvoit être un „ citoyen romain; il étoit natif de Tarſe, „ & Tarſe n'acquit qu'un ſiecle plus tard les „ privileges de colonie romaine. " Tarſe étoit depuis long-tems une ville célebre & la patrie d'un grand nombre d'hommes illuſtres par leur ſavoir; des familles de citoyens romains ne pouvoient-elles pas auſſi bien s'y être établies qu'en Eſpagne. Laidner cite même pluſieurs Juifs qui avoient droit de citoyen romain. (*e*)

Les apôtres étoient bien éloignés de convoiter l'argent, dont les chrétiens avoient fait des collectes; ils ne voulurent pas même ſe charger de l'emploi de ces ſommes. „ Nous, qui devons prêcher la parole du „ Seigneur, diſoient-ils, nous occuperions-„ nous de ſoins temporels? " Ils conſeillerent le choix des diacres chargés de cette fonction importante. (*f*)

Ce trait & quelques autres de même nature font voir combien M. de V.... eſt injuſte, de vouloir faire tomber ſur les apôtres le ſoupçon qu'ils avoient cherché à s'emparer du bien des fideles.

*Page* 89. M. de V.... prétend que Job a été un arabe, & non un hébreu, parce

(*e*) II. 2. p. 321.
(*f*) Actes, VI. 2.

Je parlerai du déluge dans la ſuite de ce volume, & dans le ſecond volume de la monnoie d'Apamée, & de la connoiſſance que les anciens avoient de l'arche.

*Page* 132. Arious eſt le vrai nom, dit M. de V.... oui, ſi Arius étoit Romain, mais il n'y a point d'u dans l'Arius grec. C'eſt peu de choſe, mais qui prouve toujours autant d'ignorance que de hardieſſe à critiquer les uſages établis. L'idée que Newton avoit été Socinien, fait plaiſir à M. de V.... Mais pour prouver les ſentimens d'un auſſi grand homme, on devroit citer ſes paroles: après tout, Newton étoit chrétien, de même que Locke; celui-ci a commenté les Epîtres de St. Paul, & Newton l'Apocalypſe. Tous deux ont reçu la révélation comme la volonté manifeſtée de l'Etre ſuprême, quoique leurs idées ne fuſſent point en tout conformes à ce que nous annonce St. Jean ſur la doctrine de notre Sauveur. Suppoſons leur erreur qui n'eſt prouvée cependant par aucun paſſage de leurs écrits. Cette erreur ſur une matiere impénétrable à notre raiſon n'affoiblit point la preuve que M. de V.... voudroit éviter, que les plus grands génies eſtimés par lui-même comme tels, reconnoiſſoient la divinité de l'Ecriture-ſainte, qui ne doit par conſéquent

point

point être regardée comme un épouvantail du peuple.

*Page* 140. Les épithetes de lâche & de barbare dont V.... honore le grand Calvin, ſont du langage ordinaire dont il ſe ſert contre ceux qui ont encouru ſa haine; mais enfin Servet s'étoit rendu coupable de blaſphêmes horribles contre le Dieu de tous les chrétiens, & l'avoit déſigné ſous le nom de *Cerbere*; crime qui ſeroit puni ſévérement, même dans nos jours de tolérance & de douceur. Il en fut puni dans le 16e ſiecle, ſelon les loix établies dans l'égliſe romaine; loix publiées par des empereurs trop ſéverés; & reçues à Geneve; elles ſervoient de regles au conſeil de cette ville dans ſes jugemens. Déja la loi de Moyſe condamne le blaſphémateur à la mort. Selon les principes de tolérance de nos jours, Calvin auroit ſans doute mieux fait de ne point agir dans cette affaire; mais les réformateurs de la foi avoient été autrefois membres du clergé romain; il étoit difficile de ſe dépouiller tout d'un coup des préjugés; qu'un long uſage avoit établi à la place de la juſtice. A Berne, Jean Haller & le clergé de cette ville n'approuverent point la rigueur des Genevois; le nombre des perſonnes qui ſouffrirent de cette grande révolution dans la Suiſſe entiere, eſt ſi petit, qu'on remarquoit déja

alors cet esprit de tolérance, qui devint dans la suite le Systême dominant des Hollandois & de tous les autres Etats protestans.

*Page* 254. M. de V... glisse fort adroitement, & comme en passant la remarque, que la connoissance des anges n'avoit pénétrée jusqu'aux Juifs que par les Persans & les Chaldéens; & comme l'histoire de Moyse fait par-tout mention des Anges, il en résulteroit qu'elle n'a été écrite, qu'après que les Juifs ont eu des liaisons avec ces deux nations, c'est-à-dire pendant la captivité de Babylone; opinion fort chere à M. de V... mais il abuse encore de ce qu'il a lu quelque part. On a remarqué qu'on ne trouve des noms d'Anges qu'après l'arrivée des Juifs à Babylone, mais les peuples les plus anciens avoient quelque notion de ces esprits; Job l'arabe, que M. de V.... croit si ancien, & même plus ancien que Moyse, parle des Anges, même des mauvais Anges & de Satan, & c'est avec la plus grande dignité qu'il parle d'un Ange, d'un entre mille, d'un Médiateur. (*h*)

Job qui demeuroit dans la vallée de Gutta peu éloignée de Damas, n'étoit point Persan, & ne parloit point la langue de cette nation; & M. de V... qui dit quelque part,

(*b*) Job. 34, 23.

que Job avoit demeuré sur les frontieres de la Perse, ne se trompe que de quelques centaines de milles, qui séparent Damas de cet empire.

*Page* 287. Cet homme célebre est plus raisonnable dans ce passage. Il avoue qu'un Dieu qui récompense & qui punit, doit avoir plus d'influence sur les actions humaines, qu'une liberté sans frein qui ne dépend que du hasard, ou d'une matiere aveugle, sourde, incapable de sentiment & de connoissance. Nous convenons aussi avec lui qu'il regne plus de décence & moins de lubricité dans l'idée que les Romains se formoient de leurs divinités; que dans celle d'un peuple aussi frivole que les Grecs. Cependant leur Gradivus n'étoit pas bien honnête d'abuser d'une Vestale; la fête de Flore étoit d'une indécence si outrée, qu'un homme honnête ne pouvoit s'empêcher d'en détourner les yeux; mais M. de V... croit trop légérement qu'une société de riches Epicuriens seroit vertueuse sans la connoissance d'un Etre suprême; parce qu'ils sont Epicuriens, ils s'abandonneront à toutes leurs passions déréglées, & se détruiront d'eux-mêmes; il n'arrivera que trop souvent que les desirs de plusieurs s'arrêteront en même tems sur le même objet, & qu'aucune loi ne mettra des bornes à leurs prétentions. Nous voyons

cependant avec plaisir, que M. de V... reconnoît un Créateur, dont la sagesse se découvre dans tous ses ouvrages; sentiment qui le distingue avantageusement de bien d'autres philosophes, qui voudroient bannir de la terre toutes les traces d'une sagesse productrice. Je me rappelle à cette occasion, ce qui est arrivé à notre ami commun Charles Bonnet. Il envoya à un de nos philosophes modernes un traité où il parle de cette sagesse productrice; le censeur philosophe raya ces paroles choquantes, & mit à la place de cette sagesse, les loix éternelles de la Nature. M. de V... ne refute que très-foiblement les objections des Esprits forts. A la question: pourquoi le serpent est-il nuisible? il répond: pourquoi l'êtes-vous vous-même? la solution de cette difficulté se présentoit cependant d'elle-même. Il falloit bien que dans la chaîne des animaux, leur trop grande multiplication fût arrêtée par une destruction proportionnée avec sagesse: parmi ces forces destructives se trouvent les bêtes féroces, & parmi celles-ci le serpent. Tous les animaux étant mortels, il falloit que cette mort si nécessaire au bien de l'univers eût ses causes, & l'homme également mortel se trouve aussi bien que les animaux, assujetti à cette loi, qui fait partie de la grande circulation de la matiere.

*Page 321. Freret.* Quoique M. de V.... n'approuve point les ſingularités de cet homme, il voit cependant avec plaiſir un ſavant qui jette des doutes ſur toute l'hiſtoire de notre Sauveur, ou plutôt qui la détruit entiérement ; car ſi Jeſus eſt né ſous le regne d'Alexandre Jannée, fils d'Hircain, comment a-t-il pu ſous Auguſte être compris dans le dénombrement de tous les ſujets de l'empire romain ? comment pouvoit-il être conduit devant Hérode Antipas, & condamné par Pilate ? Sans parler de mille autres époques fixées par les Evangiles, qui ſe trouveroient fauſſes, ſi la naiſſance de notre Sauveur étoit antérieure d'un ſi grand nombre d'années. Toutes ces idées paſſent par la plume de M. de V.... ſans la moindre preuve ; il oublie encore que Polycarpe & Ignace ont vécu avant Juſtin le Martyr, & qu'en mourant, ils ont confeſſé le nom de notre Sauveur, dans un tems où l'hiſtoire de ſa vie n'étoit pas encore connue, ſi l'on ajoutoit foi à ſon hypotheſe.

*Page 322. Autre Sophiſme.* Les premiers chrétiens ont forgé de faux Evangiles ; donc ils ſont morts pour des menſonges. Les faux Evangiles ont preſque tous été compoſés par des hérétiques, pour ſoutenir leurs er-

reurs contre les chrétiens. (*i*) Des gens de ce caractere ne mouroient point pour la vérité, on ne trouvera nulle trace qu'un seul ait souffert le martyre dans les persécutions, & s'il y a eu des auteurs de faux Evangiles, parmi les premiers chrétiens ; ils ne l'ont pas souffert non plus. D'ailleurs ces hérétiques même & ces auteurs de faux Evangiles pouvoient ajouter foi aux vérités historiques & aux miracles qu'ils avoient vu, quoiqu'ils se soient permis dans d'autres occasions, d'inventer des fables ; ils étoient forcés de croire les premiers, parce que personne ne peut s'opposer à la conviction & au témoignage de ses sens ; & l'invention des fables étoit l'effet de leur avarice & de leur vanité. Quoique M. de V... se soit rendu coupable d'un grand nombre d'erreurs historiques, il n'en croit pas moins la vie & la mort de Louis XV.

Mais l'opinion de Freret a pour elle „ les „ impiétés des chrétiens, les massacres de „ Paris, de la Valteline, d'Irlande & les „ bûchers de Smithfield, & un grand nom„ bre d'autres actions atroces, qui devroient „ ne pas être arrivées, si Dieu étoit mort „ pour les hommes. "

(*i*) Voyez page 40.

Ceci ne préſente qu'une foule de notions confuſes qui n'ont aucune liaiſon entr'elles. Une Monarchie eccléſiaſtique s'eſt élevée parmi les chrétiens, elle s'eſt arrogée un empire abſolu ſur toutes les conſciences, & a perſécuté par le fer & le feu tous ceux qui refuſerent de plier ſous ſon joug. De là, M. de V... conclut que les chrétiens n'ont pas été des hommes vertueux quinze ſiecles auparavant, & que Jeſus eſt mort inutilement.

Les payens & particuliérement Pline le jeune rendent témoignage à la vertu des premiers chrétiens; Julien leur rend la même juſtice dans un tems où leur vertu avoit déja commencé à dégenérer; il exhorte ſes ſujets idolâtres à marcher ſur les traces des chrétiens, qui étoient des exemples de douceur & de bienfaiſance.

Peu de tems après la mort de notre Sauveur, les chrétiens vendirent tous leurs biens, & en formerent des fonds deſtinés à l'entretien des pauvres. Le culte divin étoit leur principale occupation; ils s'expoſoient à des ſupplices preſqu'inévitables, ſupportoient les peines les plus flétriſſantes avec patience & même avec joye, & mépriſoient leur vie dès qu'elle pouvoit ſervir à étendre le royaume du Seigneur.

Dans la voluptueuſe Corinthe, dans

Rome corrompue au point qu'un payen, qui n'avoit pas renoncé à toute honnêteté, cachoit des divinités dont il avoit honte, on vit sortir un nombre prodigieux de confesseurs de la foi, humbles, chastes & bienfaisans, prêts à mourir pour la vérité dès que Dieu l'exigeroit.

Long-tems après la mort de notre Sauveur, ils s'assemblerent encore, non-seulement pour célébrer son nom, mais aussi pour s'exhorter réciproquement à une vie sainte & irréprochable: on ne trouvoit point parmi eux les vices si communs dans le siecle le plus corrompu. Lucien qui n'auroit pas manqué d'exposer au grand jour la moindre tache, s'il en avoit trouvé, ne peut s'empêcher de faire l'éloge de leur vertu.

Les premiers empereurs chrétiens, quoique souillés de grands crimes, abolirent aussi-tôt des loix contraires à l'humanité, sur l'exposition des enfans, l'effusion du sang innocent des gladiateurs, & les spectacles indécens: bien des horreurs autorisées sous un Marc-Aurele, céderent enfin à la vérité reconnue.

C'est contre la défense positive de notre Sauveur, contre l'esprit d'une religion, dont le premier but est l'éternité, qui nous enseigne le mépris de toutes les grandeurs du siecle, qu'il s'est élevé peu à peu une

puiſſance, qui n'a d'autre but que ſon aggrandiſſement, qui met à la place de la religion une ſoumiſſion ſans réſerve à ſes ordres, & qui borne à cette obéiſſance tous les devoirs du chrétien. Cette puiſſance fit ce que font tous les conquérans; elle employa le fer & le feu contre les rebelles qui refuſoient de ſe ſoumettre à ſa volonté; les prétendus diſciples de celui qui nous défend le reſſentiment des injures, exercerent à leur tour les mêmes cruautés que les premiers chrétiens avoient éprouvées autréfois ſous la domination du paganiſme.

Les chrétiens perdirent bientôt de vue ce qui fait le fondement de la religion. La morale pure de Jeſus parut trop dure à leurs cœurs avilis; ils trouverent des prétextes pour éluder les devoirs du chriſtianiſme; les paſſions déréglées exercerent un empire abſolu ſur leurs mœurs, & la conſcience étoit appaiſée par des actes de piété purement extérieurs, des dons & des legs pieux, par des expéditions militaires, & même des perſécutions ſelon les regles établies peu à peu par une Egliſe dégenérée, & dont l'obſervation étoit exigée avec bien plus de rigueur, que n'étoit celle des loix divines; on avoit le plus grand ſoin d'exclure la plus grande partie des hommes de la connoiſſance de la révélation; le peu de choſes ſalu-

taires que le chriſtianiſme avoit conſervées, ſe trouvoit étouffé ſous une multitude d'inventions inutiles & même condamnables, que l'avarice monacale avoit enfanté. Quel fruit pouvoit-on attendre d'un chriſtianiſme portugais ou chinois, où la parole divine n'entroit pour rien?

Dans les ſiecles modernes, l'incrédulité a pris chez une grande partie des hommes la place de la religion; la crainte de Dieu & ſur-tout de l'éternité a été diſſipée ſur-tout chez les grands; & pourroit-on accuſer la religion de ce qui n'eſt qu'une ſuite de l'incrédulité?

Malgré toutes ces imperfections & l'aſcendant du plaiſir d'un inſtant, pour détourner notre attention de l'éternité, on rencontre encore des chrétiens qui ſavent chérir & exercer la vertu, même au milieu des exemples du vice. C'eſt le fruit de la religion & la ſeule voie qui nous conduit au bonheur.

L'établiſſement des hôpitaux eſt l'effet du chriſtianiſme, les écoles, les maiſons d'orphelins, toutes les autres meſures que l'on prend pour ſoulager la miſere des hommes, ſont le fruit des conſeils que les grands & les riches ont reçu de la religion.

Des eſprits irrités, des freres entraînés par une haine réciproque, des rois guerriers

qui déſoloient la terre, ſe ſont vus rappellés par la religion à des ſentimens pacifiques.

Le déréglement des mœurs exiſte encore, mais ſa force deſtructive eſt bien diminuée. Nous connoiſſons des peuples peu éclairés auxquels il eſt preſque inconnu. En général, le peuple, c'eſt-à-dire le plus grand nombre des hommes, ſe contient dans des bornes que les générations précédentes n'avoient pas connues. La corruption a fait plus de progrès chez les grands, mais elle n'a jamais approché de la dépravation des cours de Rome, d'Alexandrie, de Syrie & de Macédoine. Il eſt bien plus rare de rencontrer chez les chrétiens des exemples d'épouſes aſſaſſinées, d'enfans ſacrifiés à la jalouſie, de poignards levés entre freres, ou par des enfans contre leurs peres, ou par ceux-ci contre leurs enfans, ou par les perſonnes attachées par les liens du mariage. La dépravation diminua moins à Conſtantinople, mais conſidérablement dans l'occident, où l'on trouva plus d'exemples qu'ailleurs de concorde dans les familles, de paix domeſtique & d'attachement des Peres pour leurs enfans.

Même dans notre ſiecle corrompu, où l'idolâtrie ſe trouve encore chez pluſieurs nations mêlées au chriſtianiſme, l'on voit par-tout plus de fidélité envers le ſouverain,

moins de déſordres dans les familles, moins d'aſſaſſinats, moins de cruauté dans la haine, & même dans la maniere dont les nations policées ſe font la guerre ; & tous les jours on voit éclore de nouveaux établiſſemens, qui ont l'éducation & le ſoin des malades pour objet.

Le chriſtianiſme produiſit un très-grand nombre d'hommes juſtes & vertueux ; quoiqu'ils ſe ſoient reſſentis des préjugés & de la ſuperſtition de leur ſiecle, ils n'en étoient pas moins des modeles de vertu, & créés pour le bonheur des hommes. Aucun Souverain depuis le commencement du monde n'approche du mérite d'Alfred le grand. Le ſage Marc-Aurele reſte bien au-deſſous du roi des Anglo-Saxons pour les établiſſemens dictés par la bienfaiſance, pour la vertu militaire, la ſageſſe à terminer glorieuſement une guerre ou à étouffer une révolte, pour l'éducation des enfans, la légiſlation & d'autres objets dignes de l'attention d'un ſouverain.

Parmi le peuple même, cette claſſe d'hommes, qui dans ſon obſcurité, ne trouve ni adulateurs, ni panégyriſtes, on en a trouvé dans les ſiecles de la plus profonde ignorance, qui approchoient de la perfection ; tel étoit l'Auteur de l'*Imitation* de Jeſus, qui nous enſeigne une vertu plus qu'humaine,

auſſi ſupérieur au bon Epictete, que ſes motifs à la vertu étoient plus ſublimes; un grand nombre de religieux & de confeſſeurs de la foi ne méritent pas moins d'y occuper une place. Il eſt vrai que cette claſſe d'hommes ne paroît point reſpectable à M. de V.... la raiſon en eſt évidente; leur exemple s'accorde trop peu avec cet eſprit de vengeance & de vanité, qui lui paroiſſent des ſentimens légitimes & même néceſſaires: c'étoient cependant des hommes auxquels toutes les nations, même les Chinois & les Arabes n'ont pu refuſer leur admiration; ils étoient à leurs yeux des loix vivantes & des lumieres de la terre: maîtres de leurs deſirs, ils montroient aux hommes étonnés, la vertu environnée de tous ſes charmes, & ſuivie de la conviction la plus intime, qu'on ne ſauroit être heureux, qu'en marchant ſur ſes traces.

# LETTRE TROISIEME.

*Page 3. La Tour de Babel.* M. de V.... s'imagine qu'il n'a pas été poſſible d'inventer dans le court eſpace de 155 ans les arts néceſſaires pour conſtruire une pareille tour. Mais le genre humain n'a pas été anéanti par le déluge, comme cet auteur le prétend : quelques habitans de l'ancien monde avoient échappé à ce fléau deſtructeur ; l'architecture avoit fait pendant pluſieurs années leur occupation principale ; ils avoient conſtruit l'arche, ils connoiſſoient les inſtrumens que de pareilles entrepriſes exigent, de même qu'une grande partie des arts qui y ont quelque rapport : la méthode de bâtir avec des pierres cuites, de ſe ſervir de bitume, comme nous nous ſervons de plâtre, étoit bien plus aiſée que l'art de conſtruire de grands bâtimens avec des pierres dures ; le plus difficile, la charpente, étoit ce que les enfans de Noé entendoient le mieux.

Ces puiſſans monarques de l'Aſie qui fourniſſent à M. de V.... le ſujet d'une objection, exiſtent ſi peu dans l'Ecriture-ſainte, que ſelon les Auteurs ſacrés, le roi de Sinéar (ou de Babel) & celui d'Elam (ou

de Perſe) ſelon M. de V.... ne ſont que de très-petits princes, qui ſe ſont laiſſés battre par Abraham & ſa famille. L'Egypte étoit déja alors un royaume conſidérable, elle l'étoit déja du tems de la guerre de Troie. Thebes occupoit une place parmi les villes du premier rang, & perſonne n'ignore que l'Egypte a été la premiere monarchie policée & réglée de la terre.

*Page* 4. Nous n'avons pas lieu de nous étonner de la contradiction qui regne entre les Auteurs ſacrés & profanes. Les plus anciens Auteurs profanes ſont pour le moins de mille ans poſtérieurs aux jours d'Abraham. Hérodote n'avoit nulle connoiſſance de Caïn, Abel, Noé, Sem, de Jéruſalem & du gouvernement des Juifs. Les Grecs ſont trop modernes, lorſqu'il eſt queſtion de l'hiſtoire des premiers ſiecles.

Ce n'eſt point le fameux fleuve Indus que Cyrus a ſelon Hérodote diviſé en pluſieurs petites rivieres; c'eſt le Gyndus, riviere très-peu connue d'Aſſyrie.

*Page* 6. La place de chambellan qu'occupoit Putyphar à la cour d'Egypte, ne le mettoit point dans la néceſſité d'être eunuque, il étoit marié.

*Page* 13. M. de V.... cherche à prouver la rareté des livres moſaïques, en citant le fameux paſſage où Joſias trouva le livre de

la loi dans le temple, & en fut effrayé : il le fut, parce qu'elle lui fit connoître l'énormité des crimes dont ſon pere, ſon grand pere & toute la nation s'étoient rendus coupables. (*a*) Les livres écrits étoient en effet plus rares dans ces tems reculés, d'autant plus que les rois de Juda avoient alors introduit un culte étranger ; ils avoient même ôté l'autel du Seigneur, & les adorateurs du vrai Dieu s'étoient vraiſemblablement trouvés dans la néceſſité de ſe cacher. Cependant le livre que Joſias trouva n'étoit point le ſeul exemplaire de la loi. Sans nous arrêter aux Samaritains qui avoient une édition particuliere & un peu différente de l'hébraique des cinq livres de Moyſe, il étoit très-certain que le livre de la loi exiſtoit du tems d'Hiskias, biſayeul de Joſias, puiſqu'elle ſervoit de regle à ce prince réligieux, pour le rétabliſſement du culte divin, pour la célébration de l'agneau de Pâque & les autres ſacrifices ; & pour la convocation des dix tribus au ſervice du Seigneur. Il avoit imploré l'aſſiſtance de l'Eternel, qui eſt le ſeul vrai Dieu, & qui habite entre les Chérubins (*b*) ; il obſervoit les ordonnances que Dieu avoit commandées à Moyſe, (*c*) Eſaïe

ne

(*a*) I. Chron. 34. 14.
(*b*) II. Rois. 18. 6.
(*c*) Ibid. 19. 15.

ne fait pas la moindre mention de la prétendue perte de ce livre précieux : ce que ce prophete dit des sacrifices & autres cérémonies, fait plutôt voir clairement, que la vraie religion, & par conséquent les livres qui en sont le fondement, ne se sont point trouvés perdus, lorsque Josias monta sur le trône. Quelle autre connoissance auroit pu guider Josias, lorsqu'il abolit dans tous les royaumes de Juda & d'Israël, le culte idolâtre, même le culte qu'on rendoit au vrai Dieu sur les collines, mais qui étoit interdit par la loi de Moyse ; lorsqu'il détruisit les images & les bois consacrés, & rendit au temple son ancienne splendeur ? Et qu'étoient les prêtres, les lévites & les docteurs de la loi ? Sur quoi leurs charges étoient-elles fondées, si ce n'étoit sur la loi mosaïque ? L'arche d'alliance existoit encore, les écrits de David, de Salomon & d'autres, les Pseaumes de David, de Homan & de Jeduthan (*d*) se trouvoient entre les mains des rois, qui n'avoient rien changé de toute la hiérarchie des descendans de Moyse & d'Aaron. Il y a apparence que le livre trouvé dans le temple étoit un original écrit par quelqu'ancien prophete.

(*d*) II. Rois, 35. 15.

Un paſſage de Joſephe rapporté par M. de V.... auroit pu l'inſtruire que ſous les rois & les Juges, les Juifs n'étoient point de petits marchands & des uſuriers. C'étoient des cultivateurs qui vivoient du produit de leurs champs & de leurs vignes.

*Page* 29. Dans quelle ſource, M. de V... a-t-il puiſé que le chriſtianiſme étoit dès le commencement diviſé en 17 Sectes différentes ? Les écrits des apôtres ne diſent rien qui ait pu donner lieu à cette opinion ; un ſimple attachement plus particulier à Pierre ou Paul n'étoit qu'un germe éloigné de diviſion, dont le zele de Paul a prévenu les effets.

*Page* 30. Les piétiſtes qui s'embraſſent, ſont ſelon toute apparence les freres moraves. Sans la crainte de laiſſer échapper l'occaſion d'une raillerie fine, M. de V.... auroit ſçu que les hommes & les femmes n'embraſſent que des perſonnes de leur ſexe, & qu'on n'y connoît point cette liberté d'un ſexe à l'autre.

*Page* 48. *Objection contre l'hiſtoire de Siſſera.* „ La plaine aux pieds de la montagne „ de Tabor n'étoit large que de quatre à „ cinq cents pas ; il eſt donc impoſſible que „ Siſſera y ait rangé en ordre de bataille „ 300000 hommes & 3000 chariots de „ guerre. " C'eſt un phantôme que M. de

V.... a formé lui-même pour le combattre ; l'Ecriture-ſainte ne donne à Sabin que 900 chariots de guerre (*e*), ſans déterminer la force de ſon infanterie. Barak l'attaqua avec 10000 hommes & le battit, ce qui n'annonce point 300000 hommes dans l'armée de Siſſera. Comment M. de V.... ſait-il que la plaine d'Eſdraelon n'eſt large que de 500 pas, & que la bataille s'eſt donnée dans cette plaine ? L'Ecriture-ſainte appelle la plaine Zaanaum, la ville voiſine Kadeſch, & le ruiſſeau Kiſibon, & c'eſt tout ce qu'elle en dit.

D'ailleurs la campagne d'Eſdraelon eſt une des plus vaſtes plaines de la Paleſtine : elle n'eſt point cultivée de nos jours, mais embellie par la nature ; il y a même eu des batailles livrées. Il y a peu d'années que Schulz l'a viſitée ; il compta quatre lieues juſqu'à Naïn, & trois autres juſqu'à la montagne de Tabor. 12000 Arabes étoient alors campés ſur cette plaine. (*f*)

*Page* 60. *Bayle.* Le ſouvenir de ce ſceptique railleur doit être cher à tous ceux qui penſent comme lui. Mais n'a-t-il pas fait autre choſe que de rapporter les argumens des manichéens, & d'autres incrédules ?

(*e*) Juges 4. 13.
(*f*) Direct. divina, v. 1. 195. 251.

Sans doute, il leur prêta ſes argumens; il ne les a point trouvés chez eux, il les a inventés. Ce que M. de V... dit contre le Dieu des janſéniſtes, eſt extrêmement dur; le Dieu des janſéniſtes eſt le vrai Dieu, quand même ils ſe ſeroient trompés ſur la permiſſion de pécher.

*Page* 80. Les 50000 hommes de Bethſchemeſch ſont à la vérité rapportés mot pour mot dans la vulgate, mais ils n'exiſtent point dans le texte. Comment des hiſtoriens raiſonnables (& l'on ne ſauroit conteſter cette qualité aux auteurs de l'hiſtoire des Rois) auroient-ils pu compter 50000 hommes tués dans un ſeul village? N'y auroit-il pas eu plus d'impartialité & de candeur de s'en rapporter à Joſephe & aux manuſcrits qui réduiſent ce nombre à 70?

Quant aux autres paſſages prétendus contradictoires de l'Ecriture-ſainte, une partie de ces événemens eſt poſſible, l'autre eſt prouvée par le témoignage des ſens. Nous avons des figures imprimées d'animaux marins qu'on a trouvés à Morcles, dans de l'argile bleuâtre, 10000 pieds au deſſus de toutes les montagnes de la Paleſtine: l'infatigable de Luc y a trouvé même des animaux à coquilles qui ne ſavent point nager; la mer s'eſt donc élevée à cette hauteur & encore plus, puiſque les coquilles dont on

a trouvé les figures imprimées vivent au fond de la mer. Dès que les eaux n'ont point manqué au ſouverain Créateur pour couvrir des montagnes hautes de 10000 pieds (*g*), pourquoi n'auroient-elles pas pu monter plus haut encore ? Peut-être auſſi ne ſe ſont-elles élevées qu'au point qu'il falloit pour faire mourir toutes les créatures vivantes, & ſans doute elles ne vivoient pas ſur les plus hauts ſommets des montagnes, tous inacceſſibles.

Tout eſt bien. C'eſt une ſatire très-ſérieuſe, quoique rapportée en riant. On ſouffre, dit M. de V.... on eſt ſujet à la pierre, on meurt enfin. Le péché n'eſt point compté chez lui parmi les maux, Dieu ſacrifie la vie des hommes par milliers, il laiſſe vivre les autres dans les tourmens, parce que leurs maux le conduiſent à ſon but. Enſuite, M. de V.... copie les vers qu'il avoit compoſés à l'occaſion de la cataſtrophe de Lisbonne, & reproche au divin Sauveur de n'avoir point changé le monde.

Le ſujet de ces plaintes tant de fois repétées par notre poëte en rime & en proſe, eſt que l'homme n'auroit dû être ni ſenſible, ni mortel ; mais dès que l'homme devoit

(*g*) V. plus au long, p. 105. & Suiv.

avoir du plaiſir, il devoit pouvoir ſentir, & dès qu'il pouvoit ſentir, il ne pouvoit empêcher que des cauſes extérieures ne produiſiſſent une ſenſation plus violente, que nous appellons *douleur*. Dès que l'homme étoit condamné à mourir, il falloit que ſon corps fût périſſable, & par-là même aſſujetti à des cauſes, qui le mettent tôt ou tard hors d'état de remplir les fonctions néceſſaires à la vie. Seroit-il poſſible ſelon l'état préſent de la terre, que l'homme fût immortel? La terre ne ſeroit-elle pas depuis long-tems trop petite pour nourrir le genre humain auſſi prodigieuſement multiplié? Et ne trouvons-nous pas dans la révélation la ſolution de toutes ces difficultés, lorſqu'elle nous fait enviſager cette vie comme un tems d'épreuve, en élevant nos ames à l'éternité, qui ſeule peut nous promettre une exiſtence digne de nos deſirs? L'éternité ne ſauroit-elle nous dédommager amplement des ſouffrances d'un inſtant? Mais qui de nous mérite une éternité bienheureuſe, demande M. de V... ? ce ne ſera pas lui, auſſi long-tems qu'elle ne ſera à ſes yeux qu'une conjecture fondée ſur un but honnête, & qu'il ne connoîtra point de motif, qui puiſſe lui faire deſirer ce bonheur ſuprême.

M. de V... accuſe Dieu d'avoir permis

l'origine du mal ; mais nous trouvons auſſi dans la même révélation, la ſolution d'une difficulté ſupérieure à notre foible raiſon.

Je puis me tromper, mon Ami, mais les bornes de nos facultés n'étoient point la ſeule ſource de nos fautes, diſons plutôt, que par l'union de notre ame avec le corps, il étoit impoſſible que l'avenir eût autant de pouvoir ſur nous que le préſent ; celui-ci ébranle immédiatement nos nerfs, & cauſe une agitation violente dans toutes nos facultés, au lieu que l'avenir ne ſe montre qu'à notre ame, n'agit point ſur nos ſens, & n'a de rapport avec les ſens que comme la lumiere qui éclaire, en a avec le feu qui embraſe.

Je crois cependant que le mal moral n'étoit pas abſolument néceſſaire, car nous connoiſſons de bons eſprits qui ont conſervé leur ſainteté primitive ; & tous les Etres penſans ne pouvoient-ils pas auſſi bien être bons qu'une partie d'entr'eux ? Puiſque le Créateur de tous les Etres eſt ſouverainement bon & ſage, nous ſommes obligés de croire que la chûte d'une partie des Etres penſans a été permiſe par un motif, que les bornes de notre entendement ne ſauroient pénétrer dans toute ſon étendue ; nous n'en voyons qu'un ſeul : ce monde eſt un théatre où les perfections divines ſont manifeſtées

aux Etres penſans, comme le ſujet de leur adoration. L'éloignement du mal & l'amour du bien, c'eſt-à-dire la juſtice, eſt ſans doute un des attributs de l'Etre ſuprême ; la punition du mal nous prouve ſon exiſtence, & l'homme ſoumis à un tems d'épreuve, qui voit les effets de cette juſtice, y trouve en même tems un motif de ſageſſe qui ſera un jour pour lui la ſource d'un plus grand bonheur. Dieu laiſſe à l'homme une partie de ſa liberté, le choix entre le chemin qui conduit à la grace, & celui qui mene à l'erreur : n'ayant qu'une connoiſſance très-imparfaite d'un très-petit point de cet univers, comment pourrions-nous montrer avec évidence quel rapport il peut exiſter entre le mal moral, & les ſouffrances d'une partie des Etres penſans, avec la ſomme d'un plus grand bien général, ou déterminer les bornes que Dieu preſcrira aux fautes & aux ſouffrances du pécheur ?

Notre exiſtence ne ſe termine point avec cette vie paſſagere, mais les voies impénétrables à nos regards ſont déja préſentes à la ſageſſe ſuprême qui a choiſi l'éternité pour faire ſortir une harmonie admirable de cette confuſion apparente. M. de V... & les autres prétendus philoſophes, ou ne croient ni une autre vie ni l'immortalité, ou ils ne ſe rappellent point ces grandes

vérités, lorſqu'ils s'attendent à trouver le plus grand bien poſſible ſur ce globe terreſtre & dans cette vie paſſagere, pendant qu'il n'exiſte que dans la combinaiſon du bien de tous les ſiecles & de tous les mondes.

*Page* 127. L'hiſtoire de Jezer eſt vraie, mais elle n'eſt point la cauſe immédiate du changement de religion. Berne, & ſur-tout la nobleſſe de cette république, étoit encore attachée à la cour de Rome dans le tems que Zuingle avoit déja aboli à Zurich le culte des images; & ce n'eſt guere qu'en 1528 que la réformation fut reçue à Berne, après qu'on eut examiné publiquement, & avec la plus grande modération les différens points de controverſe. Socrate fut en effet puni, parce qu'il étoit accuſé d'avoir mépriſé les divinités du pays, & de n'avoir adoré que le Dieu du ciel.

Toute la diſſertation ſur les brachmanes eſt tirée des Mémoires de Holwel, dont nous n'avous que trop de ſujet de nous défier. Holwel n'entendoit point la langue du hanſcrit, & n'écrit que ce qu'on lui a débité. Les éclairciſſemens qu'Anquetil nous donne ſur l'ancienne religion des Guebres & de Zoroaſtre, ne ſont pas propres à nous en donner une haute idée. On y annonce à la vérité un ſeul Dieu, digne de notre adoration, mais les devoirs de la religion

preſcrits dans cette loi s'y trouvent défigurés par un grand nombre d'ordonnances puériles, & de traits d'une vénération outrée pour des choſes indifférentes. Holwel paroît d'ailleurs s'être étudié à donner une tournure auſſi avantageuſe que poſſible aux fables des Brachmanes.

M. de V... ſe permet de prendre Salomon à témoin, & de lui faire dire que l'homme ne differe point de la bête. Le paſſage dont il eſt queſtion, ne ſe trouve point au chap. 18. 15, mais au chap. 3. C'eſt une objection que Salomon dégoûté de tous les biens de la terre ſe fait à lui-même; il ſe rappelle un grand nombre d'idées triſtes, qui s'étoient préſentées à ſon eſprit, & qui l'affectent au point de lui faire enviſager pour un inſtant ſon exiſtence, comme un malheur.

Mais ce même prince ſi raſſaſié de plaiſirs & de grandeur, reconnoît ailleurs qu'il y aura un jugement ſuprême (*h*), dont l'autorité s'étendra juſques ſur nos penſées les plus ſecretes. Sa derniere ſentence eſt: *crains Dieu & obſerve ſes commandemens*, (*i*) *c'eſt là tout le devoir de l'homme*; & ces mots ne ſont point pour des bêtes.

---

(*h*) Ch. 11. 9.
(*i*) Verſ. 13.

Daniel ſavoit que les hommes dormiront après la mort un tems preſcrit, & qu'enſuite ils ſeront réveillés, les uns pour une gloire immortelle, les autres pour une punition qui ne finira jamais.

*Page* 244. Sur le *ſyſtême de la Nature* dont M. de V... copie un paſſage aſſez long, auſſi éloquent que dangereux, auquel il joint quelques modifications très-foibles. Ces objections ne ſont d'aucun poids: que les hommes & les bêtes n'auroient pas dû mourir, & que Dieu auroit dû accomplir tous nos deſirs. Une nature aveugle, gouvernée au gré du haſard, point ſage, (cela reſſembleroit trop à la Foi,) mais induſtrieuſe. M. de V... ſoutient ici, contre ſes freres les philoſophes, & nous le voyons avec joye, un but de toutes choſes. Il n'y a cependant pas long-tems qu'un membre de l'académie des ſciences de Paris a oſé ſoutenir, que nos yeux ne ſont point faits pour voir, & ajoute à cette aſſertion une preuve digne de ſon ſujet, c'eſt qu'on pourroit dire avec autant de raiſon, que les pierres ſont faites pour nous caſſer la tête.

*Page* 282. Objection très-foible pour montrer qu'il n'exiſte point de chaîne des Etres, puiſque des eſpeces d'animaux & de plantes ſe ſont éteintes. L'Ixion & le Griſon dont il eſt défendu de manger dans la loi

de Moyſe, n'exiſtent plus. Où eſt donc la chaîne? Il eut été aiſé à M. de V... de s'appercevoir que l'Ixion & le Grifon ſont des noms, dont la Vulgate s'eſt ſervie ſans en connoître les ſujets. Rien ne nous porte à croire que le mot hébreu ſignifie un *Grifon*, & que c'eſt l'animal qu'on peint avec quatre pieds & des ailes. Cette prétendue extinction d'eſpeces eſt donc une chimere. A meſure que nous avançons dans la connoiſſance des plantes, ſur-tout de celles qui ſont deſſinées par Dioſcoride, & qui ſe trouvent dans la bibliotheque Impériale, nous trouvons auſſi plus de ſujet de nous convaincre, que toutes les eſpeces connues il y a vingt ſiecles exiſtent encore, & que la ſeule raiſon pour laquelle on n'en reconnoiſſoit pas quelques-unes, étoit parce que les deſcriptions des anciens manquoient quelquefois de caracteres diſtinctifs. Il en eſt de même des animaux dont Ariſtote fait l'énumération: plus la nature ſe dévoile à nos yeux, plus nous trouvons auſſi dans les deſcriptions qu'Ariſtote fait des animaux qui exiſtoient alors, les caracteres diſtinctifs qui nous les font encore reconnoître de nos jours.

M. de V... ajoute que dans l'arrangement des planetes, la gradation du plus petit au plus grand n'eſt point obſer-

vée (*k*). Mais comment ſait-il que cette gradation eſt une loi de la nature, & que ſans elle il ne ſauroit exiſter de rapport entr'elles ? & quelle raiſon peut l'engager à exagérer le prétendu déſordre, comme ſi la terre occupoit le centre du ſyſtème ſolaire, & que le ſoleil ne fût qu'une planete placée au-delà de Venus entre Mercure & Mars.

*Page* 293. Quoi ! les grandes révolutions qui arrivent quelquefois dans ce globe, ne ſont point des ſuites de la volonté divine ou des châtimens céleſtes, mais de ſimples effets des loix éternelles ? cet homme célebre ſait très-bien qu'il contredit ouvertement la révélation divine ; une hypotheſe auſſi hardie auroit donc dû être appuyée de quelques preuves. Il lui auroit été difficile à démontrer, qu'il n'a pas été au pouvoir du ſouverain de l'univers, de réunir les ſuites des loix de la nature avec ſes vues morales, de préparer pluſieurs ſiecles auparavant le terrein brûlant de Sodome, qui allumé par le feu du ciel, renverſa les villes dont l'excès de corruption avoit mérité ce jugement.

*Page* 297. M. de V... fait briller ſon eſprit railleur au ſujet du déluge. Selon lui, la connoiſſance de ce grand événement, auſſi bien que pluſieurs autres myſteres incom-

(*k*) Pag. 287.

préhenſibles, n'eſt parvenue juſqu'à nous, que par la traduction latine des ſeptante; il ne ſauroit cependant ignorer, que pluſieurs ſiecles avant l'exiſtence des ſeptante, le récit du déluge ſe trouvoit dans les livres ſacrés des Samaritains; que Zerduſt eſt parfaitement d'accord avec Moyſe au ſujet du déluge, auſſi bien que de la création, que la tradition s'en eſt conſervée chez tous les anciens peuples, qu'elle à pénétré juſqu'aux habitans du Pérou, & qu'encore de nos jours, tout le globe de la terre offre à nos yeux des marques indubitables d'un déluge univerſel.

*Page 331.* L'*Antiquité inconteſtable de l'Empire de la Chine.* Sans doute, M. de V... ne ſe donne tant de peine à la faire valoir, que parce que l'Ecriture-ſainte n'en parle pas comme du royaume d'Egypte. Qui ne ſait cependant, que la véritable hiſtoire de la Chine, ſelon les auteurs les plus anciens de cette nation, ne remonte que huit ſiecles avant l'Ere vulgaire, qu'un ſavant Tſongtu de Canton, dans un ouvrage publié en 1722 à Londres, ne la commence même que 240 avant la naiſſance de notre Sauveur, & que Confutzée n'a vécu que 550 ans avant notre Ere, & ſe trouve par conſéquent de pluſieurs ſiecles poſterieur à Moyſe? Voyez ſur cette prétendue [illegible] Antilogius,

*Fragments Philoſophiques*, Paris, 1774, *in*-12. où la vie de ce légiſlateur eſt placée 500 ans avant J. C.

Le fameux Fohi eſt le pendant du Jupiter des Grecs. M. de V... remarque très-bien qu'on auroit dû commencer par s'aſſurer de ſon exiſtence, avant que de ſe diſputer ſur ſon origine. Les Chinois auroient-ils mérité l'affection du philoſophe de Ferney, parce que Confutzée n'étoit pas prophete? La ſageſſe de cet homme d'un mérite inconteſtable a très peu influé ſur les mœurs de ſon ſiecle: ce fut auſſi ce qui le dégoûta de la vie. Ce ne ſont point les Chinois, mais des Européens qui ont calculé les éclipſes. Il n'y a qu'un ſiecle, qu'aucun aſtronome de cette nation n'étoit en état d'en prédire une ſeule; cette ignorance de leurs premiers mathématiciens leur attira même une grande diſgrace à la Cour (*l*).

L'antiquité des Chinois, de même que leur orgueil national, ont peut-être comme chez les Egyptiens leur ſource dans les différentes dynaſties, qui régnoient en même tems ſur différentes parties de ce vaſte empire, & que les hiſtoriens ont rapportées, comme occupant ſucceſſivement le même trône.

(*l*) V. 1. pag. 177.

*Page* 253. Encore des plaiſanteries ſur le livre de Job que M. de V... auroit dû épargner, puiſqu'il n'étoit pas Juif. Où étois-tu, lorſque je fondois la terre? qui a poſé ſa pierre angulaire? Le Philoſophe Moderne dit que la terre n'a ni pierre angulaire ni fondement. Ce poëte célebre trouve mauvais qu'un poëte encore plus ſublime que lui ſe ſerve d'expreſſions figurées. Job ne dit point que ces inventions des mortels furent employées à la conſtruction de la terre, mais plutôt que le ſouverain Créateur ne s'eſt ſervi dans ſes ouvrages d'aucun inſtrument de l'architecture humaine.

# LETTRE QUATRIEME.

VOUS avouerez, mon cher Ami, que plus l'homme célebre que je m'occupe à réfuter, vous ſera connu, plus vous aurez ſujet d'admirer la force que les charmes de l'éloquence prêtent quelquefois aux argumens les plus foibles; les argumens s'évanouiſſent aux moindres efforts, mais la réputation de cet auteur, & l'influence de ſes ouvrages ſur tous les eſprits, ne rendent pas moins ce travail néceſſaire, quelqu'imparfait qu'il puiſſe être d'ailleurs.

IV. P. 17. *Du climat & de ſa grande influence ſur la religion*; elle eſt donc l'ouvrage des hommes & non de Dieu, dont les loix ne ſauroient être changées par les différens degrés de chaleur ou de froid.

Mahomet a défendu le vin qui ne convenoit point à la ſanté des Arabes; il ne l'auroit point défendu aux Suiſſes. Les Perſans & les Indiens de nos jours trouvent le vin autant de leur goût, lorſqu'ils peuvent s'en procurer, que les nations établies ſous le 47e degré. Mahomet étoit dans la néceſſité de faire reſpecter ſa religion; s'il adoucit ſa morale quant aux plaiſirs de l'amour,

il ordonna de l'autre côté à ſes diſciples les fréquentes prieres & les aumônes ; la défenſe du vin tendoit vraiſemblablement au même but.

La pauvreté produiſit ſelon M. de V... la réformation ; on ne voulut plus acheter les indulgences à ſi haut prix. On les paya à la vérité, mais dès qu'elles devinrent trop communes, leur prix commença à baiſſer. La réflexion fit ouvrir les yeux aux hommes ſenſés ſur les prétentions d'une égliſe qui vouloit qu'on crût qu'elle diſpoſoit ſouverainement de la félicité éternelle, qu'elle vendoit aux ſcélérats également comme aux gens de bien à un prix modique & fixe. La cupidité des papes à s'emparer de toutes les branches du pouvoir temporel, la corruption des mœurs du haut & bas clergé, & ſes concubines entretenues aux frais du peuple, des traits de profanation ſans nombre dont on accuſoit les docteurs de la religion, contribuerent également à aigrir tous les eſprits contre la cour de Rome ; la connoiſſance de l'Ecriture-ſainte engagea plus que tous les autres motifs des Etats conſidérables à ſe ſéparer d'une égliſe, qui reſſembloit ſi peu à celle que notre Sauveur & ſes apôtres avoient fondée. Toute la religion des papes & de leur clergé étoit enfermée dans une ſoumiſſion ſans réſerve à

leur volonté, & la défenſe légitime de ſon patrimoine contre leurs uſurpations, étoit auſſi ſévérement punie que le blaſphème ou l'héréſie.

*Page* 71. M. de V... leve lui-même ſes objections contre la conſcience. Nous n'avons point d'idées de la douleur ou de la volupté, & nous ne les ſentons pas moins très-vivement : il en eſt de même de nos idées ſur la juſtice & la vertu ; notre raiſon eſt ſi bien préparée à diſtinguer le bien du mal, qu'il ne nous en coûte aucun effort pour eſtimer la vertu & mépriſer le vice. Des paſſions violentes étouffent quelquefois ce ſentiment interne que nous appellons *conſcience*, & ce qui arriva à David ; mais la gradation des fautes que ſes deſirs illégitimes lui firent commettre, nous font voir qu'il ne penſoit d'abord qu'à ſatisfaire ce penchant, mais que les ſuites de la premiere faute, qu'il cherchoit à prévenir, l'engagerent à couvrir la premiere injuſtice d'une plus grande.

*Page* 87. Ce que M. de V... dit de ces fameux maſſacres, qu'il appelle ici des proſcriptions, eſt un reproche qu'il fait ſurtout à une égliſe puiſſante, qui traite de rebelles tous ceux qui ne ſauroient adopter ſa façon de penſer & la ſoumiſſion ſans bornes qu'elle en exige ; mais comme il accuſe

auſſi l'ancienne égliſe judaïque, que ſes tyrans s'étoient permis des proſcriptions & des complots contre le peuple, nous ne ſaurions nous diſpenſer de répondre à un reproche auſſi ſpécieux; il feint à la vérité de les effacer de la claſſe de ces maſſacres communs, comme des châtimens mérités, ordonnés de Dieu, mais il ne les y laiſſe pas moins; & la ſincérité de ſon zele à défendre la cauſe du Seigneur, ſe dévoile dans les exagérations qu'il ſe permet dans le dénombrement de ceux qui ont péri à la ſuite de ces commandemens extraordinaires, il y place même les Ephraïmites maſſacrés par leurs freres, ſans aucun ordre ou permiſſion divine.

Il compte 13000 hommes de tués, coupables du crime atroce de l'adoration du Veau d'or. Il y a long-tems qu'il eſt prouvé que le nombre des hommes tués dans cette occaſion, ne monta qu'à 3000. Il ſe garde bien d'alléguer les raiſons d'un ordre auſſi rigide, mais pas moins néceſſaire dans un gouvernement théocratique.

On ne ſauroit nier que les enfans d'Iſraël ne ſe ſoient rendus coupables d'un très-grand crime. Nourris tous les jours du pain céleſte; témoins de tant de miracles dont on n'avoit pas eu d'exemple auparavant, & d'une loi publiée depuis peu avec

toutes les circonſtances propres à rendre cet événement impoſant, leur révolte étoit le trait de la plus noire ingratitude; ils étoient le peuple chéri du Seigneur, le Meſſie promis devoit naître parmi eux; circonſtance qui exigeoit un gouvernement réglé, des loix conformes à ſa conſtitution, une attention ſcrupuleuſe à conſerver les généalogies abſolument neceſſaires pour pouvoir reconnoître ce Sauveur, l'objet de leurs eſpérances; autant de preuves, combien il étoit important qu'une nation élevée parmi les Egyptiens idolâtres, facile à ſe laiſſer entraîner par l'empire des ſens, fût contenue par des loix rigoureuſes.

*Page* 94. Lorſque ce peuple adora le veau d'or à la place de ſon Créateur, il venoit de recevoir & d'approuver la loi de n'adorer qu'un ſeul Dieu; ceux qui ſe rendoient coupables de ce crime, étoient donc condamnés d'avance par une loi connue & publiée, & non comme M. de V,.. prétend, par une proſcription arbitraire.

L'Eternel qui commande aux tremblemens de terre de renverſer des empires, à la mer de couvrir dans un inſtant de vaſtes régions & des milliers d'habitans, aux maladies épidémiques d'exercer leurs ravages ſur le tiers d'une nation, le même Dieu ſouverainement ſage & juſte, qui a compté les

jours des mortels du premier juſqu'au dernier, dont la voix nous rappelle, ſelon ſa volonté, de cette vie qu'il nous a donnée, n'agit dans la punition des hommes rebelles que ſelon l'ordre immuable de ſes loix. Ce qui diſtinguoit les punitions exercées contre les Juifs, étoit l'empreinte marquée d'une juſtice immédiate, il falloit que le peuple ſoumis à un gouvernement théocratique, eût ſans ceſſe devant les yeux, que ces châtimens n'étoient ni l'effet du haſard, ni des loix de la Nature, mais de la volonté ſeule de ſon Souverain tout-puiſſant.

Cette rigueur ne manqua point de produire les effets les plus ſalutaires: l'attachement des enfans d'Iſraël à un culte pur, ſe ſoutint pendant un ſiecle, ſous le gouvernement de Moyſe, de Joſué & de leurs premiers ſucceſſeurs, qui avoient été témoins de tant d'événemens extraordinaires (*a*); ce qui affermit la conſtitution politique, les loix & le culte de cette nation, à un point que ſon inconſtance naturelle & l'exemple des nations voiſines ne furent jamais capables d'effacer ce principe eſſentiel de ſa religion: après des inſtans d'ivreſſe, le peuple ſéduit retournoit toujours avec empreſſement aux autels de ſon créateur, dont ſes

(*a*) Juges, II. 7.

ancêtres avoient tant de fois éprouvé & l'assistance visible & la justice : encore de nos jours après tant de siecles, les descendans de cette nation si difficile à gouverner, sont les adorateurs les plus zélés d'un seul vrai Dieu.

Cette mort prématurée d'un petit nombre d'hommes mortels de leur nature, fut la source d'un bien qui s'étendit à plusieurs générations : l'aversion d'abord interrompue contre l'idolâtrie, mais qui ne se dément plus dans la suite chez un peuple peu éclairé, tandis que tant d'autres nations célebres par leurs lumieres & leurs talens s'étoient égarées dans l'adoration stupide des idoles & des destructeurs de la terre, ou dans l'excès d'aveuglement qui leur ôta jusqu'à l'idée d'un Etre suprême.

Mais il y a de l'injustice à ranger à côté des exemples des punitions divines ordonnées contre un peuple idolâtre, les persécutions atroces qu'une église adonnée au culte des images s'est permise contre des hommes, dont tout le crime consistoit à ne se prosterner que devant l'Etre suprême & invisible, qui seul est digne de nos hommages.

*Page* 111. Notre poëte n'est pas moins dans l'erreur, lorsqu'il soutient qu'il n'y a eu des exemples de proscription que chez les chrétiens : il ne pensoit point dans cet ins-

tant à la plus terrible de toutes les proſcriptions, celle des chrétiens au Japon; proſcription unique dans ſon genre, qui ſeule a été capable d'exterminer juſqu'aux moindres veſtiges de la religion perſécutée.

*Page* 119. Suivent de nouvelles difficultés encore plus foibles que les précédentes contre la révélation, que l'auteur leve lui-même en partie. Les enfans d'Iſraël n'avoient du tems de Saül ni des épées ni des lances, par conſéquent Saül ne pouvoit point conduire d'armée contre les ennemis. Le défaut d'armes ne prouve point le défaut d'hommes, ni l'impoſſibilité de s'aſſembler en corps d'armée, il en arrive ſeulement qu'un peuple mal armé en eſt plus foible: encore dans le ſiecle paſſé, les Rhétiens armés ſeulement de maſſues ne ſe rendirent pas moins redoutables à leurs ennemis pourvus de fuſils & d'épées; d'ailleurs les Juifs ne manquoient que d'armes d'acier aiguiſé, mais ils en avoient d'airain de la même eſpece dont ſe ſervoient les Grecs devant Troye, & que Goliath portoit contre David; ils étoient outre cela pourvus de frondes, d'arcs, de fleches & de lances de fer travaillées à la lime. La victoire ineſperée de Jonathan pouvoit être un événement extraordinaire, ſans être impoſſible. L'hiſtoire profane fait ſouvent mention de ces terreurs

paniques; les Philiſtins n'étoient point une nation conſommée dans l'art de la guerre; des villes qui fourmillent de marchands & d'artiſtes ne ſont point des écoles propres à fournir d'habiles guerriers.

On ne ceſſe de répéter la difficulté mille fois levée ſur les différentes généalogies de notre Sauveur rapportées par deux Evangeliſtes; différence qui prouve que les Evangeliſtes ne ſe ſont point copiés, & qui vient de ce que les générations féminines ſont comptées dans une table & omiſes dans l'autre; des perſonnes qui ſe marioient dans leur tribu & de préférence entre parens, pouvoient très-aiſément avoir les mêmes ancêtres du côté paternel & maternel, & les avoir en même tems en plus ou moins de générations.

Pourquoi les deux tables généalogiques ſeroient-elles d'accord? elles s'y rencontrent quelquefois, parce qu'on avoit coutume d'y placer les fils des filles, après les noms des peres de celles-ci, ſans faire mention des dernieres; & il en arrivoit aſſez ſouvent que deux familles ſe réuniſſoient à une même tige du côté paternel & maternel, & ſe ſéparoient derechef lorſqu'une génération ſuivante conſiſtoit en deux freres ou en un frere & une ſœur, ſans qu'on fit mention de la derniere, comme c'étoit l'uſage. Perſonne n'a diſputé à notre Sauveur pen-

dant ſa vie ſon origine de la maiſon de David.

*Page* 83. C'étoit un uſage adopté chez les Juifs, que lorſqu'un homme épouſoit une héritiere, il entroit dans la famille de ſon épouſe, & ſe laiſſoit inſcrire comme fils de ſon beau-pere (*b*). Cet uſage ſubſiſte encore chez les Arabes, & le grand nombre de Shérifs ou deſcendans de Mahomet ne tire ſa nobleſſe que par leurs meres, ce prophete n'avoit point laiſſé de fils.

*Page* 125. Marie & Joſeph étoient également de la famille de David, & devoient ſe faire inſcrire dans leur véritable patrie qui étoit Bethléem. Marie y accoucha; rien n'étoit plus ſimple ni plus conforme à la nature: il en eſt de même de la fuite de Joſeph en Egypte, lequel après la mort d'Hérode qui ne tarda pas d'arriver, retourna à Nazareth ſon ancienne demeure.

*Page* 131. Nous ſommes encore moins édifiés des objections de M. de V.... contre le ſentiment, que deux blancs ont donné l'origine à un negre; ſentiment fondé ſur l'Ecriture-ſainte: il nous arrive cependant très-fréquemment de rencontrer dans une même eſpece d'animaux ou de plantes, des différences plus frappantes, qu'on ne ſau-

(*b*) *Droit Moſaïque*, par Michaëlis, II. P.

roit attribuer qu'à des cauſes extérieures. Une aglaé ſans trompes & une aglaé ſans feuilles ovales, ont auſſi peu de reſſemblances entr'elles, qu'il eſt poſſible d'en trouver parmi les fleurs; cependant ces deux fleurs ſi différentes entr'elles tirent leur origine de la ſemence d'une troiſieme, qui ne differe pas moins de toutes les deux, & qui ne reſſemble à l'une que par la trompe, & à l'autre par les feuilles ovales & ſimples.

Toute la différence entre un blanc & un negre conſiſte dans une matiere glaireuſe, plus ou moins épaiſſe, qui couvre le côté intérieur du périnée. Un belier ne differe ſouvent d'un autre que par un palais blanc ou tacheté, & dont les taches noires n'ont d'autre cauſe que cette même humeur glaireuſe : diroit-on pour cela que le belier à palais blanc eſt un animal d'une eſpece différente ? Le palais d'un chien eſt ſouvent blanc d'un côté & noir de l'autre. L'humeur glaireuſe qui produit la noirceur de la peau, peut donc ſubſiſter en même tems avec la cauſe de la blancheur dans une autre partie : ce changement de la peau blanche en noire n'exige donc point chez le negre une autre origine que celle de l'homme blanc : ces deux qualités peuvent auſſi ſe rencontrer chez la même perſonne ; la partie noire d'un palais de chien ſe trouve à côté de la blan-

che; es Européens même ont quelquefois en quelques parties de leur corps des taches noires. On trouve dans la collection d'Albinus de ces morceaux de peau noire d'Européens, ſur-tout autour des mamelles: couleur qui ſans doute eſt cauſée par une huile qui eſt reſtée dégagée d'eau après une forte tranſpiration. Cette prétendue peau noire des negres n'eſt donc point une peau particuliere chez eux, elle n'eſt qu'un peu plus épaiſſe que chez les Européens; auſſi les Portugais diſperſés en Afrique, ſont-ils noirs comme les vrais negres; les autres différences des negres aux blancs ne ſont pas plus conſidérables que les viſages quarrés des Calmouckes; les petits yeux des Chinois, la taille ſvelte & élevée des Européens ſeptentrionaux; cette différence eſt même plus petite que celle que nous remarquons tous les jours chez les animaux domeſtiques, comme les chevaux, les brebis, les chiens & les poules, dont les pieds, les plumes, les têtes & les queues nous offrent les variétés les plus ſingulieres. La différence du Calmoucke, du Chinois juſqu'à l'Européen aux yeux bleus avance par gradation à meſure qu'on approche de l'occident, & même les marques diſtinctives du negre au blanc ont dans leur intervalle des gradations ſans nombre en Eſpagne, dans la Barbarie,

dans l'Indoſtan, aux côtes Malabares & aux iſles méridionales de l'Aſie. La couleur des yeux & des cheveux des Allemands eſt changée depuis les irruptions des peuples du nord dans l'empire romain; du bleu & du blond elle a paſſé au noir.

*Page* 134. Je ne ſuis point mordant, mon ami, je n'ai jamais aimé la raillerie, même celle qui ſe diſtingue le plus par ſa fineſſe & ſa vivacité: j'eſtimerois plus Pope, s'il n'avoit point écrit la Dunciade; les agrémens de l'eſprit ne ſauroient effacer la tache d'un mauvais cœur, ainſi je ne répondrai point par des plaiſanteries au chapitre de M. de V... ſur les coquillages. Cet homme célebre s'eſt haſardé ici dans une carriere où il eſt abſolument étranger, & où le plus petit entre mille de nos amateurs de coquillages, le terraſſera ſans peine; mais un défenſeur de la religion ne doit point s'écarter de la gravité qu'un ſujet auſſi reſpectable exige. M. de V... veut nous perſuader „ qu'il n'exiſte „ point de coquillages ſur nos hautes mon- „ tagnes. Un pélerin peut avoir laiſſé tom- „ ber par haſard des coquilles dont il s'eſt „ chargé à St. Jacques de Compoſtelle, ou „ des huîtres commandées pour un gour- „ mand peuvent s'être perdues ſur les Al- „ pes; les vaſtes couches de coquillages „ dans la Touraine ne ſont qu'une chime-

„ re, n'ont de réel que la pierre à chaux „ qui en fait la matiere ; il exiſte enfin „ une eſpece de terre, qui chez un M. de „ la Sauvagne produit d'elle-même des co- „ quilles, qui enfermées dans des bouteil- „ les remplies d'une eau de cette contrée, „ croiſſent & parviennent à leur perfection. “ On ne ſauroit rien ajouter à la hardieſſe d'un homme, qui oſe avancer que le fallun ne doit point ſon origine à des coquillages, & que ce n'eſt qu'en imagination que Réaumur & Juſſieu ont vu en Touraine des couches de coquilles.

Tout homme qui a lu quelque Dictionnaire de Phyſique, & encore plus tout connoiſſeur ne ſauroit ignorer que les montagnes de toutes les parties de notre globe ſont par-tout remplies d'impreſſions de coquillages ; on n'en trouve peut-être point ſur les ſommets les plus élevés des glacieres, mais ſur les montagnes qui ſont de 6, 8 ou 10000 pieds élevées au-deſſus de la mer. Non loin du mont Enzeinda un ruiſſeau roule une multitude de ſtrombites, à travers d'un vallon de glace : ſur la dent de Morclez élevée de 8161 pieds au-deſſus du Rhône, des coquillages ſe ſont imprimés dans du limon bleu, & ces productions étrangeres ſe rencontrent même ſur des hauteurs, excepté ſur les montagnes les plus élevées.

Les impreſſions de fougere des Antilles ſe trouvent en grande quantité dans une partie très-élevée du Blattenberg dans le canton de Glaris, la caverne de Scharzfeld renferme de groſſes dents d'animaux marins, & des poiſſons des mers éloignées ſe ſont retirés dans les plaques de cuivre des mines de Mansfeld; ce qui fait voir à quoi ſe réduit la plaiſanterie au ſujet du cheval marin. Les millions de cornes d'Ammon diſperſées ſur toutes les montagnes ne ſont ni des coquilles d'huîtres, ni de St. Jacques. On rencontre une variété prodigieuſe d'impreſſions de coquillages de toutes les contrées dans des montagnes & des collines où les hommes n'ont jamais pu en faire uſage; des coquillages des Indes que notre climat & nos lacs d'eau douce n'ont jamais été capables de produire: & ſi M. de V... a vu ſeulement quelques gravures, comment oſe-t-il ſoutenir qu'on a pris des moules & des colimaçons pour des teſtacées marins? Ces productions marines ſe trouvent en ſi grande quantité, qu'une montagne ſituée entre Baſle & une caſcade plus connue encore par les plantes qui croiſſent dans ſon voiſinage, à une petite diſtance du village de Hubel, ſe trouve remplie & comme pavée de corail & d'aſtroites, qu'on pourroit

en charger facilement en un jour des milliers de chariots : j'en ai vu & ramaſſé.

La raillerie ne prouve rien ici, c'eſt la nature qui parle, elle nous montre à la confuſion des incrédules, que les animaux & les plantes des pays les plus chauds & les plus éloignés, les teſtacées qui habitent au fond de la mer du ſud, des herbes qu'on ne trouve que ſur les rochers des tropiques, ſont venues dans les parties ſeptentrionales de notre globe ; les unes ont conſervé leur figure & leurs parties conſtituantes, les autres ſe ſont imprimées dans le rocher qui alors n'étoit qu'un limon ou une terre molle, & qui s'eſt endurcie depuis ; par conſéquent, il faut que la mer répandue ſur la terre ait confondu entr'eux les animaux & les plantes de toutes les parties du monde, en jettant les productions des climats brûlans dans les rochers de nos Alpes couvertes de neige : avant cette inondation, la terre étoit habitée & peuplée d'hommes. On a trouvé parmi les impreſſions & les reſtes de l'antiquité des épis d'orge, marque d'un terrein cultivé, des couteaux, des oſſemens d'hommes. Il s'en trouve encore une quantité prodigieuſe dans la mer Adriatique & dans l'Archipel incruſtés dans le marbre.(c)

Tout

(c) *Fortis Cherſo e Oſero.*

Tout ceci prouve avec la plus grande évidence, que le déluge a été universel par toute la terre, que les eaux de l'océan ont confondu au gré des vents les fruits, les animaux & les plantes de toutes les parties de ce globe, & qu'enfin la terre étoit cultivée & peuplée avant ce déluge, que par conséquent cette mer générale ne s'est point retirée peu à peu : une mer générale & permanente n'auroit point conservé les débris des corps humains, elle n'auroit point laissé en se retirant les plantes de l'Arabie sur les rochers des Alpes, il ne seroit resté des coquillages & des poissons que ceux du climat qui les produit.

Si M. de V... dit qu'il a vu depuis douze ans un grand nombre de pierres à chaux, sans y avoir jamais trouvé de coquillages, il paroît ignorer que le marbre est une pierre à chaux, & que les coquilles se trouvent en si grande abondance dans le marbre, que le marbre à coquillages d'Italie & d'Allemagne dont le dernier contient encore des cornes d'ammon, fournit la matiere des meubles très-chers ; les coquilles à peigne sont très-communes dans le marbre de Roche, dont on employe une grande quantité pour les bâtimens de Geneve, & vraisemblablement aussi pour ceux de Ferney. Mais ce

ſont des choſes ſi généralement connues que je rougis d'en avoir tant dit.

*Page* 187. Le but que M. de V... s'eſt propoſé dans l'article *Croire* eſt aiſé à deviner ; il cherche à prouver que l'autorité que nous attribuons à la parole divine n'eſt fondée que ſur notre imagination, & que le fidele ne croit pas réellement : la forme de ces argumens eſt agréable & ſpécieuſe, mais comme toutes les preuves employées par l'erreur, ſans véritable force. L'apôtre croyoit ce qu'il avoit vu ; le diſciple des apôtres croyoit au récit de ces témoins de la vie & de la mort de notre Sauveur ; les chrétiens des ſiecles poſtérieurs croyoient, parce qu'ils avoient devant leurs yeux les écrits des apôtres, ils ne pouvoient s'empêcher de voir avec conviction, la parfaite harmonie entre les anciennes prophéties & les miracles & les ſouffrances de Jeſus ; ils étoient en poſſeſſion des prophéties de ce divin Sauveur & de ſes apôtres, qui ont été accomplies depuis leur mort ; ils ſavoient que perſonne n'avoit formé les moindres doutes contre les miracles du Meſſie, dont la vérité fut atteſtée juſqu'à la mort par des témoins oculaires, & que les miracles ſont l'effet d'une puiſſance divine. Il n'y a que de l'eſprit dans ce propos railleur, qu'on n'écrivit qu'un ſeul Koran ; avant ce livre,

la révélation divine, les livres de l'ancien & du nouveau teſtament exiſtoient, même de l'aveu de Mahomet, quoiqu'ils ne portaſſent pas le nom de ce livre du faux prophete.

*Page* 201. *Curé de Campagne.* Les plaiſanteries que nous trouvons ici ſous le titre de *talmud*, ne touchent que l'égliſe dont les miniſtres ſe nourriſſent ſplendidement du ſang des citoyens.

*Page* 215. *David.* Les objections contre ce roi ont été tant de fois répétées & réfutées que M. de V... n'a rien de nouveau à en dire, ni nous à y répondre. Le nom de ce roi eſt odieux aux philoſophes modernes, parce que Dieu l'avoit appellé l'*homme ſelon ſon cœur*, que notre Sauveur en deſcend ſelon la chair, que ſes pſeaumes reſpirent par-tout une pieté ſublime, & nous fourniſſent les preuves les plus évidentes, que de ſon tems les enfans d'Iſraël n'avoient aucun doute ſur l'authenticité de l'hiſtoire & des loix de Moyſe. Bayle s'étoit déclaré ſi ouvertement contre la religion, qu'il ne mérite plus d'occuper une place parmi ſes miniſtres. Les ennemis de David ſont tombés dans une erreur eſſentielle, en jugeant ſes actions d'après les regles de notre morale purifiée par le chriſtianiſme: on voudroit qu'il eût été ce que ſeroit de nos jours un prince magnanime & chrétien. Il auroit

fallu plutôt le comparer avec les héros de ſon ſiecle, avec un Achille inexorable, que Jupiter fut obligé d'avertir par un Dieu, de ne point attenter à la vie de Priam proſterné à ſes pieds, & qui vendit chérement à cet infortuné vieillard le corps défiguré de ſon fils; avec le ruſé Ulyſſe, qui cherchoit même à ſe cacher par des menſonges à la divinité qui préſide à la ſageſſe; avec un Théſée amant des filles dont il avoit tué les peres; un Hercule meurtrier de ſon épouſe & de ſes amis. David vivoit dans un ſiecle peu éclairé, il étoit plein de valeur, magnanime, bien-faiſant, il ſe repentoit avec humilité des fautes commiſes, d'ailleurs violent & trop adonné aux femmes, il manquoit ſouvent de cette vertu ſublime par laquelle il eût pu ſurpaſſer les mœurs de ſon ſiecle, & de la fermeté néceſſaire pour punir les crimes de ſes amis.

M. de V... n'avoit pas beſoin de reprocher à ce prince des fautes imaginaires, comme de s'être approprié l'épée de Goliath, qu'il avoit acquiſe par un prodige de valeur, ou de s'être fait donner dans un beſoin preſſant du pain ſacré, qu'il étoit aiſé de remplacer. Il ne mérite point le nom de rebelle, n'ayant jamais tiré l'épée contre Saül; il évitoit toutes les occaſions de guerre contre ſon ſouverain, il quitta ſa patrie au péril

de ſa vie, & chercha un aſyle chez les Philiſtins, ennemis naturels des Juifs, auxquels il avoit fait plus de mal que perſonne. La vie de Saül ayant été deux fois entre ſes mains, non-ſeulement il épargna ſon perſécuteur, mais il lui fit des proteſtations ſi touchantes de fidélité & de ſoumiſſion, qu'il lui arracha des larmes de reconnoiſſance. Les Amalécites & d'autres ennemis du peuple d'Iſraël n'étoient point des alliés du prince Philiſtin. Il épargna les deſcendans légitimes de Saül, même lorſqu'il ſe vit dans la néceſſité d'abandonner aux citoyens de Gibéon quelques bâtards & petits-fils de ce prince par ſa fille. Le roi de Rabbeh avoit maltraité de la maniere la plus ignominieuſe des ambaſſadeurs que David lui avoit députés ſous la foi publique, pour cimenter la bonne harmonie entre les deux Princes, & l'on ignore le nombre des habitans punis par repréſailles pour cette violation du droit des gens. L'extinction totale de quelques peuples qui s'étoient de tout tems comportés en ennemis envers le peuple d'Iſraël, eſt la ſuite des ordres ſuprêmes que Dieu avoit lui-même donnés à Joſué là deſſus. La révélation divine nous raconte avec cette noble franchiſe qui eſt le ſceau de la vérité, les fautes commiſes par David, le crime dans lequel un amour illégitime l'avoit entraîné par dégrés;

mais toutes ſes foibleſſes, même ce crime inexcuſable furent contrebalancés par les qualités les plus éminentes, un zele pour le bien toujours infatigable & ſoutenu de la grace divine; il y a même apparence que les dernieres années de ſa vie furent entiérement conſacrées au ſervice de ſon Créateur. La même ſincérité dans l'aveu des fautes commiſes paroît dans les hiſtoires des rois Joſaphat & Ezéchias, du prêtre Zédekias & des fils de Samuel & d'Eli.

Nous ne liſons point dans l'Ecriture-ſainte, que ſelon l'opinion de quelques anciens, comme M. de V... le prétend, la fameuſe éclipſe ſolaire eſt arrivée du tems de la vie de Jeſus en pleine lune: l'obſcurité répandue ſur la Paleſtine peut avoir eu d'autres cauſes; les raiſons de M. de V... ne ſuffiſent point pour nous faire rejetter le témoignage de Phlegon, qui ne pouvoit point avoir été la ſuite de quelque prédilection pour les chrétiens. Les Savans ne ſont point d'accord ſur l'année de la naiſſance de notre Sauveur; l'opinion la plus commune la fait remonter de quelques années, & par elle nous devrions nous trouver aujourd'hui à l'an de grace 1782. La différence de calcul pour un an ou plus ne prouve donc rien contre la vérité de cet événement, pourvu qu'il ne ſe rencontre pas loin de

l'année de la mort de notre Sauveur. Phlegon ne fondoit point ſa narration ſur une certitude aſtronomique ; le merveilleux ſeul d'un événement arrivé dans un tems où l'on n'avoit point ſujet de s'y attendre, l'a engagé à le rapporter.

*Page 273. Dénombrement.* Encore une objection uſée. Joſephe n'eſt point d'ailleurs un garant infaillible pour M. de *V...* & s'il avoit dit quelque choſe pour la défenſe de la religion chrétienne, M. de V... n'auroit point manqué de raiſons pour le rejetter comme un prêtre crédule. Joſephe ne pouvoit-il pas auſſi bien ſe tromper que Luc ſur un article auſſi peu intéreſſant que le nom d'un gouverneur Romain? Luc dont la vie approche de ſi près de l'hiſtoire de notre Sauveur eſt plus croyable, & ne pouvoit avoir aucune raiſon pour écrire *Quirinus* au lieu de *Quintilius* ou *Sextius* ; le génie de la langue grecque admet d'ailleurs une maniere très-ſimple de s'accorder : on peut traduire que le dénombrement de Marie s'eſt fait avant que Quirinus fût gouverneur de la Syrie.

*Page 289. Dieu, Dieux.* M. de *Vo* commence par faire l'apologie des Romains qui ſelon lui n'admettoient point de divinité ſubalterne, & accordoient à Jppiter ſeul une puiſſance ſouveraine & abſolue. Quel

peut avoir été ſon deſſein dans cette défenſe du paganiſme? ſans doute point d'autre que de la faire paroître moins condamnable, & de rendre par là l'apparition d'un Rédempteur moins néceſſaire. Mais ſelon l'article *Deſtin*, Jupiter n'étoit point le Dieu ſuprême, il n'étoit que le miniſtre du deſtin à la volonté duquel il lui étoit impoſſible de réſiſter; d'ailleurs ce Jupiter, prince des habitans de l'olympe n'exiſte que dans l'imagination des poëtes. Les connoiſſances & les opinions des Romains les plus ſenſés au ſujet de la divinité, ne ſe trouvent nulle part mieux expliquées que chez Ciceron, qui a compoſé un ouvrage particulier ſur la nature des Dieux; nous y voyons clairement que leurs idées là deſſus étoient ſi contradictoires & ſi deſtituées de preuves, qu'un ſyſtême auſſi abſurde & auſſi peu lié, mérite moins le nom d'une religion, qu'il ne ſert à la deshonorer.

*Page* 269. Enſuite *l'Auguſte religion des Chinois.* Le peuple parmi les Chinois adore le *Fo* & d'autres divinités dont les ſtatues ſont placées dans leur temple, devant leſquelles on brûle l'encens. La religion de leurs ſavans eſt ſi raffinée qu'on ne ſauroit y reconnoître une divinité, ni deviner ce que c'eſt que leur *Tien.* Là Wuwang voulant précipiter le tiran Tſchau du trône;

dit que le ciel & la terre ne vouloient plus le ſupporter, & que c'étoit par leurs ordres qu'il prenoit les armes : il s'enſuit que quoique le Tien ſoit Dieu, la terre n'en eſt pas moins une divinité ſuprême.

Nous ne remarquons que très-rarement chez notre Poëte des doutes ſur la divinité, il ne ſe déclare dans tous ſes ouvrages qu'ennemi de la Révélation. Dans le moment qu'il adoucit le plus qu'il peut la doctrine de Spinoſa, il ne reconnoît pas moins un Créateur dont la ſageſſe ſouveraine paroît avec éclat dans le méchaniſme de tous les corps ; il remarque avec raiſon que Spinoſa ſe contredit lui-même ; il avoue les conſéquences de l'abominable *ſyſtême de la nature*, qui ne tend à rien moins qu'à faire diſparoître juſqu'aux moindres veſtiges du bien & du mal moral ; il reconnoît même ouvertement que s'il n'exiſtoit point de divinité les hommes auroient les motifs les plus puiſſans pour la deſirer.

Son ton eſt un peu trop déciſif au ſujet des anguilles de Needham, il eſt démontré par l'expérience que l'animal à roues auſſi bien que ces anguilles, peuvent paſſer un tems aſſez conſidérable dans un état d'aſſoupiſſement, duquel on peut les faire ſortir en les humectant. Le pouvoir de rappeller à la vie des animalcules aquatiques s'éta-

blit de plus en plus par de nouvelles expériences.

On retrouve l'esprit railleur dans son aveu qu'on ne sauroit démontrer mathématiquement l'existence d'un Dieu ; il veut seulement nous faire entendre que pendant qu'un seul argument suffit pour démontrer la nature d'un triangle, il nous faut une suite plus longue de raisonnemens pour former la preuve de la Divinité. Cependant le but & les rapports qui paroissent dans la structure des animaux, nous fournissent une démonstration pour le moins aussi évidente, que les deux angles droits du triangle ; elle répand la conviction sur l'esprit de tous les hommes, même de ceux qui n'ont aucune idée d'un triangle ; M. de V... lui-même en a éprouvé la force.

M. de V... n'épargne point ceux dont il croit avoir reçu quelqu'offense ; c'est la source des expressions dures dont il se sert contre l'évêque Warburton, qu'il place à côté d'un Grégoire VII. ou d'un Alexandre VI.

C'est par le même principe qu'il donne si libéralement à Calvin une place parmi les damnés : ce qu'il dit contre ce grand homme n'est d'aucune importance. Si ce réformateur s'est applaudi d'avoir délivré plusieurs milliers d'hommes du joug d'une église dont tout l'univers avoit ressenti l'esprit

perſécuteur, tout ami de l'humanité doit partager ſa joye. M. de V... éprouve aujourd'hui les effets bienfaiſans de cette tolérance que l'égliſe de Calvin a établi la premiere. C'eſt ſans le moindre fondement qu'il charge Calvin d'avoir enſeigné le mépris des bonnes œuvres, ſa doctrine là deſſus n'eſt qu'une répétition de celle de St. Paul, & tout homme raiſonnable conviendra de lui-même que les œuvres de charité d'un homme d'ailleurs auſſi corrompu qu'éloigné de repentance, ne ſauroient lui mériter devant le tribunal céleſte la grace & la rémiſſion de ſes péchés. On a déja indiqué la cauſe de la mort de Servet; Calvin n'étoit point l'auteur des loix qui condamnerent cet infortuné; tout ce qu'on peut lui reprocher, eſt de n'avoir pas pu ſe dégager d'une façon de penſer reçue dans ſon ſiecle. Cranmer, ce prélat d'ailleurs ſi doux, tomba dans la même faute; c'eſt la ſeule dans ce genre que commirent ces deux hommes célebres; comment peut-on les comparer avec les loix ſanguinaires, qui ſubſiſtant pendant douze ſiecles dans toute leur force, ont ſacrifié parmi les nations les plus policées des millions d'hommes aux préjugés & au pouvoir deſpotique d'une égliſe dominante, de laquelle Calvin a délivré ſi heureuſement une partie de l'Europe.

# LETTRE CINQUIEME.

JE ſuis encore plus révolté du volume que j'ai devant moi que des précédens, & ce n'eſt que par une modération qui m'a coûté des efforts que vous ne trouverez pas dans cette lettre les ſentimens d'indignation dont je ſuis pénétré.

*Tome 5. p. 50. & ſeq.* A quoi peuvent tendre les efforts qu'on fait pour avilir la dignité des patriarches? Seroit-ce pour rendre ſuſpecte la vérité de leur hiſtoire & leur autorité? Abraham, Iſaac & Jacob vivoient dans les déſerts, comme les Bédouins de nos jours; ils choiſiſſoient un terrein agréable pour y établir leur camp, vivoient des productions de la nature, ou labouroient la terre, dont ils recueilloient les premiers fruits; & lorſqu'elle étoit épuiſée, ils alloient occuper un autre eſpace de ce pays inhabité. C'eſt ainſi que les émirs des Bédouins dreſſent encore aujourd'hui leurs tentes, tantôt aux environs du Libanum, tantôt aux bords du Jourdain, & ces émirs qui ne ſont pas moins des princes puiſſans, ont auſſi peu de demeures fixes que n'en avoient nos patriarches. Qui a appris à M.

de V... qu'Abraham n'avoit point entendu la langue du pays ? Le nom d'Abimelech eſt une preuve évidente que les princes des Philiſtins & les patriarches ſe ſervoient du même langage. Deux Abimelechs ne ſont pas plus extraordinaires que deux Pharaons ; ce dernier mot ſignifie *fils de prince* ; & le premier, *celui dont le Pere eſt roi*. Dans ces ſiecles de la nature où des loix ne contenoient pas encore les paſſions des grands, la poſſeſſion d'une ſeule femme étoit ſouvent la ſource d'autant de violence & de guerres. Horace dit qu'avant la guerre de Troye, l'amour avoit ſouvent produit des guerres très-opiniâtres ; c'eſt donc par prudence qu'on préféroit d'être plutôt le frere que l'époux d'une belle femme ; le premier titre offroit une protection puiſſante, pendant qu'on avoit tout à craindre du nom de mari.

*Page* 69. Le but de M. de V... eſt encore plus dangereux au ſujet du mot *œconomie de paroles* ; il tend à nous perſuader que l'apôtre diſoit plutôt ce qui lui convenoit que ce qu'il croyoit être vrai : la ſincérité de St. Paul n'eſt pas difficile à démontrer. Il prêchoit la réſurrection ; il s'accordoit avec les Phariſiens ſur les grandes vérités de la réſurrection & d'une vie à venir ; il combattoit donc auſſi bien qu'eux

l'erreur des ſadducéens. Auſſi les phariſiens comprirent-ils très-bien l'état de la queſtion, & ſoutinrent avec lui la vérité de la réſurrection contre les ſadducéens leurs collegues au ſanhedrin.

*Page 72. Que ſelon quelques paſſages, Jeſus eſt mort pour pluſieurs, ſelon d'autres pour tous.* M. de V... trouve dans ces deux expreſſions une contradiction que les chrétiens ſe permettent ſelon lui, pour trouver un moyen d'accorder le petit nombre des élus avec la bonté Divine. Une ruſe auſſi mal-adroite ſoutiendroit mal la vérité de la Révélation. Mais toutes ces objections ſe réduiſent à une ſeule. Pourquoi le péché & le mal exiſtent-ils dans ce monde, qui eſt cependant l'ouvrage d'une ſageſſe & d'une bonté infinies ? Un déiſte a ſans doute plus de peine à réſoudre cette difficulté qu'un chrétien, qui connoît les voies de la Grace divine pour ſauver tous ceux qui la cherchent. Jeſus porta en effet les iniquités de tous les deſcendans d'Adam ; cependant les fruits de ſa ſatisfaction ne ſeront recueillis que par ceux qui embraſſeront les moyens de leur ſalut offerts par la bonté divine ; ce ſeroit renverſer les premieres notions de la juſtice, que de récompenſer par un bonheur éternel ceux qui réſiſtent avec mépris, avec opiniâtreté, à la volonté de l'Etre ſu-

prême ; je ne m'arrête pas aux Peres d'égliſe que je ne crois point infaillibles. Il y a apparence qu'Auguſtin vouloit ſeulement dire : *je crois de la révélation juſqu'aux myſteres que ma foible intelligence ne ſauroit comprendre, tels qu'un monde ſpirituel, ou les décrets cachés d'une ſageſſe éternelle.*

*Page 93. Une hiſtoire de l'égliſe chrétienne.* M. de V... compte neuf ſectes parmi les Juifs. Mais pourquoi fait-il des Rochabites une ſecte ? ne faut-il pas autre choſe pour former une égliſe ſéparée qu'un genre de vie plus rigide ? En quoi les galiléens différoient-ils des chrétiens ?

Si l'égliſe primitive avoit été compoſée de fideles riches & conſiderés, célebres pour leurs rares talens, on auroit attribué les progrès du chriſtianiſme à leur autorité & à leur éloquence : cette objection ne pouvant être admiſe, on oſe blâmer notre Sauveur de ne s'être ſervi pour étendre ſon égliſe par toute la terre d'aucun des moyens que la prudence humaine auroit choiſis. Cependant les premiers chrétiens n'étoient point des gens ſi obſcurs, il ſe trouvoit parmi eux des docteurs de la loi, des chefs de ſynagogues, des militaires avancés en grade. Sergius Paulus, gouverneur de Chypre, Annæus Gallio, parent de Séneque, étoient favorables au chriſtianiſme, Agrippa étoit

ſur le point d'embraſſer la foi, Gamaliel n'a jamais rien dit au déſavantage de la religion; Joſeph d'Arimathée, Nicodeme, Denys l'Aréopagite, Manahem élevé avec le roi Hérode, le chambellan de la reine Candace, Cornelius, capitaine romain, ne méritoient point d'être compris ſous le nom mépriſable de canaille. L'apôtre St. Jean vivoit encore, lorſque des plus proches parens de Domitien embraſſerent le chriſtianiſme.

St. Paul établit une ſéparation complette entre le judaïſme & la religion Chrétienne; il ceſſa d'exiger la circonciſion des payens qui venoient d'abandonner l'idolâtrie, quoiqu'il n'exemptât point ſa perſonne des devoirs ordonnés par Moyſe, il ne s'oppoſoit pas moins qu'on impoſât ce fardeau aux chrétiens convertis du paganiſme. Sa prudence étoit là deſſus bien ſupérieure à celle de Pierre, qui avec moins de confiance dans les promeſſes de ſon divin Maître, craignoit d'offenſer ou les Juifs ou les chrétiens convertis du judaïſme. Il falloit abſolument délivrer le chriſtianiſme, d'une contrainte qui l'attachoit trop étroitement à la loi moſaïque, pour établir plus ſolidement ſes principes eſſentiels, la foi & la ſanctification; il falloit diſſiper le préjugé qui interdiſoit toute communication avec les payens à un fidele

fidele attaché aux uſages judaïques ; il n'étoit pas moins néceſſaire d'ôter à la circonciſion, de même qu'à la réception dans l'égliſe judaïque la prérogative de rendre excluſivement les hommes agréables à Dieu.

Je ne trouve rien à repliquer à ce que M. de V... dit des ſénateurs ; je crois auſſi bien que lui que perſonne ne pouvoit avoir ſéance au ſénat, ſans aſſiſter aux cérémonies religieuſes du paganiſme qu'on obſervoit à l'ouverture de ces auguſtes aſſemblées, mais que les chrétiens rejettoient comme contraires à leur croyance. Si la dignité des perſonnes qui ont embraſſé le chriſtianiſme, peut ajouter quelque choſe à l'autorité de cette doctrine, le nom des ſavans & des philoſophes célebres doit être auſſi propre à produire cet effet que celui des ſénateurs Romains. N'avons-nous pas un Paul, un Athanagoras, un Juſtin & tant d'autres chrétiens des deux premiers ſiecles d'un mérite diſtingué, & même des platoniciens dont M. de V... a une ſi haute idée. Mais ce préjugé d'autorité ne doit point être à nos yeux un motif de conviction ; la religion eſt fondée ſur ſa propre perfection, qui ſeule & dégagée de toutes conſidérations humaines, mérite nos hommages.

*Page* 100. Notre Sauveur, comme Jeſus & Fils de Marie, n'étoit point Dieu,

auſſi voyons-nous ce modele de toutes les vertus ſe défendre contre tous les honneurs extraordinaires qu'on vouloit lui rendre; il rejettoit auſſi bien le nom de Dieu, que celui de roi. M. de V... eſt dans l'erreur de s'imaginer que cet abaiſſement volontaire ne s'accorde point avec l'union des natures divine & humaine. Dès que les circonſtances l'exigeoient, le même Rédemteur s'annonce ouvertement aux hommes, comme le ſouverain abſolu de l'univers. *Vous baptiſerez au nom du Pere & du Fils*, dit à ſes diſciples ce Dieu-homme, le plus parfait exemple d'humilité & de réſignation.

*Page* 102. Un paſſage d'Irenée nous fait voir clairement que Pierre n'a point été à Rome, mais il n'en eſt pas moins certain que l'égliſe chrétienne de cette métropole a été fondée, & enſuite gouvernée par St. Paul.

*Page* 107. Pourquoi les chrétiens eſſuierent-ils plus de perſécutions que les Juifs? Cette queſtion eſt très-difficile à réſoudre. Au tems dont M. de V... parle, les Juifs étoient les ennemis les plus déclarés de l'idolatrie. On connoît la fureur avec laquelle ils s'étoient oppoſés au culte des idoles établi par les Romains, au lieu que les chrétiens évitoient dans les commencemens l'idolatrie ſans haine, ſans troubler

le repos de l'empire ; cependant Néron en fit déja les victimes de ſa cruauté ; les autres empereurs dont on vante le plus la douceur du gouvernement, les traiterent plus durement qu'ils n'agiſſoient envers les Juifs : déja Flavius Clemens fut condamné au dernier ſupplice par ordre de l'empereur Domitien ſon parent, parce qu'il avoit embraſſé la *ſuperſtition abominable* des chrétiens. Pline reçut de l'empereur Trajan l'ordre précis de punir tous les chrétiens qui feroient l'aveu de leurs ſentimens. Ce ne ſont donc point des rebelles dont Néron & Pline ne ſont aucune mention ; c'eſt la religion chrétienne que les loix romaines puniſſoient de mort. Cette haine auroit-elle eu ſa ſource dans la politique allarmée des progrès d'une ſecte deſtituée de toute défenſe ? Ou ces exemples admirables de patience & de réſignation auroient-ils bleſſé l'orgueil d'un peuple, aux yeux duquel la moindre réſiſtance étoit un crime ; de même que ce conſul qui ordonna de redoubler les tourmens de Jubellius Taurea dont il ne pouvoit ſouffrir la fermeté. C'eſt ſans le moindre fondement que M. de V... cherche à nous perſuader que le nombre des martyrs a été peu conſidérable. Déja Tacite en parlant de la premiere perſécution que les chrétiens eſſuierent à cauſe de l'incendie de Rome,

nous fait entendre que le nombre des victimes a été grand ; ſi quelques chrétiens échappoient à ces perſécutions, ils ne devoient leur ſalut qu'aux révolutions très-fréquentes qu'éprouvoit le gouvernement. L'empereur qui ſuccédoit à un perſécuteur, ſe plaiſoit, comme dans toute autre choſe, à prendre des meſures oppoſées à celles de ſon prédéceſſeur. Le *Nomen Chriſtianorum deletum* de Dioclétien, dans un tems où les chrétiens ſe trouvoient déja répandus en grand nombre dans tous les Etats, ne nous permet point de réduire à un petit nombre ceux qui ont péri, & deux cents martyrs n'auroient point ſuffi pour fournir le ſujet de cette médaille. La ſucceſſion rapide des évêques de Rome dans le ſecond & troiſieme ſiecle, ne nous permet point de douter, que pluſieurs n'euſſent paſſé de leur ſiege à l'échaffaut : une mort naturelle n'auroit pu en enlever un ſi grand nombre en auſſi peu de tems, & il n'eſt point vraiſemblable qu'un évêque de Rome ait quitté ce ſiege pour un autre.

La corruption des chrétiens des ſiecles ſuivans n'eſt que trop vraie ; nous devons l'attribuer en partie à la confiance aveugle qui faiſoit déja alors conſiſter l'eſſentiel du chriſtianiſme dans les rites extérieurs de ſainteté, le monachiſme & les fondations pieuſes.

*Page* 131. Ce que M. de V... dit de la Penſilvanie eſt d'un bout à l'autre deſtitué de fondement. Penn ne fut point déclaré ſouverain de cette province : la colonie ſuédoiſe s'étoit établie à Neu-York où elle ſubſiſte encore : les Quakers ne furent point la ſeule cauſe du rétabliſſement de la paix avec les Indiens, qui doit bien plus être attribué aux armes angloiſes, & à l'heureuſe campagne du colonel Bouſquet.

*Page* 152. Il y a un rapport très-foible entre Elia & Elios : le nom de ce prophete n'a dans la langue hébraïque rien de commun avec le ſoleil.

Ce que nous puiſons au ſujet d'Enoch dans d'autres ſources que dans l'Ecriture-ſainte ne conſiſte qu'en de pures conjectures ou dans des fictions. L'hiſtoire attribuée à Daniel & reconnue fauſſe, ne regarde point l'Ecriture-ſainte : le premier but d'Ezechiel & d'autres prophetes eſt ſans doute d'exciter l'attention des Juifs, de les engager à rechercher les motifs de ces actions extraordinaires, de ſe rapprocher par là des prophetes, & de leur fournir les occaſions de leur annoncer la volonté divine, ce que nous voyons confirmé par le témoignage de l'Ecriture-ſainte. (a)

(a) Ezechiel. 39.

*Enfer.* Cet article eſt d'une légéreté étonnante, & paroît n'avoir d'autre but que de faire enviſager comme une invention de la prudence humaine, qui chercha à arrêter le torrent du crime, par les dogmes d'une vie à venir & de la punition des méchans. Mais ſeroit-il poſſible à M. de V... qui ne doute point de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, de croire que Dieu, cet Etre infiniment ſage & ſouverainement parfait, pût être indifférent ſur le bien & le mal, pût refuſer ſon approbation à l'homme vertueux, & ne point laiſſer éprouver au méchant les effets de ſa juſtice? Pourroit-il pénétré lui-même, quoique pécheur de l'horreur du crime, s'imaginer que l'Etre éternel préſent par-tout, chez lequel l'amour du bien & l'averſion du mal ſont également ſans bornes, pût moins que lui chérir la vertu, moins haïr le vice?

*Page 213. Enthouſiaſme.* Nous ſavons à préſent que la véritable cauſe de l'extirpation des chrétiens dans l'iſle de Nipon, a été la politique ambitieuſe d'Ongoſcio. Parmi les rois qu'il avoit deſſein de ſubjuguer, il rencontra des princes chrétiens, qui après quelque réſiſtance furent défaits, & entraînerent le chriſtianiſme dans leur ruine.

*Page 228. Epiphanie.* Cette raillerie ne regarde point la narration de l'Ecriture-ſain-

te; elle n'a pour objet que la crédulité trop facile d'une égliſe, qui a trop confondu le vrai avec le fabuleux : l'évangeliſte ne parle ni de grandes richeſſes, ni de dignité royale.

*Page* 237. Le Dieu de Juda vainqueur dans les montagnes, mais repouſſé dans les vallées, n'eſt qu'un abus de l'Ecriture. Cette expreſſion n'eſt point de l'auteur du livre de Joſué, mais d'un ennemi idolâtre. (*b*) Le paſſage cité par M. de V... ne prouve rien de ſemblable. (*c*) Il dit ſeulement que les enfans d'Iſraël n'avoient point extirpé tous les peuples Cananéens, mais qu'ils en avoient ſubjugué une partie, que la tribu de Juda n'avoit pas oſé attaquer les habitans des vallons, parce qu'ils étoient pourvus de chariots de guerre, auſſi Dieu reprocha-t-il très-ſéverement aux Iſraëlites vainqueurs leur négligence; reproche fondé ſur ce qu'il n'avoit dépendu que d'eux de faire la conquête de tout le pays de Canaan. Des preuves ſans nombre devoient aſſez convaincre ce peuple, que l'Eternel eſt le ſeul Dieu indépendant & abſolu; ces preuves ne ſe trouvent pas moins dans le livre des *Juges* cité par M. de V... pour faire

(*b*) Juges, 1. 29.
(*c*) I. Rois, 20. 23.

passer l'unique, le souverain Dieu d'Israël, comme un Dieu des montagnes.

*Page* 292. *Tu es Pierre* n'a rien d'équivoque. *Sur toi*, (comme dans d'autres passages sur les autres apôtres) *je fonderai mon église, tu paîtras mes brebis.*

*Page* 293. Le Nestor du Parnasse attaque ici un argument de notre Sauveur. Dieu n'est point le Dieu des morts, dit Jesus; le Seigneur éternel est immuable, est le Dieu d'un être qui existe, d'Abraham même qui, dans ce moment jouit de la vie dans un autre monde; c'est ainsi que conclut Jesus. Mais M. de V... croit que Dieu est le Dieu d'Abraham, comme le soleil est le soleil de ce patriarche; il ne sent point toute la force enfermée dans le nom de *Jehovah*, qui n'est point le Dieu d'une chose qui n'existe point, & c'est ce qu'Abraham eut été alors, s'il n'avoit pas été immortel.

*Page* 297. Jesus ne s'est point opposé à l'usage d'avoir des esclaves; il n'étoit point venu pour établir un royaume terrestre; pour être juge des différends des hommes: le but de ses discours tendoit à une vie à venir, où l'homme ne pourroit plus être l'esclave de son prochain.

*Page* 328. M. de V... prétend que Jesus n'a enseigné que dans quelques bourgs de la Galilée, que bien des auteurs croient

qu'il avoit été de la secte des Esséens; il oublie Jérusalem, une des villes les plus considérables de ce siecle où notre Seigneur enseigna bien des fois aussi publiquement qu'à Kapernaüm. Il n'étoit point Esséen, il n'évitoit point à l'exemple des solitaires attachés à cette secte, la société des hommes & même des pécheurs.

*Page 331. Que l'état de soldat répugne au christianisme*, ensuite une raillerie sur quelques apôtres. Il n'est point douteux qu'un chrétien ne pouvoit pas servir dans les armées romaines: cet état l'auroit obligé à jurer par les dieux, à rendre hommage à l'aigle, & à d'autres preuves d'idolatrie, qu'un chrétien n'auroit jamais osé se permettre; mais de nos jours, même dans les armées d'un prince guerrier très-connu de M. de V... les soldats & les généraux chrétiens ne sont point si rares; le christianisme n'a rien qui nous défende de combattre pour la patrie. Jean-Baptiste, cet avant-coureur de Jesus n'attaque de l'état militaire que les abus. Si notre divin Prophete nous ordonne de souffrir & de nous abstenir de toute vengeance particuliere, il étoit aisé de voir qu'un chrétien en pardonnant les offenses reçues, n'en est pas moins obligé de combattre pour le salut de sa patrie. Il n'y a pas plus de fondement dans

ce qu'il dit contre Monteſquieu : le général & même le ſoldat peuvent être pénétrés de ſentimens d'honneur pour leurs perſonnes & pour leur patrie : les exemples de généraux de nos jours, fideles diſciples de Jeſus, font aſſez voir avec quelle intrépidité le chrétien peut marcher à la rencontre de l'ennemi, & braver la mort.

*Page 336. Eternité.* M. de V... rejette en badinant les argumens de Clarke, ſans les rapporter. Le monde eſt éternel, dit-il, puiſque ſans l'exiſtence du monde, Dieu ſeroit ſans occupation. L'audacieux va plus loin. Dieu, dit-il, *page 337*, auroit été lui-même un Etre inutile, s'il n'avoit par créé un monde de toute éternité : il n'oppoſe qu'une conjecture au principe le plus évident : ce principe eſt que deux Etres éternels ſont abſolument impoſſibles, & que le monde, cet ouvrage de Dieu, d'une ſageſſe ſouveraine ſelon M. de V... doit exiſter plus tard que l'Eternel qui l'a produit. Nous ne connoiſſons point la maniere dont Dieu agit, que nous ne devons point comparer avec la maniere d'exiſter des foibles mortels, qui peuvent agir ou reſter dans l'inaction. Toutes les fois que nous voulons faire quelque choſe, nous ſommes obligés de commencer notre ouvrage, de le continuer & de l'achever. Il n'y a en Dieu

ni commencement, ni durée de travail; le Tout-puissant commande, & ce qu'il veut arrive dans l'instant; les créatures sont trop peu de chose comparées avec lui pour pouvoir les regarder comme le seul objet de ses soins: il est impossible de nous former, en rassemblant toutes les forces de notre imagination, la moindre idée de ce qui étoit de toute éternité le sujet de l'activité infinie de cet Etre souverain. Quel usage inconcevable à notre esprit foible ne peut-il pas faire en lui-même de sa toute-puissance, de sa sagesse & de ses autres perfections? Il est du moins certain que l'infini n'avoit aucun besoin d'êtres contingens pour son bonheur.

*Page* 342. *Evangile.* M. de V... commence cet article très-révoltant, par soutenir qu'avant Irenée, aucun pere d'église n'a cité un seul passage des quatre Evangiles canoniques, & qu'il s'est trouvé des gens qui ont rejetté celui de St. Jean. (*d*)

(*d*) Nous ne pouvons mieux faire connoître la hardiesse impardonnable de cette assertion, qu'en alléguant une partie des passages des peres de l'église, de la derniere édition, Basle, 1742, 8°. qui citent très-clairement les livres du Nouveau-Testament. Clement, Corinth. 1. 13. *Que celui qui se glorifie, se glorifie au Seigneur*, 1. Cor.

La premiere de ces assertions de M. de V... tend à faire croire qu'avant Irenée, c'est-à-dire avant le milieu du second siecle, il y eut plusieurs peres de l'église, mais qu'aucun d'eux ne connut nos quatre Evangiles, que même Clement avoit cité des paroles de Jesus qui ne se trouvent dans aucun endroit de ces quatre Evangiles.

---

1. 31. *Soyez miséricordieux comme votre Pere est miséricordieux.* Luc. 6. 36.

*L'homme double de cœur est inconstant dans toutes ses voies.* Jaq. 1. 8.

*Les choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, & qui ne sont point montées au cœur de l'homme*, 1. Cor. 2. 9.

*La splendeur de sa gloire, &c.* Hebr. 1. 3.

*Faisant des vents ses anges & de la flamme de feu ses ministres.* Hebr. 1. 6.

*Malheur à celui par qui le scandale arrive.* Matth. 26. 49.

Clement. Corinth. 2. *Que Jesus-Christ est le Seigneur à la gloire de Dieu le Pere*, Phil. 2. 11.

*Qui me confesse devant les hommes, &c.* Matth. 10. 32.

*Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux, mais celui qui fera la volonté de Dieu le Pere*, Matt. 7. 21.

*Retirez-vous de moi, vous qui faites le métier d'iniquité.* Matth. 7. 21.

Il y eut peu de peres de l'égliſe avant Irenée; le premier ſiecle fut celui des apôtres; la premiere moitié du ſecond venoit de s'écouler, lorſqu'Irenée parut: quelques

---

*Vous ſerez comme les brebis au milieu des loups*, Matth. 10. 16.

*Le ſerviteur ne ſauroit ſervir deux maîtres.* Matth. 10. 29.

*A quoi me ſerviroit-il de gagner tout le monde, ſi je perdois mon ame?* Matth. 6. 26.

*Si vous n'êtes pas fideles en peu de choſes, qui vous donnera le plus?* &c. Matth. 25. 21.

*Mes freres ſont ceux qui font la volonté de mon pere*, Matth. 12. 50.

Il eſt vrai que cette épitre cite ſouvent des paſſages où notre Sauveur parle, ſans qu'on connoiſſe l'auteur de ces paroles. On trouve auſſi preſque à la fin un paſſage de l'Evangile ſelon les Egyptiens, mais cette épitre eſt ſuſpecte, nonobſtant ces paſſages.

St. Ignace à ceux de Smyrne. *Que celui qui peut le comprendre, le comprenne*, Matt. 19. 12.

Lettre à Polycarpe. *Il porta nos langueurs.* Matth. 8. 17.

*Soyez prudens comme les ſerpens, & ſimples comme les colombes*, Matth. 10. 16.

Aux Ephéſiens. *Soyez bien unis dans un même ſentiment, & dans un même avis.* I. Cor. 1. 10.

*Dieu réſiſte aux orgueilleux.* I. Pierr. 5. 5.

docteurs du chriſtianiſme l'avoient cependant précédé. Polycarpe, diſciple de Jean, Barnabas, l'ami & le compagnon de Paul, apôtre lui-même, prouve dans une épitre authentique, que les chrétiens ſont exempts de tous les devoirs de la loi moſaïque; il cite de mot à mot pluſieurs paſſages des Evangiles, & particuliérement de celui de St. Matthieu.

---

*Priez ſans ceſſe pour tous*, I. Theſſ. 5. 7.

*Ne vous y trompez point. les raviſſeurs n'hériteront point le royaume des cieux*, I. Cor. 9. 10.

*Où eſt le ſavant? où eſt celui qui fait des recherches?* I. Cor. 1. 20.

Aux Magnéſiens. *Ne vous laiſſez point ſéduire par des vieilles fables*, I. Cor. 1. 4.

A ceux de Philadelphie. *Il ſait d'où l'eſprit vient & où il va*, Jean, 3. 4.

Aux Romains.

*Ce que nous voyons eſt paſſager, ce qui eſt inviſible eſt éternel*, II. Cor. 4. 18.

*Que gagneroit l'homme, s'il gagnoit tout le monde & perdoit ſon ame.* Matt. 6. 26.

Polycarpe aux Philippiens.

*Ceignez vos reins, & ſervez le ſeigneur dans la crainte & dans la vérité.* I. Pierr. 1. 13.

*Vous êtes ſauvés par grace, & point par les œuvres*, Eph. 2. 8. 9.

Clement, Hermas, Barnabas & Ignace, contemporains des apôtres, citent les Evangiles, & ſe rapportent à leurs déciſions. La premiere épitre de Clement a tous les caracteres d'un ouvrage authentique du premier ſiecle; il y répete pluſieurs expreſſions de l'épitre aux Hebreux; il cite nommément l'épitre de St. Paul aux Corinthiens, & rapporte pluſieurs exhortations de notre Sauveur, en ſe ſervant des mêmes expreſſions. La doctrine de Jeſus enſeignée par Clement, Ignace & Polycarpe s'accorde parfaitement avec les écrits des apôtres. Qui pouvoit mieux expliquer les ſentimens des apôtres que leurs diſciples?

---

*Que Dieu a reſſuſcité après avoir délié les douleurs de la mort*, Acte, 2. 26.

*Ne rendez point le mal pour le mal*, I. Pierr. 3. 9.

*L'avarice eſt la mere de tous les vices*, I. Thim. 6. 10.

*Ni les paillards, ni les idolâtres n'hériteront point le royaume de Chriſt.* I. Cor. 6. 10.

*Nous ſerons tous obligés de comparoître devant le tribunal de Chriſt.* Rom. 14. 10.

*Que celui qui nie que Jeſus n'ait paru en chair, eſt l'antechriſt.* 1. Jean. 4. 7.

Hermas fait au premier siecle allusion à des passages de tous les livres du nouveau Testament, même de l'Apocalypse. Ignace qui vivoit à la fin du premier siecle, après avoir cité l'épitre de St. Paul aux Ephésiens, & fait allusion à plusieurs autres passages du nouveau Testament, trouve le fondement de sa foi dans l'Evangile & dans le corps de Jesus, ce qui suppose la collection adoptée des écrits des évangelistes & des apôtres.

Polycarpe connoissoit si bien les Evangiles, qu'il se sert des paroles de St. Jean, qu'il avoit connu personnellement: il répete plusieurs passages des discours de notre Sauveur rapportés par les évangelistes Matthieu & Lucas, & fait allusion à d'autres passages qui se trouvent dans les épitres.

Papias, disciple de St. Jean, cite les Evangiles de Matthieu & de Marc, comme écrits de leurs mains; il nous donne plusieurs éclaircissemens particuliers sur la langue dont ils se sont servi, & cite aussi quelques lettres de Pierre & de Jean.

Quadratus vivoit sous l'empereur Adrien, peu d'années après la mort de St. Jean. Il ne s'est conservé qu'un seul passage de ce pere, qui dit que les personnes que Jesus avoit guéries ou ressuscitées, avoient encore vécu après la mort de ce divin Rédemteur

demteur, & quelques-uns même au tems où il écrivoit. (e)

Ariſtide, contemporain du précédent, pere d'égliſe & philoſophe d'Athenes, a compoſé une apologie de la divinité de Jeſus & de la ſainteté de la religion, qui exiſtoit encore au neuvieme ſiecle, & qu'Ado de Vienne a cité.

Athenagoras ſoutint la réſurrection de notre Sauveur ſous les empereurs Marc-Aurele & Commode; il compoſa une apologie ſur cette matiere fondamentale, & nous l'avons encore : il cite pluſieurs paſſages du nouveau teſtament, ſur-tout des évangiles & des épitres de St. Paul.

Juſtin le Martyr écrivit quarante ans après la mort de St. Jean, que la lecture des évangiles étoit alors en uſage dans toutes les égliſes, & faiſoit une partie eſſentielle du culte public; il tranſcrivit verbalement des évangiles, l'inſtitution de la ſainte cene, & cita pluſieurs paſſages, auſſi bien des évangiles que des épitres; pluſieurs paſſages du nouveau teſtament ſe trouvent répetés dans l'hiſtoire des martyrs de Vienne en Dauphiné, ſous Marc-Aurele. Tatien, pere d'égliſe, très-ſavant, a compoſé une harmonie des quatre évangiles.

(e) Euſebe III. Ch. 18.

Voilà tous les auteurs que nous poſſédons de ces premiers ſiecles du chriſtianiſme ; & il n'exiſte même de quelques-uns que des paſſages détachés ; nous ne manquons point de raiſons pour nous défier de l'authenticité des ouvrages de Tatien. Je prie le poëte de Ferney, de citer un ſeul docteur chrétien, dont la doctrine s'éloigne de celle des évangiles, ou qui ne s'accorde pas avec les écrits ſacrés dans ſes récits, même dans ceux qui paroiſſent de la plus petite importance.

Nous poſſédons à la vérité les ouvrages plus conſidérables d'Irenée ; ſon deſſein d'écrire contre les hérétiques, lui fournit l'occaſion d'entrer dans un plus grand détail ſur le nombre & les auteurs de nos évangiles, en quoi il ſe trouve parfaitement d'accord avec Origene. Mais, il nous reſte encore outre ces deux peres des preuves ſuffiſantes, que dans tous les tems, les chrétiens regardoient les quatre évangiles reçus, comme le fondement de leur foi, & qu'il n'a exiſté aucun tems où il ait été poſſible de les ſuppoſer. Et quand même nous aurions perdus les écrits de tous les témoins de la vérité, qui ont vécu du tems des apôtres, juſqu'à Irenée, il nous reſteroit encore un Tertullien, qui déclare formellement qu'on conſervoit dans les égliſes les

écrits authentiques des apôtres, dont on pouvoit encore reconnoître l'écriture; nous aurions le témoignage d'un Julien, qui auroit adopté avec plaisir l'opinion des évangiles supposés, s'il n'avoit pas vu les preuves les plus évidentes, que les évangiles & les épîtres ont été écrits par ceux dont ils portent les noms. Nous aurions encore en notre faveur l'aveu de Celse & de Porphire, plusieurs sectes, comme les Ariens, les Manichéens & d'autres qui citent les mêmes écrits divins, reçus parmi nous; les oracles des Sibylles très-anciens, quoique supposés, qui ont transcrit des passages entiers de nos saintes écritures; nous aurions la parfaite certitude, que dès le second siecle, les livres du nouveau testament ont été traduits dans les langues syriaque & latine, que ces traductions sont parvenues à la connoissance de toutes les nations, que Pantinus en a trouvé un exemplaire aux Indes, qui pour l'essentiel est parfaitement conforme à l'original; nous aurions enfin un nombre prodigieux de passages des évangiles cités de la maniere la plus conforme par plusieurs peres d'église depuis Clément jusqu'à Augustin, ce qui eût été impossible, si au lieu du seul original authentique, il ne s'étoit trouvé entre les mains des fideles que des copies éloignées de leur original, & différentes entr'elles.

Toutes les églises chrétiennes de l'Espagne aux Indes, faisoient profession de la même doctrine du salut, qui est fondée sur les livres du nouveau testament, & pour laquelle des églises libres & indépendantes, n'auroient jamais pu s'accorder, si les mêmes livres sacrés n'avoient pas été adoptés partout.

M. de V... ajoute sans la moindre apparence de preuve, que les Sociniens rigides regardent les évangiles comme supposés, & composés cent ans après par des auteurs inconnus, & qu'on n'avoit jamais voulu montrer ces écrits aux payens, pour ne pas s'exposer à des recherches qui auroient pu découvrir l'artifice.

Les Sociniens ont de tout tems, dans tous leurs ouvrages, même ceux de controverse, adopté l'origine divine de l'Ecriture-sainte; ils la regardent comme le fondement de leur doctrine du fils unique de Dieu. L'autorité & l'harmonie de tous les auteurs chrétiens depuis la mort des apôtres, ne nous laissent aucun doute que les livres du nouveau testament n'aient été écrits dans un tems où le temple de Jerusalem, les sacrifices & les autres parties du culte Mosaïque subsistoient encore. Ce n'est point la crainte de cette espece de recherche, qui obligea les chrétiens à tenir les évangiles cachés: Justin

& les autres docteurs de l'égliſe primitive citent les évangiles à chaque page de leurs Apologies & de leurs écrits dogmatiques : le reproche de cette réſerve eſt une invention plus moderne, & ne doit ſa naiſſance qu'à la prudence indiſpenſable des chrétiens à ne point expoſer leurs livres ſacrés à être jettés au feu par les magiſtrats payens, qui ſe donnoient toutes les peines imaginables pour s'emparer des livres des chrétiens, & dont le zele produiſoit alors d'autant plus d'effet, que la rareté des livres en rendoit l'acquiſition très-difficile.

Les miracles de notre Sauveur rapportés dans les évangiles qui faiſoient le plus de peine aux ennemis de la révélation, n'en étoient pas moins reconnus pour véritables par les juifs de tous les ſiecles, par Celſe & Julien : la fermeté avec laquelle l'égliſe s'obſtinoit à rejetter les faux évangiles, comparée avec l'approbation générale accordée aux livres authentiques, & l'éloignement qu'elle témoignoit pour la moindre apparence d'altération, fait voir combien elle étoit peu diſpoſée à recevoir des fables ſuppoſées.

*Page 350. Euchariſtie.* La vérité arrache ici à M. de V... un aveu de la plus grande importance. Les grands ſcélérats, dit-il, n'ont point cru un Dieu. Quelle défenſe

nous reste-t-il contre le crime puissant ? C'est de convaincre l'oppresseur des foibles de l'existence d'un Etre suprême. Un mystere incompréhensible, non de la religion chrétienne, mais d'une église particuliere, a empêché l'incrédule de croire en Dieu. Mais un Dieu qui récompense & qui punit, n'est point un mystere incompréhensible. C'est avec la plus grande satisfaction que nous lisons ce passage, & rendons à son auteur la justice, qu'il n'a point étouffé, comme Helvetius & d'autres, la voix de la nature, ni ne s'est laissé entraîner au plus haut degré d'incrédulité, en niant l'existence de son créateur.

*Page* 360. M. de V... avoue qu'un sentiment interne avoit fait connoître à tout le genre humain, la nécessité absolue d'une expiation devant le tribunal de la divinité offensée. Pour ce qui regarde le tarif & la daterie, il en existe encore plusieurs éditions; il n'est pas moins certain qu'on recherche avec les plus grands soins les exemplaires de l'édition authentique faite par ordre de Leon X. & qu'on en a dérobé un, il y a peu d'années d'une bibliotheque protestante.

# LETTRE SIXIEME.

C'EST avec le plus grand plaiſir que j'ai fait l'éloge de M. de V... c'eſt auſſi avec bien du regret que je ſerai bientôt obligé de changer de langage envers cet homme célebre, qui ſe trouve ſi ſouvent en contradiction avec lui-même.

*Page* 2. D'où ſait-il que les Juifs ont puiſé leurs connoiſſances chez les Phéniciens plus anciens qu'eux, & que du tems d'Abraham, Tyr étoit déja une ville floriſſante ? Les Hebreux étoient-ils des barbares, parce qu'on peut traduire *Kiriath Sapher* par *Ville des Livres ?* Ils étoient cependant venus d'Aſſyrie, le berceau des ſciences, appellée par Pline, la *premiere ſource des Arts*; & d'Egypte, fameuſe par le grand nombre de nouvelles inventions : Moyſe avoit été inſtruit dans toute la ſageſſe de ce peuple, ſageſſe qui éclate à chaque parole de ſes loix.

*Page* 21. Dans ces ſiecles reculés, Dieu regardoit le peuple d'Iſrael, comme une nation, pour la conſervation de laquelle il vouloit prendre un ſoin très-particulier ; il falloit donc en fournir les moyens à ſon

peuple, & lui permettre de se défendre contre ses ennemis. Jesus n'étoit point un roi armé d'un pouvoir temporel pour gouverner les hommes, il étoit venu au monde pour enseigner la vérité; le but de sa mission ne tendoit qu'à l'éternité; il ne voulut point juger des choses temporelles; il refusa les offres de ceux qui vouloient le faire roi; il exhorta les Juifs d'être fidélement soumis à l'empereur, au pouvoir duquel ils étoient assujettis. On n'avoit aucun sujet de craindre de sa part des loix pénales, que M. de V... appelle *intolérance*. L'amour éternel, le Rédemteur des coupables mortels, étoit bien éloigné d'ordonner des supplices; & tous les traits de rigueur des chrétiens des siecles suivans, envers ceux qui restoient attachés à une autre religion, sont aussi contraires à l'exemple qu'à la doctrine de ce bienfaiteur du genre humain. Dans les jours heureux de la nouvelle alliance, le seigneur ne reconnoit pour son peuple que les hommes qui, dans quelque lieu que ce soit, l'adorent en esprit & en vérité; il ne se sert plus, comme chez les Israelites d'armes temporelles pour conserver son église, leur salut n'est fondé que sur la vérité qu'il lui a confiée: de là dérive la grande différence entre la morale des Israelites & celle

des chrétiens, & cet esprit de tolérance que l'évangile enseigne à tous ceux qui embrassent ces maximes salutaires. Dieu avoit établi une alliance avec Israel, sa protection toute puissante étoit le fruit de l'obéissance qu'il en exigeoit. Sa premiere loi regardoit l'idolatrie, défendue sous peine de mort du consentement des Juifs, au lieu que la doctrine de Jesus-Christ annonçoit toute autre chose que ces menaces effrayantes. Il y a apparence que les prophéties de notre Sauveur, dans lesquelles on a cherché la fin du monde, n'avoient pour objet que la destruction de Jerusalem & de la république judaïque; il n'étoit que trop ordinaire à ce peuple attaché à ses prérogatives, de désigner son pays sous le nom de la terre habitable, & les couleurs vives qui nous représentent la chûte terrible de cette nation infortunée, sont très-conformes au goût des peuples orientaux. Les premiers chrétiens crurent trouver l'explication de cette prophétie dans l'embrasement du monde, mais St. Paul les avertit de cette erreur & annonce des évenemens dans l'église, qui devoient précéder la fin du monde (*f*), & qui sont arrivés plusieurs siecles après sa mort; il dit qu'on n'a pas encore vu tom-

(*f*) II. Thess. 2. 2. seq.

ber celui dont la chûte devoit précéder le jugement, l'homme du péché qui se mettroit à la place de la Divinité, qui interdiroit le mariage & les objets de notre nourriture quoique permis par Dieu même. St. Jean prévoyoit un si grand nombre de révolutions & d'évenemens extraordinaires, qu'il étoit impossible que le jour du Seigneur pût être si prochain, qui ne devoit arriver qu'après toutes ces tribulations annoncées au disciple chéri du Seigneur, & dont plusieurs n'ont eu leur accomplissement qu'après un grand nombre de siecles, comme le sort des sept églises de l'Asie mineure. Pierre avertit les fideles en termes encore plus clairs d'être en garde contre cette erreur. On ne doit cependant pas moins distinguer une double prophétie de notre Sauveur.

*Page* 124. La foi a pour objet ce que nous ne voyons point, la révélation de la volonté divine impénétrable à la raison, mais annoncée par notre divin prophete. Ce n'est que par raillerie que M. de V... dit que la foi est l'assentiment que nous donnons à ce qui nous paroît faux. La connoissance du seul vrai Dieu & de Jesus-Christ qu'il nous a envoyé, n'enferme rien qui puisse être contraire à la raison la plus bornée. Si Rome a une foi différente,

& qui seule ; selon la raillerie du prophete, mérite ce nom par excellence ; elle doit être considérée comme le chaume entassé par les hommes sur le seul fondement de notre salut, la révélation ; mais M. de V... confond trop souvent la doctrine de cette église avec celle de notre divin Rédemteur, & charge celle-ci des additions arbitraires & opposées à l'intention de son Auteur.

*Page* 139. *Du veau d'or.* Si M. de V... étoit chymiste, un quart d'heure l'auroit instruit d'un secret très-aisé, inventé, il y a long-tems par Stahl, de réduire l'or en poussiere au moyen d'un ingrédient très-connu. Ce veau d'or n'étoit point le chef-d'œuvre de Pigal qui eut eu besoin d'un moule & d'une quantité de tuyaux ; ce n'étoit, selon toute apparence que la ressemblance grossiere, petite & épaisse d'un veau, puisqu'il devoit être porté, & que sa matiere étoit de l'or, selon les paroles d'Aaron : *je fondis l'or au feu, & il en sortit un* veau (*g*). Aussi les artistes de Paris pouvoient-ils très-bien s'engager à faire dans une semaine un veau pareil.

*Page* 217. Le poëte se contredit à la même page. Il suffit, dit-il, de croire un Dieu, qui récompense & qui punit ; mais

(*g*) Exod. 32. 34.

bientôt il se rappelle que ses amis les philosophes n'admettent point un pareil Dieu, & retranche cet article de son système de religion ; les philosophes, dit-il, qui n'admettroient point un pareil Dieu, ne vivroient pas moins en hommes vertueux, parce qu'on doit obéir à Dieu par amour, & non par crainte. Un Dieu qui ne se manifeste ni par ses récompenses ni par ses châtimens, doit s'attendre à un amour bien froid de la part de ces philosophes, qui n'ont pas même la force de combattre les sentimens d'orgueil & les attraits de la volupté.

*Page* 230. Un article révoltant sur la Genese ; l'auteur y parcourt toute l'histoire de la Création, qu'il trouve dans toutes ses circonstances destituée de fondement & contraire à la vérité.

La narration de Moyse ne s'accorde point avec nos connoissances astronomiques. Ce que nous connoissons de la nature se réduit à très-peu de choses, cependant les naturalistes modernes ont trouvé plusieurs traits de la narration de Moyse parfaitement conformes aux loix de la nature. Tels sont l'état du globe sous l'eau & le déluge universel.

*Page* 232. La création du néant n'est qu'un jeu de mots. Dieu ne s'est point servi

du néant, comme d'une matiere, pour en former le monde, mais il eſt la cauſe efficiente de l'exiſtence du monde.

*Page 233.* Je ſens auſſi bien que Longin le ſublime des paroles; *& la lumiere fut*; ce ſublime conſiſte dans la facilité avec laquelle un être auſſi admirable, fut appellé à l'exiſtence. Dieu n'eut beſoin pour la création que d'ordonner qu'il fût; nous ne connoiſſons pas encore la liaiſon néceſſaire de la lumiere avec le ſoleil. Notre grand Boerhaave nous a enſeigné que la lumiere répandue par-tout, n'eſt point une production du ſoleil, que ſon influence ſur elle, ſe réduit à la diriger en lignes droites.

*Page 235.* Ce n'eſt point par ignorance, mais par le témoignage de nos ſens, que la lune nous paroît la lumiere de la nuit: elle eſt petite & ne nous envoye qu'une lumiere étrangere; mais elle n'en eſt pas moins la lumiere de la nuit, & nous éclaire plus que toutes les étoiles fixes & les planetes.

*Page 236. L'Arbre de la connoiſſance.* Dieu voulut éprouver l'obéiſſance de l'homme. Il ne pouvoit point ſe ſervir pour cela d'une loi compliquée, conforme à nos idées préſentes ou aux inſtitutions civiles de nos jours, contre des vices ou des déſordres qui n'exiſtoient pas encore. L'ambition & l'avarice ne pouvoient avoir lieu dans une

société de deux hommes qui étoient maîtres du monde entier. Dieu ne put donc défendre à nos premiers parens, que ce qu'ils connoissoient, que ce qui pouvoit avoir quelques attraits pour eux, & cet objet de défense étoit un fruit d'une bonté & d'une beauté extraordinaires. Les diamans, l'or, les autres richesses, qui ne sont fondées que sur la convention, ne pouvoient alors être d'aucun prix.

*Page* 238. *Les quatre fleuves du Jardin d'Eden.* Sur quel fondement M. de V... y place-t-il le Tigre & le Nil? Nous ne connoissons ni la situation, ni les fleuves d'Eden, mais notre ignorance ne prouve rien contre la vérité de la narration; les grandes inondations survenues depuis, ont d'ailleurs pu causer des changemens trop considérables, pour pouvoir reconnoître les lieux qu'ils arrosèrent.

*Le serpent.* Nous ignorons quel étoit l'état des bêtes avant le déluge; il faut que la différence ait été très grande en bien des choses: les phénomenes de la nature n'étoient point les mêmes que ceux de nos jours: nous ne saurions décider, s'il n'a pas été possible, qu'Adam auquel tous les animaux avoient été présentés, & qui a donné à chacun un nom conforme à sa nature, n'a pas mieux compris leur langage que nous

le comprenons aujourd'hui, ou si l'ange séducteur n'a pas pris la figure d'un Seraph, d'un esprit céleste, pour préparer la chûte d'Eve. La parole du serpent est l'image de la parole mensongere de l'ennemi du genre humain. La narration de cet évenement s'accorde d'ailleurs parfaitement avec la simplicité de cette enfance du monde. La tradition des peuples les plus anciens de l'Asie, y a fait du serpent un animal odieux aux hommes en général, quoiqu'adoré dans quelques endroits.

*Page* 246. *Kerub* est selon M. de V... le cheval de tonnerre, (Etre symbolique) attelé devant le chariot du maître du tonnerre. Quoique nous ne sachions point ce que l'Ecriture-sainte entend proprement par cette expression, nous ne voyons pas moins dans le glaive tournoyant & enflammé, l'image de la justice divine. (*b*)

*Page* 249. *Contre l'arc en-ciel considéré comme un signe de la grace divine.* „ Qu'il „ faut nécessairement qu'il ait plu avant le „ déluge, que l'arc ne devoit donc pas être „ une chose inconnue aux hommes. „ Ne pouvoit-il pas y avoir dans le petit coin de terre habité alors par les hommes aussi peu de pluie que dans la haute Egypte & au

(*b*) Ps. 18. 10.

Perou ? Il eſt aiſé à concevoir que le déluge univerſel doit avoir cauſé un changement prodigieux ſur la terre : de vaſtes rochers qui ne ſont compoſés que de coquillages, nous font croire ou que ces rochers ſe ſont amollis, ou qu'ils n'étoient pas encore parvenus alors à leur dureté, ou qu'ils ne doivent leur exiſtence qu'à cette révolution.

*Page* 271. Qu'eſt-ce qui peut engager M. de V... à croire qu'Abraham a donné de la monnoie au roi de Gerar. Il a peſé l'argent dans toutes les occaſions ; le nombre de mille qui eſt ici employé, ne nous oblige point d'en faire de la monnoie, il peut auſſi bien ſignifier mille poids égaux comme mille onces. Job fait déja mention de l'argent peſé.

*Page* 279. Dieu ne s'attend point à être honoré par l'homme : on ne ſauroit lui ſuppoſer la moindre apparence de ce deſir que nous nommons *ambition*. Le but de M. de V... ne ſe borne point à critiquer l'expreſſion uſitée, à la gloire de Dieu ; il tend à jetter du ridicule ſur l'Ecriture ſainte, qui parle ſi ſouvent de la gloire de Dieu & de ſa manifeſtation, comme d'un devoir de tout Etre raiſonnable. Mais toute cette critique n'eſt qu'un jeu de mots. La gloire de Dieu n'eſt autre choſe que la connoiſſance de ſes attributs divins. L'homme

me célebre cette gloire de ſon créateur, lorſqu'il eſt pénétré du ſentiment de ſa majeſté, de ſa toute puiſſance, de ſa ſageſſe, de ſa bonté infinie & de ſa juſtice; alors il cherche à faire naître le même ſentiment dans l'ame de ſon prochain, & cette connoiſſance auſſi bien que le culte qui en réſulte, eſt un devoir eſſentiel de l'homme.

*Page* 300. *Quelques traits contre Salomon.* Adoniah étoit, ſelon M. de V... le roi légitime; c'eſt contre lui que Salomon né d'un adultere, s'eſt révolté, & a aſſaſſiné ſon ſouverain. Mais ſi M. de V... a lu la mort d'Adoniah dans le I *liv.* des *Rois*, il auroit auſſi dû trouver dans le même livre, qu'Adoniah a voulu uſurper la royauté du vivant de ſon vieux pere, qu'il a affecté d'avoir des cavaliers, des chariots de guerre & des gardes, en diſant qu'il vouloit être roi (*i*). Lorſque David négligea d'arrêter par la punition ce commencement de révolte, ce fils ambitieux alla plus loin; il s'arrangea avec le grand pontife & le général d'armée, donna un grand banquet, & fit proclamer, *Dieu béniſſe le roi Adoniah!* (*k*) David uſa de clémence, en ſe contentant de juger indigne du trône un fils

(*i*) I. Rois, I. 5.

(*k*) I. Rois, I. 25.

qui avoit voulu l'uſurper à l'inſçu & contre le gré de ſon pere encore vivant, & en nommant à ſa place celui de ſes fils, qui ſe diſtinguoit le plus par ſon mérite perſonnel. Il eſt vrai que le droit de primogéniture eſt reçu en Europe, mais il n'en eſt pas de même chez les orientaux. L'empereur de la Chine ſi policée, eſt en droit de nommer ſon ſucceſſeur parmi ſes fils, ſans aucune conſidération de l'âge; il peut même choiſir un étranger au préjudice de ſes fils, & c'eſt ce que fit Camphi.

*Page* 330. M. de V... dit qu'un fanatiſme abſurde a donné du tems de Cromwel une ſecouſſe à la conſtitution du gouvernement d'Angleterre, & a conſumé comme un feu dévorant ce vaſte édifice. Il voudroit bien mettre ſur le compte de la religion, le mal qui en eſt réſulté. Mais les prérogatives de la couronne devoient néceſſairement cauſer de pareilles ſecouſſes, juſqu'à ce qu'elles fuſſent bien déterminées. La religion n'eut aucune influence dans les fameux combats entre les rois Jean & Henri III. & les grands du royaume. Sous Charles I. on agitoit la grande queſtion : ſi le roi a le pouvoir d'abroger une loi, ou d'en empêcher les effets? s'il peut lever des impôts arbitraires? s'il peut obliger les riches de prêter de l'argent à la couronne? en un

mot, ſi la puiſſance royale eſt illimitée, comme elle l'étoit ſous les Tudors, & comme elle devoit l'être ſelon les idées de Jacques I. & de Charles I ? Charles I. étoit proteſtant; il avoit montré un zele outré dans l'établiſſement des cérémonies épiſcopales; il offenſa une nation ſérieuſe & ſombre par un goût trop peu ménagé pour la volupté, par le mépris inconſidéré pour la célébration du dimanche, par des préferences marquées pour les catholiques. La nation étoit encore plus choquée de l'intelligence du roi avec les Irlandois, qui avoient levé l'étendard de la révolte; mais toutes ces circonſtances contribuerent à la vérité à la grande révolution, ſans en être la cauſe principale. Le long parlement vouloit une république, le roi aſpiroit à un pouvoir illimité, des prétentions auſſi oppoſées ne pouvoient ſe décider que par les armes.

*Page 32m. Grace.* Cet article eſt une ſuite de railleries d'autant plus déplacées, qu'elles tendent à jetter du ridicule ſur un terme qui exprime l'aſſiſtance divine pour la ſanctification & le ſalut des hommes. Quoique les théologiens ſe ſoient laiſſés entraîner ſur cette matiere obſcure à des diſputes quelquefois indécentes, & ſe ſoient ſouvent ſervis d'expreſſions peu conformes au ſujet, il n'en eſt pas moins vrai que le

dogme de l'assistance divine s'accorde si admirablement avec la bonté de cet Etre suprême envers ses créatures, qu'une vérité aussi consolante mérite notre plus vive reconnoissance. Je passe sur l'image abominable sous laquelle M. de V... nous représente le Dieu des disciples rigides d'Augustin. Toutes ces objections tournées de tant de manieres se réduisent à la seule question : pourquoi Dieu permet-il que ses créatures pèchent, & deviennent malheureuses par une suite naturelle du péché? mais le déiste est, comme nous avons déja fait voir, aussi embarrassé à lever cette difficulté que le chrétien ; nous voyons seulement qu'il falloit ou que nous fussions des machines dépourvues de volonté, ou que par la liaison étroite entre notre ame & notre corps, la crainte d'une punition à venir, fût souvent une barriere trop foible contre la tentation de la jouissance présente, & elle le seroit encore plus, si nous n'étions soutenus d'une grace supérieure.

# LETTRE SEPTIEME.

*Page 7. Héréſie.* Cet article ne regarde proprement qu'une égliſe qui s'eſt quelquefois trop éloignée de la tolérance chrétienne; cependant M. de V... n'auroit pas dû en tirer la fauſſe concluſion, que parce que pluſieurs héréſies ont pris naiſſance dans le chriſtianiſme, il n'a jamais exiſté de vraie égliſe : on a très-ſouvent compris ſous le nom odieux d'héréſies des erreurs de peu de conſéquence, qu'on auroit très-bien pu tolérer. Il ne faudroit point conclure que perſonne n'eſt en état de bien calculer, parce que Nieuwentydt s'eſt trompé, & que perſonne ne ſauroit ſéparer les couleurs dans la lumiere, parce que cette expérience n'a pas réuſſi à Mariotte.

*Page 21.* M. de V... compte parmi les monumens inconteſtables d'antiquité les obſervations céleſtes des Babyloniens faites neuf ſiecles avant Alexandre le grand, & préſentées à ce conquérant; enſuite la grande éclipſe chinoiſe obſervée, à ce qu'on dit, 2555 ans avant l'ere chrétienne & approuvée de nos aſtronomes. Le but du poëte eſt aiſé à deviner; c'eſt afin de pouvoir prouver que l'hiſtoire de la bible n'eſt ni

vraie, ni d'une antiquité assez reculée. Rien ne peut nous engager à croire sur la parole des Chinois, qu'ils ont eu des observations justes des éclipses 2555 ans avant l'ère chrétienne, pendant qu'au XVII^e. Siecle, ils étoient dépourvus d'instrumens propres à faire une seule bonne observation astronomique. Le célebre Cassini a même prouvé que leur année n'est point conforme aux regles de l'astronomie. M. de V.. ignore peut-être qu'on a examiné de près ces observations chinoises, & qu'on a vu avec évidence que les places assignées aux étoiles dans les livres chinois, publiés par les jésuites, ont été tirées des tables de Tycho-Brahé. Nous ne savons rien des observations astronomiques des Babyloniens, & ne saurions rien prononcer sur elles. Il est cependant très-peu vraisemblable, que dans le siecle d'Abraham, les rois de Sinéar qui possédoient Babel n'étant que de très-petits princes pareils aux émirs des Arabes, aient été en état de fabriquer des instrumens, & de prendre des mesures propres à faire une seule bonne observation astronomique. Ne sait-on pas qu'ils n'avoient que leur année lunaire peu exacte? le lion, la vierge & les autres signes du zodiaque ne nous annoncent-ils pas ouvertement leur origine grecque? n'avons-nous pas un grand nombre

d'étoiles qui portent les noms des héros grecs, qui ont été de l'expédition de la toison d'or, ou dont les fils ont assisté au siege de Troie. (*a*)

*Page* 37. M. de V... s'égaie ensuite au sujet du sentiment fondé sur l'Ecriture-sainte, que Cyrus avoit été choisi pour délivrer les Juifs, & que la Providence n'avoit dirigé les grandes révolutions de l'Asie, qu'en faveur d'un peuple aussi mépriſable aux yeux du poëte. La sageſſe ſouveraine peut parvenir à pluſieurs buts par le même moyen. L'Eternel dont la main ſeule diſtribue les couronnes, peut avoir compris dans l'arrangement de ſes deſſeins, la délivrance d'un peuple qui devoit être, & le témoin de la vérité & le gardien de la révélation juſqu'à la fin des ſiecles.

*Page* 43. Ici on trouve de nouvelles objections contre l'hiſtoire de l'ancienne alliance. La premiere qu'il rapporte, ne prouve point une contradiction dans les livres ſaints. Quoique Moyſe n'ait fait aucune mention de Remphom & de Moloch, auxquels les enfans d'Iſraël ont rendu un culte idolâtre dans le déſert, il ſuffit qu'il n'ait point nié ce fait, & ce n'eſt que dans ce cas que la contradiction auroit lieu. Cet évenement

(*a*) La Loubere, *Voyage de Siam*, pag. 385.

peut d'ailleurs être compris dans le reproche d'idolâtrie qu'il fait à la nation.

*Page* 57. M. de V... prétend qu'aucun témoignage que celui d'un homme inſpiré de Dieu, n'a droit d'exiger de nous, que nous ajoutions foi à un miracle, & que cette inſpiration même doit être de la plus grande évidence. „ Si tout Paris rendoit un témoigna„ ge unanime de la réſurrection d'un mort, „ ce témoignage reſteroit toujours au deſ„ ſous de celui que le même peuple rendroit „ de la vérité d'une bataille de Fontenoi. " Cet exemple eſt mal choiſi. Le témoignage que tout Paris rendroit d'une bataille qu'il n'a point vue, n'eſt par lui-même d'aucun poids : ſi tout Paris nous aſſuroit d'une voix unanime, qu'il a vu reſſuſciter un mort, les circonſtances d'un évenement pareil & celles du témoignage décideroient ſeules de l'idée que nous en aurions ; les differens degrés de vraiſemblance ne peuvent pas toujours décider à rendre une choſe plus ou moins croyable, ſans quoi un negre pourroit hardiment nier l'exiſtence de la neige & de la glace. Tout dépend des caracteres auxquels nous pouvons reconnoître la vérité d'un évenement, & l'autorité des témoins. Un homme tombe malade, meurt, ſon corps eſt couché & enfermé dans un cercueil, & porté publique-

ment dans un tombeau ; il y reſte quelques jours, des marques viſibles de corruption s'y manifeſtent : ce corps enveloppé, incapable du moindre mouvement, ſe releve à la voix d'un homme déja connu pour avoir opéré d'autres miracles, il marche, toutes les marques de corruption diſparoiſſent, il vit aux yeux de tout le monde, converſe avec ceux qui l'environnent ; cet évenement extraordinaire ſe paſſe en préſence des amis du prophete, plongés dans le deuil le plus profond, & de ſes ennemis déclarés, ſans ceſſe occupés à lui tendre des pieges : ces mêmes ennemis, pour prévenir les effets de ce miracle, prennent des meſures meurtrieres, qui en ſuppoſent la vérité. Tant de circonſtances réunies, qui ne ſauroient jamais ſe rencontrer à la fois pour appuyer le menſonge, ſuffiſent ſans doute pour fixer ma foi, ſans crainte d'être trompé. On a déja démontré ailleurs, comment ces miracles ſont des preuves évidentes d'une miſſion divine.

*Page 73.* C'eſt avec la même légereté & contre toute la vérité de l'hiſtoire que M. de V... fait l'apologie du tyran Heliogabale ; un enfant de 13 ans, ſelon lui, qui cependant s'eſt marié trois fois, & s'eſt abandonné à des plaiſirs qui exigent un âge plus avancé. Il pouvoit avoir 18 ans ſelon les hiſtoriens les plus dignes de foi.

*Page* 94. Il y a ici une raillerie peu ménagée sur l'hiſtoire d'Adam. „ Que Dieu „ oublia de vêtir le premier homme, com„ me il avoit vêtu les animaux. " L'Eternel oublier une choſe! Le créateur qui a donné à l'homme des mains & l'intelligence qui le dédommagent au delà de ce qu'il avoit accordé aux animaux; Dieu qui voulut que l'homme fût forcé au travail par le beſoin, ne l'a point vêtu d'une peau velue: il devoit pouvoir ſubſiſter dans toutes les parties de la terre; les paroles de Moyſe ſignifient ſimplement, que Dieu enſeigna aux hommes de ſe ſervir de la peau des animaux ſacrifiés pour ſe vêtir. La prétendue malpropreté d'Eve n'eſt qu'une fiction; l'eau qui ne manquoit point aux premiers hommes, pouvoit par-tout la garantir de cet inconvénient.

*Page* 97. L'auteur revient à la perte du murex. L'animal à coquille épineuſe, qui donna une liqueur de pourpre, n'eſt point perdu; nous connoiſſons même d'autres animaux à coquille qui en fourniſſent; mais l'excellente couleur du ver de cochenille, qu'on peut nourrir & conſerver dans un jardin en auſſi grande quantité qu'on le deſire, a fait paſſer l'uſage des autres couleurs de pourpre, qui quoique plus cheres, n'en approchent point pour la beauté.

*Page* 105. *Que l'homme n'eſt point méchant, que pendant tout le tems de ſon enfance, il a la douceur de l'agneau.* Si M. de V... avoit été pere, il auroit connu par expérience l'empire que l'opiniâtreté, la colere, l'envie de dominer & d'autres vices ont ſur les enfans; il eſt tel que ce n'eſt que par la punition, la réſiſtance, l'impoſſibilité de faire reſpecter leur volonté, qu'on parvient à les modérer. L'enfant croit avoir un droit ſur tout ce qui lui plaît, veut que tout ce qui lui paſſe par la tête ſoit exécuté; il leve en fureur ſes petites mains contre le frere qui lui conteſte ſes amuſemens, il feroit éprouver le même traitement à ſon pere, ſi ſes forces le lui permettoient, & dès que ſes deſirs trouvent un oſtacle dans ſa foibleſſe, des cris perçans annoncent qu'il exige l'obéiſſance de ceux qui l'environnent.

*Page* 129. Ce n'eſt point ſans une ſurpriſe agréable que je vois M. de V... occupé à prouver la grande vérité de la religion; que tout ce que nous avons, eſt un don de notre créateur: c'eſt en effet une des vérités les plus évidentes; nous ne ſaurions nous créer la moindre choſe; ce n'eſt que par la volonté divine que nous exiſtons; c'eſt le grand créateur qui fait couler dans le ſein d'une tendre mere le lait qui nourrit notre enfance. La nature qui brille à nos

yeux eſt ſon ouvrage, de même que l'organe admirable qui nous la fait appercevoir, les ſens que ſes mains nous ont diſtribué avec tant de ſageſſe, ſont la ſource de nos idées; la variété infinie que nous admirons dans l'uſage de ces idées eſt encore le fruit des facultés dont il lui a plu douer notre eſprit immortel.

*Page* 138. *Identité. Qu'on ne doit affirmer que ce qu'on peut établir ſur des preuves.* M. de V... connoît trop peu les facultés de notre ame pour pouvoir décider juſqu'à quel point elle conſerve après la mort le ſouvenir des choſes paſſées, & quand même cette grande révolution auroit arrêté pour quelque tems l'uſage de notre mémoire, qui empêchera ſon Auteur tout-puiſſant de le rétablir de la même maniere qu'un homme frappé d'apoplexie, ou d'un coup violent ſur la tête, ſe retrouve bientôt en poſſeſſion de cette faculté.

Une bleſſure conſidérable au cerveau peut nous priver pour long-tems de l'uſage de notre raiſon, mais cette faculté reprend enſuite ſon exercice, de même que la mémoire: cette expérience nous conduit à la conjecture qu'après la deſtruction du cerveau, notre ame ſe retrouvera en poſſeſſion de ſa perſonalité & de ſa mémoire, ſoit par la réunion de ſes organes, ſoit ſans elle, par

la ſeule volonté divine : comme le lait & le ſang de la mere ſe réuniſſent avec la ſeve imperceptible, & deviennent la matiere de mon corps ; & que l'organe de mes ſenſations eſt le ſiege de ma mémoire ; de même une autre matiere peut être un jour l'inſtrument dont mon ame ſe ſervira pour ſes opérations. Notre cerveau change continuellement, comme toutes les parties de notre corps, & un homme de 60 ans n'a vraiſemblablement plus rien de la même moëlle qui à l'âge de 10 ans, avoit été le ſiege de ſes ſenſations & de l'exercice de ſes facultés ſpirituelles ; mais avec tous ces changemens de notre cerveau, l'ame reſte toujours la même, elle ſe rappelle avec une parfaite certitude, de ce qui dans ſon enfance eſt entré dans ſon cerveau par le moyen des ſens. Dieu perdroit-il par un ſophiſme le pouvoir de punir ? rapportons-nous en plutôt à ſon fils unique, qui a daigné nous révéler ce qui lui a plû, d'un monde ſpirituel. „ Que Dieu eſt né„ ceſſairement ? Mais le ſera-t-il autant envers les méchans qu'envers les bons ? Accordera-t-il la même approbation au vice qu'à la vertu ? aimera-t-il enfin moins la juſtice qu'un homme, qu'un V... qui ſait louer la vertu d'un Epictete, d'un Antonin, & blâmer les vices d'un prêtre ou d'un Fréron ? *p.* 136.

*Page* 171. *Idole*, *Idolâtrie.* Un jeu de mots accompagné d'une ironie sur l'église à laquelle il se dit attaché, dont selon sa protestation ordinaire, il ne reçoit pas moins avec une profonde vénération & sans la moindre réserve tous les dogmes qu'elle enseigne. S'il veut bannir l'idolâtrie de l'histoire, ce n'est que pour enlever à la révélation le mérite d'avoir éclairé les hommes sur ce crime. Mais il n'en est pas moins vrai, que l'homme se rend coupable d'idolâtrie, dès qu'il rend à la créature un honneur qui n'appartient qu'à Dieu, qui juge le soleil bienfaisant, ce feu, cet élément si utile, les astres ou les hommes qui ont cessé d'être, dignes de sa vénération, & en attend, & leur demande même son bien-être; que l'homme commet le même crime, lorsqu'il rend à un morceau de bois, de pierre, quand même il seroit sorti des mains de Praxitele, un culte qui ne doit être rendu qu'à Dieu, & attend sa santé ou son salut du pouvoir miraculeux attaché à ce bois ou à cette pierre. Tous les bienfaits dont nous jouissons étant l'effet de la puissance & de la bonté divines, nous ne devons implorer que cet Etre suprême dans nos besoins. Si une église chrétienne s'est approchée en ce point du paganisme, on auroit tort d'en conclure que les usages reçus chez une secte,

rendent bon & légitime, ce qui eſt mauvais de ſa nature.

*Page* 153. M. de V... n'eſt point juſte dans ſon jugement ſur les chérubins ; leur place étoit dans le ſaint des ſaints où perſonne n'entroit que le grand pontife ; ils ne pouvoient donc pas être pour le peuple l'objet d'un culte idolâtre ; ce n'eſt que par conjecture qu'il ſait que les plus ſages d'entre les payens n'ont reconnu qu'un ſeul Dieu, & que cette vérité n'étoit enſeignée qu'à ceux qui ſe laiſſoient initier dans les myſteres ſacrés. Nous pouvons juger par les idées chancelantes d'un Ciceron, que les plus ſages d'entre les Grecs & les Romains, ou nioient l'exiſtence d'une divinité, ou en avoient du moins une notion très-imparfaite. Quant à Epictete ou Marc-Aurele, il ſe peut qu'un rayon de la révélation ait pénétré juſqu'à eux.

*Page* 161. *Jephté*, ce n'eſt que pour rendre odieux & les Juifs & leur culte, que M. de V... perſiſte à ſoutenir que ce général victorieux avoit immolé ſa fille, quoique Moyſe eût déterminé de la maniere la plus préciſe les victimes qu'on devoit offrir à la divinité, les avoit réduit à un très-petit nombre d'eſpeces d'animaux, & en avoit ſurtout exclus formellement les victimes humaines. Si Jephté a effectivement immolé ſa

fille, il n'étoit autorisé à ce sacrifice par aucun ordre céleste, & cette action ne devroit être attribuée qu'à une interprétation absolument opposée à l'esprit de la loi; cependant la plupart des savans sont persuadés qu'il n'y à point eu ici de sacrifice humain. Il paroît plutôt que la fille de Jephté a été consacrée à une virginité perpétuelle, & au service des autels. Si le couteau du sacrificateur avoit terminé sa vie, que perdoit-elle de mourir vierge, & quel sujet de deuil, cet accessoire auroit-il fourni aux filles d'Israël? Elles auroient plutôt déploré la mort de la fille de leur chef, une mort qu'elle auroit reçue de la main d'un pere qui la chérissoit; ce malheur n'étoit point augmenté par son célibat. M. de V... fait à cette occasion une digression, aussi injuste que déplacée contre l'auteur du dictionnaire anti-philosophique, que son opinion ne rendroit point faussaire, calomniateur, menteur, quand même la fille de Jephté eut été réellement sacrifiée.

*Page* 171. Le bon phlosophe qui trouve plus juste qu'on brûle les moines, plutôt que le dictionnaire de Bayle!

*Les anciens peuples n'avoient pas toujours eu la même connoissance d'un déluge universel.* Cette objection contre le déluge est très-foible; il falloit nécessairement que l'histoire des pemiers évenemens du monde, qui n'étoit

n'étoit point écrite, ſe conſervât par la ſeule tradition parmi des hommes, dont une partie conſidérable avoit renoncée après la diſperſion, à la culture des arts & des ſciences; ces traditions qui paſſoient par les bouches de tant d'hommes & de générations, devoient néceſſairement eſſuyer des altérations très-conſidérables; mais les veſtiges d'un déluge univerſel ſe trouvent ſi profondément gravés dans toute la nature, qu'aucun naturaliſte ne peut en douter, quoiqu'ils ne s'accordent pas tous ſur le tems de cette terrible cataſtrophe.

La tradition du déluge s'étoit ſi bien conſervée chez les Grecs, qu'ils racontent qu'il ne s'en eſt ſauvé que deux hommes, par leſquels le genre humain a été conſervé; ils diſtinguoient même trois grandes inondations, une générale ſous Deucalion, celle d'Ogygez, & celle qui a ſubmergé la grande isle Atlantique. Lucien ce fameux railleur, nous donne dans ſon hiſtoire de la déeſſe de Syrie, une deſcription du déluge & de l'arche conforme à celle de Moyſe, & ſon Deucalion eſt évidemment notre Noé. Plutarque & Abydene cités par Euſebe, font mention du pigeon. Il eſt d'ailleurs aſſez plaiſant d'exiger que nous faſſions voir l'hiſtoire de Noé dans les livres toſcans, égyptiens & chaldéens, dont il

n'exiſte plus un ſeul, & de vouloir l'effacer des livres arabes qui en parlent à chaque page.

Galien cite à la vérité avant Longin pluſieurs paſſages de Moyſe, & cherche même à réfuter ce qu'il a lu chez ce législateur de la création du néant; ſelon lui, Dieu employa pour cet ouvrage la matiere éternelle, il blame les Juifs d'avoir ajouté foi à la narration de Moyſe, quoique cet hiſtorien ne l'eût établie ſur aucune preuve.

Nous trouvons encore ici une altération des belles paroles de Joſué adreſſées au peuple, que s'il veut s'attacher aux fauſſes divinités, lui & ſa maiſon reſteroient fideles au Dieu d'Iſraël. Par conſéquent, dit M. de V... ce peuple s'étoit déja choiſi de nouvelles divinités. Les paroles de Joſué ſur les idolâtres ne regardent point les Iſraëlites, auxquels ſon diſcours s'adreſſe; mais leurs ancêtres en Méſopotamie, qui adoroient de fauſſes divinités, comme Laban avoit ſes idoles, & chez leſquels l'idolâtrie avoit déja pénétré long-tems auparavant dans la maiſon de Tharé. Le livre de Joſué dit expreſſément, que les enfans d'Iſraël étoient reſtés fideles à Dieu pendant la vie de Joſué & des anciens qui avoient vu les merveilles du Seigneur dans le déſert. (*b*)

(*b*) Juges. II. 7.

L'idole fondue de Micha & l'Ephod ne prouvent autre choſe, ſinon l'influence que le commerce avec les idolâtres avoit ſur les mœurs des Iſraëlites, influence dont le Seigneur avoit averti ſon peuple (*c*); l'auteur ſacré paroît cependant vouloir nous inſinuer que la mere de Micha n'avoit point ceſſé d'adreſſer ſes hommages au vrai Dieu (*d*). Elle dit que Jéhovah la bénira, parce qu'elle avoit un prêtre dans ſa maiſon (*e*). C'eſt ainſi que Gédéon qui n'étoit point un idolâtre expoſe par un zele déſapprouvé du Seigneur l'Ephod à l'adoration du peuple (*f*).

*Page* 182. Jephté qui adoroit le vrai Dieu, ne fait que ſe conformer aux idées des Ammonites, lorſqu'il leur repréſente que la terre que le Dieu d'Iſraël avoit donnée en héritage à ſon peuple, ne doit pas plus être expoſée aux prétentions de quelque nation étrangere, que le pays des enfans d'Ammon, ſur lequel les Iſraëlites n'avoient jamais formé le moindre projet de conquête. Le Dieu d'Iſraël déclare par-tout qu'il eſt le ſeul vrai Dieu, & qu'il n'y a point d'autre Dieu. La harpe de David célebre avec les accords

(*c*) Juges III. 6.
(*d*) XVII. 3. 13. XVIII. 6.
(*e*) XVII. 13.
(*f*) VIII. 27.

les plus ſublimes l'empire abſolu de l'Eternel, ſur les cieux, la terre & les élémens, & nous pourrions nous égarer au point de croire que les Iſraëlites ont pris leur Jéhovah pour une Divinité particuliere & tutelaire de leur pays de montagne!

Nous parlerons plus bas de l'auteur des livres de Samuel, Newton n'en dit pas à beaucoup près autant, que M. de V... lui fait dire; nous ferons voir au même paſſage, qu'il ne donne point Samuel pour l'auteur des livres moſaïques.

*Page* 193. J'ai été révolté des expreſſions, qu'il n'y a qu'un impie qui puiſſe repréſenter Dieu comme jaloux, orgueilleux & vindicatif. Deux de ces épithetes déplacées ſont une alluſion aſſez claire à quelques paſſages de l'Ecriture-Sainte, qui nous parlent de Dieu comme d'un Etre jaloux à l'égard de ſon peuple, & d'une ſi grande ſévérité qu'il punit les fautes des peres ſur les fils & les petits-fils. Ces paroles, dit M. de V... ſont celles d'un impie avec qui je ne voudrois avoir aucune communication. De pareilles expreſſions excitent néceſſairement l'indignation de tout adorateur de l'Eternel dont M. de V... attaque la révélation avec des termes ſi peu meſurés, quoiqu'il ne puiſſe ignorer que la jalouſie de Dieu envers ſon peuple ne ſignifie autre choſe, ſi-

non ſa volonté conſtante & immuable que ſon peuple lui reſte fidele, & que cette fidélité ſoit la ſource de ſon bonheur. Dieu ayant choiſi les Iſraëlites pour ſon peuple particulier, il falloit néceſſairement que la punition exercée ſur les peres tombât auſſi ſur les enfans, puiſqu'elle ne regardoit point les individus, mais tout le corps du peuple, & conſiſtoit dans ces tems-là preſque toujours dans la perte de la liberté & dans l'aſſujettiſſement de tout le peuple ſous le joug d'une nation voiſine, dont les ſuites s'étendoient ſouvent ſur les fils des coupables, & même ſur pluſieurs générations.

*Page* 212. Jacob épouſa deux ſœurs. Ce qui eſt défendu par les loix judaïques; mais il eut été aiſé à voir, que ce mariage avec deux ſœurs a été de pluſieurs ſiecles antérieur à la publication de la loi.

*Page* 252. Qui a appris à M. de V... que les ſciences avoient déja fleuri depuis pluſieurs ſiecles aux Indes, dans le tems que les enfans d'Iſraël firent la conquête de la Paleſtine & que Tſchinwary régnoit alors à la Chine, pendant que la véritable chronologie des Chinois ne remonte que peu de ſiecles avant l'ere chrétienne? La conquête du pays de Canaan n'eſt point le commencement du peuple d'Iſraël, peuple déja très-

nombreux en Egypte, policé & gouverné par des loix dans le déſert?

*Page* 263. Un jugement très-peu réfléchi ſur Gédéon, qui ne s'étoit permis que la polygamie, que la loi n'avoit point défendue expreſſément. Sur quelle apparence, M. de V... avance-t-il que les Juifs ont perdu les cinq belles villes ſituées dans la vallée qu'occupe actuellement la mer Morte? Par quel motif charge-t-il les Juifs des crimes des habitans de Sodome? & comment peut-il ajouter contre le témoignage le plus évident de l'hiſtoire, que David a livré au dernier ſupplice Mephiboſeth le fils de ſon ami Jonathan? autant de preuves que cet auteur écrit preſque toujours ſans réflexion & ſans conſulter les ſources. La moindre connoiſſance de l'Ecriture-Sainte lui auroit fait voir, que dans tous les déſaſtres arrivés aux deſcendans de Saül, David eut le ſoin le plus particulier de ſauver Mephiboſeth, fils de Jonathan.

Il n'eſt point dit que les enfans d'Iſraël ſe ſoient rendus coupables de toutes les abominations défendues par la loi. C'étoit peut-être des crimes des Egyptiens ou des Chananéens, dont le Seigneur vouloit garantir ſon peuple.

*Sur le nombre des Madianites*, que M. de V... trouve trop conſidérale, fondant

ſon opinion ſur le petit nombre des habitans du pays de Gex. Mais connoît-il les bornes de la terre de Madian? C'étoit une nation commerçante qui voyageoit en caravanes, & dont perſonne n'a encore déterminé les limites, elles s'étendoient très-loin vers les deux golfes de la mer Rouge. Eziengeber, ce fameux port de Salomon y étoit ſitué. Les richeſſes des anciens conſiſtoient principalement en bétail; on n'eſt en droit de traiter d'abſurde le grand nombre d'un peuple & de ſon bétail, que lorſqu'on aura fixé au juſte l'étendue du pays que cette nation habitoit; quoiqu'il ne ſoit pas moins vrai, que rien n'eſt auſſi ſujet à des altérations que les nombres.

*Page 270. Que les Juifs ont ſacrifié leurs enfans aux idoles.* Ces ſacrifices abominables étoient uſités parmi les habitans de la Paleſtine, ils étoient reçus à Carthage. Gelon, vainqueur de cette ville, ordonna dans un traité de paix, de ne plus ſacrifier des enfans aux idoles. Philo a tranſcrit un paſſage de Sanchoniaton où le prêtre Phénicien dit: que c'étoit un uſage obſervé en tout tems d'offrir à leurs dieux dans des calamités qui menacent de la chûte de l'Etat, des ſacrifices de leurs enfans les plus chers. Les Iſraëlites avoient un malheureux penchant pour le culte des idoles, qui frappoit leurs ſens, &

pour les usages des nations voisines, parce que leur esprit grossier avoit de la peine à s'élever à un Dieu spirituel & invisible. Le Seigneur arrêta ce penchant par des loix séveres, & des châtimens réiterés les en corrigerent enfin pour toujours.

*Page* 271. M. de V.... se divertit souvent au sujet de la stérilité de la Terre-sainte. Nous ne saurions la nier en partie. Le pays étoit dans cet état du tems de Jerôme, lorsque la Judée fut déserte depuis des siecles après la destruction de Jérusalem & la défaite sanglante des Juifs révoltés sous Adrien: de pareils événemens changeroient en désert un paradis terrestre. L'Etrurie, pays maritime, couvert autrefois de républiques & de villes floriſſantes, est aujourd'hui un désert inhabitable, abandonné aux bufles. L'ancienne patrie des Latins & des Sabins où des villes considérables étoient occupées par un peuple guerrier, est si déserte de nos jours qu'on y rencontre rarement une maison isolée. Telle est une partie de la riche Espagne; telle seroit l'Helvétie en peu d'années, si la Providence nous privoit de la paix & de la liberté; c'est ce qu'elle a déja éprouvé aux dixieme siecle, lorsque ses meilleurs vignobles n'étoient que des rochers couverts de brouſſailles, habités par des ours, qui occupoient des lieux que couvrent

maintenant de magnifiques palais. La Paleſtine étoit cependant du tems d'Abulfeda, la partie la plus fertile de la Syrie (où eſt Damas dont les environs paſſent pour le pays le plus délicieux de la terre), en quoi cet auteur s'accorde avec pluſieurs autres écrivains. Il eſt vrai que les ſources de cette fertilité ſont taries depuis pluſieurs ſiecles; la pluie a enlevé peu à peu de deſſus les collines la terre fertile que le laborieux Helvétien eſt obligé de porter dans ſes vignes, s'il ne veut avoir pour toute propriété un rocher nud & ſtérile. Tout le pays eſt opprimé par des fermiers avares & expoſé au brigandage continuel des Arabes, mais il ne renferme pas moins malgré la négligence ou plutôt les efforts réunis des hommes pour le détruire, & des champs & des vallons du plus grand rapport, ſur-tout aux environs de Samarie. L'Egypte eſt encore de nos jours un jardin, auſſi loin que le Nil peut étendre ſes effets ſalutaires; tout le reſte, ſur-tout le pays montagneux du côté de la Lybie, la Nubie & la mer Rouge n'eſt qu'un déſert.

*Langues.* Diſſertation peu ſolide contre une langue originale & univerſelle, dont toutes les autres ont tiré leur origine. Les langues modernes contiennent un nombre prodigieux de mots qui exiſtent encore ſans

la moindre altération dans les langues hébraique, grecque, latine, allemande & dans les langues du nord. Ils n'y exiſtent pas tous, cela n'eſt point néceſſaire, quoique Dieu & El, maiſon & beth ne ſe reſſemblent pas, ces exceptions n'affoibliſſent point la preuve que nous fournit la conformité des autres mots.

Nous ne ſaurions deviner le motif, qui engage M. de V... à exercer ſon eſprit ſur la priere, que notre Sauveur a enſeignée à ſes diſciples, de confondre les dettes pécuniaires avec les offenſes; la critique ſeroit toujours très-deplacée, quand même il y auroit du vrai dans le procédé des maiſons religieuſes envers leurs débiteurs, elle bleſſeroit toujours le reſpect, que le déiſte doit du moins quant à l'exterieur, à la religion établie par les loix parmi toutes les nations policées de l'Europe.

# LETTRE HUITTIEME.

*Page* 43. Le grand nombre de martyrs prouve d'une maniere fort déſagréable pour les déiſtes la conviction intime, avec laquelle les premiers fideles avoient embraſſé le chriſtianiſme, contre leſquels les tourmens & la mort étoient des armes impuiſſantes. M. de V... cherche à affoiblir cette preuve de la force intérieure du chriſtianiſme par les exemples des chrétiens, qui s'étoient attiré des perſécutions ſans la moindre néceſſité en renverſant les idoles, & en foulant aux pieds les ordonnances des empereurs. Cette claſſe de martyrs eſt très-peu nombreuſe; le grand nombre de chrétiens immolés par ordre de Néron, à l'occaſion de l'incendie de Rome, nombre aſſez conſidérable pour attirer l'attention de l'hiſtorien Tacite (*a*), n'avoit rien commis qui eût mérité cette ſanglante perſécution (*b*). L'égliſe Romaine peut avoir conſervé des légendes fabuleuſes parmi les hiſtoires véritables, mais le vrai ne change point de caractere, quand même quelques moines

(*a*) Multitudo ingens.

(*b*) p. 3. ſeq.

auroient défiguré par une fraude pieuſe l'hiſtoire en y mêlant des fables ridicules.

*Page* 60. Une autre reſſource dont notre poëte ſe ſert pour priver le chriſtianiſme d'une preuve acquiſe par le ſang de ſes témoins c'eſt le recit du martyre des proteſtans; cet argument peut frapper un membre zélé de l'égliſe Romaine, quoique dans le fond il renferme la même preuve, que le martyre des fideles des ſiecles poſterieurs; il prouve la conviction intime de ces proteſtans, que leur doctrine étoit la vraie & la ſeule digne d'être ſcellée de leur ſang; ils quittoient la vie pour le même principe, que les chrétiens du ſecond ſiecle, qui n'avoient vu ni les miracles, ni les ſouffrances de notre Sauveur, mais dont la foi étoit fondée ſur le témoignage des apôtres qu'ils avoient devant leurs yeux: que Jéſus-Chriſt étoit le Fils de Dieu, l'auteur de ces miracles, le grand Prophete du genre humain. Cette conviction étoit ſi forte chez eux qu'il leur étoit plus aiſé de ſacrifier leur vie, que d'adopter d'autres ſentimens. La mort des premiers martyrs comme Etienne, Pierre, Paul & d'autres apôtres ou hommes apoſtoliques, étoit une preuve encore plus forte de la vérité du chriſtianiſme. Ils mouroient pour une doctrine qu'ils n'avoient pas ſeulement reçue avec conviction, mais

dont la vérité s'étoit montrée à leur ſens; ils mouroient parce qu'ils avoient connu Jéſus le crucifié comme notre Prophete, qui s'étoit offert en ſacrifice pour les péchés des hommes; ils ſe ſentoient forcés d'annoncer des événemens dont ils avoient été ou des témoins oculaires, ou des inſtrumens; s'ils étoient morts pour la doctrine de Jéſus, lors même qu'ils auroient été convaincus, qu'il n'eſt ni l'auteur de tant de miracles, ni reſſuſcité des morts, ils ſeroient morts pour le témoignage d'un menſonge avéré dans leur cœur, quoique ſoutenu avec opiniâtreté juſques ſur l'échafaud; ils auroient ſacrifié leur vie ſans autre but, que celui de tromper le monde, & auroient été le premier exemple d'une contradiction dont aucun homme raiſonnable n'a jamais été capable.

*Page* 67. M. de V... continue à compter les victimes immolés par les ſectes dominantes, il compte 300000 hommes qui ont péris à l'occaſion de l'arianiſme, 100000 Manichéens, quelques millions de proteſtans, & encore plus de millions d'Indiens. Ces derniers étoient les victimes de la cruauté inouie des Eſpagnols, à laquelle la religion n'eut aucune part. Il y auroit de l'injuſtice à vouloir charger une religion, dont le divin Auteur nous interdit la vengeance des offenſes reçues, des cruautés commi-

ſes par une ſecte puiſſante, qui s'imagine ne pouvoir exiſter réellement que par l'extinction des autres.

*Page* 96. *Miracles.* M. de V... exige pour la vérité d'un miracle des preuves, qu'il eſt impoſſible de fournir, il établit ſes doutes ſur le principe qu'un impoſteur peut auſſi opérer des miracles, ce qu'il prouve par l'exemple des magiciens d'Egypte; ſelon lui la vérité d'un miracle ne ſauroit être admiſe à moins qu'il ne ſoit opéré en préſence de l'académie des Sciences.

C'eſt pouſſer les prétentions à l'excès; il y a des miracles, dont tout homme peut reconnoître la vérité, quoiqu'il ne ſoit point membre de l'académie. (*c*)

On a répondu mille fois aux railleries indécentes de Woolſton; comment M. de V... peut-il donc ſoutenir après lui, que notre Sauveur a joué le rôle d'un Egyptien auprès de la femme Samaritaine? Jéſus lui reproche ſa vie déréglée, mais lui annonce en même tems une doctrine ſublime, qui avoit été inconnue aux hommes. Dieu eſt un eſprit, lui dit-il, il veut & peut être adoré en tout lieu; ſa grace toute-puiſſante n'eſt point bornée dans l'enceinte d'un temple. Il eſt préſent par-tout, attentif à la voix de toutes ſes créatures qui l'invoquent avec la véné-

(*c*) p. 155. 155. 157.

ration, qui convient à ſa majeſté ſuprême; & c'eſt ainſi que parleroit un Egyptien!

*Page* 113. Vaghenſel doit s'être exprimé d'une maniere peu convenable ſur la plus longue durée du jour à Gibéon. Ce Vaghenſel a ſans doute rapporté les paroles licentieuſes de quelque Juif, & ce Juif peut avoir eu une fauſſe idée des miracles de notre Sauveur. M. de V... cite ſi vaguement, qu'il eſt impoſſible de pénétrer juſqu'à ſes ſources. Les Juifs contemporains de Jéſus ne mépriſoient point ſes miracles; le peuple le demandoit plus d'une fois pour ſon ſouverain; les grands ne réſolurent ſa mort, que parce qu'ils craignoient que le peuple ne crût en lui, & ne fournît par là un motif aux Romains jaloux de leur autorité de dévaſter le pays pour s'y maintenir.

*Page* 115. M. de V... prétend que Jéſus n'a enſeigné aucun dogme du chriſtianiſme, qu'il n'en étoit point l'auteur, qu'il avoit vécu, & qu'il étoit mort comme un Juif. Jéſus-Chriſt n'a point aboli le culte établi de Dieu, qui ſans cela devoit ceſſer dans peu & pour toujours par la deſtruction du temple, il n'a point touché à ce que la religion moſaïque avoit d'utile; mais ſa ſageſſe ſuprême déchira le rideau qui bornoit la vue des Iſraélites; elle annonça que la grace divine n'eſt bornée ni au temple ni

aux enfans d'Abraham; que les vrais adorateurs de l'Eternel ſeront répandus dans toutes les parties de la terre; que l'obſervation la plus ſtricte des traditions de la ſynagogue n'a rien de méritoire à ſes yeux, qu'il ne regarde pour ſes enfans que ceux qui obſervent ſes préceptes, que le mépris des Juifs pour les Samaritains & même pour les Payens étoit deplacé, qu'ils ſe trompoient dans leur opinion ſur le divorce arbitraire, la vengeance & d'autres préjugés de l'égliſe judaïque. Quant aux verités eſſentielles du chriſtianiſme, il enſeignoit, qu'il étoit le Fils de Dieu, envoyé de ſon Pere pour annoncer ſa doctrine aux hommes, qu'il étoit le ſeul chemin qui conduiroit les fideles à un bonheur ſuprême, qu'il offroit ſa vie pour les péchés des hommes & pour ſatisfaire à leur place à la juſtice divine. Voilà la doctrine de Jéſus, & il eſt reſté un Juif? Il eſt vrai, qu'il n'a point ordonné les cérémonies extérieures, ces conſolations imaginaires, qu'une égliſe dominante adopta peu à peu contre les préceptes de ſon chef inviſible, & en fit l'eſſence du chriſtianiſme.

*Page* 122. C'eſt une objection bien des fois rapportée, que celle qui montre que ce monde n'eſt point le meilleur, parce que les hommes y meurent & que leur mort eſt précédée de douleur. Objection, que ne dit

autre

autre chose, sinon, que Dieu auroit dû rendre l'homme immortel; & même dans ce cas-là sensible à la volupté seule, & insensible à la douleur.

*Page* 127. *Moyse.* Qu'il n'a point existé d'homme qui ait porté ce nom, qu'aucune autre nation n'en avoit parlé! Que Trismegiste auteur de Hermès, qui sans contestе étoit Egyptien, n'avoit fait nulle mention de Moyse. Le Trismegiste que nous possédons, est une misérable production, qui ne remonte pas même aux premiers siecles du christianisme, & quand même il seroit aussi ancien que M. de V... le prétend, quelle preuve tireroit-on, de ce qu'il n'a point parlé de Moyse? Aucune, si ce n'est qu'il ne s'est occupé que de choses, dont il n'est point question dans les livres de Moyse. Le véritable Hermès est plus ancien que ce législateur. „ Que Salomon avoit contre la défense for- „ melle de Moyse placé un grand nombre „ d'images dans le temple: " c'étoient les mêmes images qui étoient auparavant dans le tabernacle (*c*). Et comment peut-on soutenir, que Salomon n'a point connu Moyse? David parle très-souvent des miracles de ce législateur; Salomon plaça dans le temple les mêmes tables de pierre que

(*c*) pag. 164.

Moyſe avoit apporté de la montagne d'Horeb (*d*), & répete dans ſa harangue ſolemnelle adreſſée au peuple les propres paroles de Moyſe (*e*), fait mention de la ſortie d'Egypte, & nomme enfin Moyſe, par la bouche duquel Dieu avoit parlé à ſon peuple, dans le tems qu'il le délivroit de la ſervitude d'Egypte.

*Page* 129. On nous répete ici que les livres de Moyſe n'ont été écrits que pendant la captivité de Babylone: „ & que c'eſt „ par cette raiſon que l'auteur s'eſt ſervi „ d'un ſi grand nombre d'expreſſions chal„ déennes." Ces expreſſions ſont du véritable & pur hébreux, & different preſque toujours en quelque choſe du dialecte chaldéen, car deux langues qui ont la même ſource, peuvent différer entr'elles & le chaldéen n'étoit que l'ancien & ſimple hébreu. Il faudra donc répeter ſans ceſſe, que la conſtitution politique & eccléſiaſtique des enfans d'Iſraël avant la captivité de Babylone & de tout tems étoit fondée ſur les livres de Moyſe; elle étoit la loi des ſouverains, ce n'étoit que par elle qu'on jugeoit des différends civils. Jephté établit ſon droit

(*d*) 1 Rois VIII, 9.

(*e*) 1 Rois VIII, 12. Exod. XX, 21. 1 Rois VIII, 29. Deut. XII, 11. 1 Rois VIII, 53. Exod. XIX, 5. Deut. IV, 20.

ſur les livres de Moyſe, lorſqu'il redemande aux Ammonites le pays, dont ils s'étoient emparés injuſtement. Le livre des Juges, ceux de Samuel, les Pſaumes de David nous offrent par-tout des paſſages des livres & de l'hiſtoire de Moyſe. Je ne m'arrête point au ſtyle plein de nobleſſe, qu'on ne rencontre que chez Moyſe, David & Eſaïe auprès deſquels les écrivains modernes ne paroiſſent que des chroniqueurs.

Il n'eſt pas poſſible de ſoutenir ſans vouloir démentir ouvertement toute l'hiſtoire, „ qu'il n'y eut pas un ſeul village dans la „ Paleſtine, & que par conſéquent il ne „ pouvoit pas avoir de fauxbourgs des Lé„ vites. " Sidon étoit déja alors une ville commerçante très-célebre; les habitans de Luz ſe conformoient dans leur maniere de vivre aux uſages des Sidoniens. M. de V... parle ici d'après Bollingbroke. Il eſt aſſez étonnant qu'un homme inſtruit des antiquités de la Grece & de l'Italie puiſſe ſoutenir que les hommes de ces tems reculés n'avoient alors ni des villes ni des fauxbourgs. Quoique les peuples, (excepté les Egyptiens) n'aient pas encore formé de puiſſans empires ils ne s'étoient pas moins raſſemblés dans des villes, leſquelles à cauſe des fréquens démêlés des peuples voiſins entr'eux, avoient des fortifications & des portes; les

livres de Moyſe ſont très-ſouvent mention de ces portes, qui étoient auſſi deſtinées aux aſſemblées du peuple; ce fut là que la veuve refuſée pas ſon beaufrere porta ſes plaintes. Job parle des portes, comme les Grecs & les Romains parlent de leurs lieux d'aſſemblées; honoré ſous les portes ne veut dire autre choſe que d'être reſpecté du peuple. Il n'y a qu'un ſiecle, que cet uſage ſubſiſtoit encore dans quelques endroits de la Suiſſe.

*Page* 133. M. de V... fait un abrégé du livre abſurde de la vie & de la mort de Moyſe, ſans doute parce que ce livre quoique très-ancien, n'en eſt pas moins rempli de fables; mais dès qu'il les appelle lui-même des fables de rabbins, il fait voir qu'elles ne ſont pas ſi anciennes, puiſqu'elles ne remontent qu'aux ſiecles de ces docteurs Juifs, & ne ſauroient par conſéquent être d'aucun uſage pour affoiblir l'autorité des livres auſſi anciens du vieux Teſtament.

*Page* 140. *Nature.* Ces article eſt rempli de pirrhoniſmes, dont le ſeul mérite eſt, que M. de V... reconnoît dans la nature des loix mathématiques & l'arrangement d'une ſageſſe infinie.

*Page* 148. *Déiſme.* M. de V... fait la remarque, qu'il n'exiſte aucune priere ni publique ni particuliere dans les livres de

Moyſe. Nous trouvons cependant à chaque page des prieres particulieres; Moyſe prioit pendant la bataille contre les Amalécites; il implora pluſieurs fois le Seigneur d'épargner ſon peuple, qui avoit déſobéi; nous avons encore les paroles du prophete & les réponſes divines. Les prieres où Moyſe invoque le Seigneur pour qu'il ſecoure ſon peuple, ne ſont pas moins publiques; une de ces prieres ſe trouve au Deut. chap. V, 28. où M. de V... n'en trouve point; Moyſe béniſſoit l'aſſemblée par une priere toutes les fois qu'elle ſe retiroit, il bénit peu de jours avant ſa mort chaque tribu par ſon nom (*f*). Cette bénediction n'étoit qu'une priere, puiſqu'il ne pouvoit être lui-même l'auteur de la proſpérité des Iſraélites.

*Page* 154. *Péché originel.* M. de V. ſoutient que ce ſont St. Auguſtin & St. Jérome, qui l'ont affirmé les premiers. Cependant nous trouvons à chaque page de l'ancien Teſtament les aveux les plus formels: que l'homme eſt conçu & né dans le péché, qu'il vit dans la tranſgreſſion, & qu'aucun mortel n'eſt juſte devant Dieu. Il n'eſt pas poſſible de fixer ſon attention ſur les mœurs d'un enfant, ſans remarquer chez ceux que l'exemple n'a pas encore ſeduit, les traits les

(*f*) Deut. XXXII, 28.

plus évidens d'injuſtice, d'emportement, d'opiniâtreté? Ce n'eſt certainement point un ſujet propre à la plaiſanterie; il ne ſauroit exiſter de tragédie plus triſte ni plus touchante, que la connoiſſance du cœur humain. Cette corruption entraîne à ſa ſuite non-ſeulement la mort, mais encore une chaîne de maux ſans fin. Seneque même, ce philoſophe ſi pénétré de la dignité du ſage, reconnoît la malice naturelle de l'homme.

*Page* 185. *Paul.* Cet article n'eſt qu'une ſuite de railleries, mais qui ne touchent qu'une égliſe, dont les loix ſe trouvent ſi ſouvent oppoſées à la doctrine & aux conſeils de cet apôtre divinement inſpiré.

*Page* 168. „ *Toujours homme, jamais* „ *Dieu.* " Le but de St. Paul étoit par-tout de prouver, qu'être né d'un pere Juif n'eſt point un titre au bonheur ſuprême, que l'origine d'une nation idolâtre ne pouvoit en exclure les hommes; qu'il n'exiſtoit d'autre chemin au ſalut éternel, que la foi en Jéſus-Chriſt & la ſoumiſſion de nos cœurs à ſa ſainte volonté, & quand même St. Paul n'auroit point démontré la divinité de notre Sauveur, on ne ſauroit en tirer une preuve contre cette vérité de notre religion, ce ne ſeroit que dans le cas que la connexion exigeant cette preuve, l'apôtre ne l'eut point donnée; poſition dans laquelle ſe trouvoit

St. Jean, lorſqu'il enſeigna qu'avant la fondation du monde la parole étoit auprès de Dieu, qu'elle étoit Dieu elle-même, que dans le tems preſcrit elle s'étoit enveloppée dans la chair, & avoit vécu parmi nous. Cependant St. Paul a prouvé ailleurs la divinité de Jéſus, nous n'en rapporterons que deux paſſages, dans le premier il dit: deſquels ſelon la chair eſt deſcendu Chriſt, qui eſt Dieu ſur toutes choſes béni éternellement (*g*). Quelques ſavans ont douté de l'autenticité de l'autre paſſage: le myſtere de la piété eſt grand, dit-il, Dieu a été manifeſté en chair, juſtifié en eſprit, vu des anges, prêché aux gentils, cru au monde, & élevé dans la gloire (*h*). notre Sauveur y eſt clairement appellé Dieu; ceux qui au lieu de *Theos* veulent mettre *os* & lire: lequel eſt manifeſté en chair, affoibliſſent le ſens d'un myſtere annoncé avec tant d'emphaſe, & s'éloignent du rapport particulier de ce paſſage, avec celui de St. Jean qui ſe ſert des mêmes expreſſions en parlant de la parole; tous les manuſcrits enfin, excepté trois ou quatre, ont le mot Dieu. St. Paul déclare d'ailleurs ſon ſentiment là-deſſus dans un grand nombre d'autres paſſages, où

(*g*) Rom. IX, 5.

(*h*) 1 Tim. III, 16.

en parlant de la nature humaine & de l'abaiſſement de notre Sauveur ; il lui attribue en même tems des perfections divines & met ſa grace à côté de celle du Pere & du St. Eſprit. Quarante ans ne s'étoient pas encore écoulés après la mort de St. Paul qu'on voyoit, ſelon le témoignage de Pline, les chrétiens s'aſſembler pour adorer Jéſus-Chriſt comme leur Dieu ; vivans ſi près du tems des apôtres, perſonne ne devoit mieux connoître qu'eux le ſentiment de ces premiers témoins ſur une vérité auſſi importante. L'Ecriture-ſainte nous ayant défendu d'une maniere ſi préciſe d'adorer les créatures, les anges s'étant toujours oppoſé avec le zéle le plus conſtant au culte qu'on vouloit leur rendre, comment ſeroit-il poſſible de concilier avec ces faits que Dieu eût permis, que dans un ſi grand nombre de paſſages, on attribuât au Sauveur des noms & des attributs divins, & qu'on eût honoré l'agneau de la même adoration, qui n'appartient qu'à Dieu le Pere éternel ?

*Page* 203. *Polype.* Cet animal n'eſt ſelon M. de V... qu'une plante ; l'être qui ſaiſit ſa proie avec les bras, la porte par ſon goſier dans ſon eſtomac, la rejette après l'avoir digéré, avance ſur l'eau ou au bord, enleve la proie aux autres polypes, approcheroit plus de la plante que de l'animal !

*Page* 234. On trouve ici une raillerie très-mordante sur les persécutions qu'essuyerent les prophetes. L'adulateur réussira sans doute mieux dans le monde, en passant de la flatterie de son souverain à celle de l'ennemi de sa patrie, de celle des Jésuites à celle de leurs adversaires, & en se rangeant toujours du côté du plus fort. Un prophete doit en effet s'attendre à bien moins de faveur, lorsqu'il ose reprocher aux hommes, même aux peuples & aux princes des fautes dont ils n'ont aucune envie de se corriger, & ajouter à ces reproches la menace des maux, qui doivent être la suite de leur corruption.

Le déiste ose même attaquer la fameuse prophétie d'Esaïe (*i*) : cependant ce même Jésus regne maintenant après son abaissement & sa mort annoncée d'une maniere si claire, il reçoit sans partage sur la terre de tous les peuples policés & éclairés l'honneur & l'adoration qui n'appartiennent qu'au Sauveur du monde & au Fils de Dieu. On a mille fois démontré que le tableau du prophete, qui selon M. de V... convient si peu à Jésus, ne sauroit convenir qu'à lui, à une personne dont l'élevation & la gloire

(*i*) Esaïe LIII.

éternelle ont ſuccédé aux ſouffrances & à la mort pour nos péchés.

*Page* 252. Nouvelle raillerie ſur la priere, où l'auteur fait briller plus qu'ailleurs ſon rare talent pour la ſatyre ; la priere d'une religieuſe, qui dans ſa ſimplicité demande des choſes peu convenables, & n'en eſpere pas moins d'être exaucée, eſt le prétexte des traits lancés contre la priere enſeignée aux chrétiens par notre divin Rédemteur. La Providence, dit M. de V... ne s'écarte point de l'ordre qu'elle s'eſt preſcrit de toute éternité, quand même l'homme implore ſon Créateur. Notre poëte a cependant contre lui l'exemple de ſes chers Chinois, qui invoquent le génie tutélaire de l'empire, & lui rendent leurs actions de graces. Son objection établie ſur le fataliſme n'eſt pas plus fondée que l'opinion du mahométan, qui déſapprouve toute eſpece de précautions, contre l'effet des maladies contagieuſes, ſous prétexte, que dès qu'il eſt écrit qu'il doit mourir au jour marqué, il ne ſauroit empêcher en aucune maniere, que cet arrêt irrévocable ne ſoit ſuivi de ſon effet.

La révélation, & l'opinion génerale de tous les peuples s'accordent cependant à établir que la priere & la grace divine ſont auſſi naturellement liées enſemble qu'une

maladie, & les remedes qui peuvent opérer ſa guériſon; le Tout-puiſſant, qui a prévu ma priere de toute éternité, peut auſſi avoir compris ſes effets ſalutaires dans le plan des événemens de ce monde. Tout le monde juſqu'au philoſophe-payen ſera obligé d'avouer, que rien ne ſauroit mieux convenir à l'homme malheureux & foible, que de chercher un aſyle auprès de ſon Créateur, dont la main ſecourable lui laiſſe eſpérer tous les bienfaits, qui ne ſe trouvent point en oppoſition avec des deſſeins plus élevés. Le génie d'Homere brille ſur-tout dans ſa deſcription de la priere; le ſtoïcien Simplicius nous a laiſſé le modele d'une priere, à laquelle il ne manque que la connoiſſance d'un Rédemteur.

Et nous trouverions encore, que la priere eſt une occupation indigne du ſage! cependant la priere nous eſt ordonnée par notre Sauveur, lui-même nous en a donné l'exemple, & a prié ſans ceſſe: pourquoi environnés de miſeres, hors d'état de nous aider nous-mêmes n'expoſerions-nous pas nos beſoins à notre Créateur, à ce Dieu des miſéricordes? La priere eſt une confeſſion de foi, celui qui s'aquitte de ce devoir paroît comme une foible créature & comme un ſerviteur devant le trône de ſon ſouverain Tout-puiſſant, qu'il reconnoît pour le maître

abſolu de ſon ſort, celui dont la main dirige ſeule les évenemens heureux & malheureux de cette vie. C'eſt l'occupation la plus convenable à la créature, & tout nous porte à croire, que la bonté divine attache à notre priere des reſſources ſalutaires contre les maux qui nous environnent, ſans qu'on puiſſe, comme le croit M. de V... accuſer Dieu de foibleſſe ou d'inconſtance.

*Page 255 Toute-puiſſance.* Ce n'eſt point le Dieu des chrétiens ſeulement, que notre poëte oſe attaquer dans cet article, ſon audace s'éleve contre le Dieu ſouverain de tous les mondes, & de toutes les créatures; Dieu ne peut pas tout, peut-être s'eſt-il vu contraint par ſa nature à ne pouvoir former que le monde qui exiſte! Qu'entendez-vous par la nature de Dieu, qui le dirige, ou comme vous vous exprimez, la force? Sa nature eſt ſageſſe, amour, juſtice, qui l'ont dirigé dans tout ce qu'il a fait, ce n'eſt point contrainte, mais l'effet libre de ſa nature. Rien hors de lui ne pouvoit ni le borner, ni l'empêcher dans ſes œuvres.

*Page 257. La nature des êtres a tout déterminé.* La nature des êtres contingens, dans leſquels Dieu-exiſtoit de toute éternité, dont l'exiſtence n'a d'autre principe que lui, ces êtres, ces créatures de ſa pure volonté ont forcé Dieu! Où étoit la nature

avant que le monde existât? On ne sauroit prévoir l'avenir, puisqu'il n'existe point. L'homme prévoit bien des choses futures, parce qu'elles se trouvent liées aux choses présentes par un enchaînement physique ou moral, & qu'il connoît une partie de cette chaîne. Il est impossible, que Dieu, qui connoît tout, puisqu'il à tout créé, puisse ignorer ce qui doit arriver parmi ses créatures selon les loix physiques & morales, puisque lui seul est l'auteur de ces loix. Chez Dieu rien n'est futur, ce qui l'est pour nous, est présent aux yeux de l'Eternel. La priere & ses fruits salutaires sont à ses yeux des causes & leurs effets inséparablement liés ensemble.

M. de V... prétend que ce n'est que par son hypothese, qu'on peut rendre raison de la cause du mal répandu dans le monde, qu'un Dieu infiniment bon, auroit aussi répandu infiniment plus de bonheur sur les êtres doués de sensations.

L'origine du mal est toujours très-difficile à expliquer; j'ai déja fait connoître mes idées sur cette matiere obscure. (*k*)

Dieu a sans doute accordé aux êtres doués de sensations autant de plaisir, qu'il pouvoit convenir à leur nature & à leurs forces. Tout

(*k*) Pag. 77.

le monde ſait qu'une ſenſation très-vive, en augmentant la volupté, épuiſe le corps, & qu'un plus grand nombre de jouiſſances, dans un petit eſpace de tems, nous priveroit de celles dont nous pourrions être ſuſceptibles dans une carriere prolongée par des ſenſations moins vives. Le papillon ne ſait que jouir, mais que ſa durée eſt courte!

D'ailleurs l'homme n'accomplit ſa véritable deſtinée que dans une ſeconde vie, dont la durée ſera éternelle, & dont le bonheur ſurpaſſera infiniment tous les plaiſirs de celle-ci; ce ne ſera qu'alors qu'il vaudra la peine de jouir d'un bonheur, qui ne ſera troublé par aucune viciſſitude. Et l'ingrat ſe plaint de ſes foibles jouiſſances! que pouvoit faire de plus notre bienfaiteur céleſte? La conſervation de notre corps, la propagation de notre eſpece, la ſatisfaction de tous nos beſoins ſont environnés de volupté. Ces beſoins pouvoient exiſter ſans être accompagnés de plaiſir; notre eſtomac ſentiroit la faim, & recevroit la nourriture ſans goûter le moindre plaiſir, ſans notre langue, qui ne dépend en rien de l'eſtomac. Toutes nos actions, qui ne s'écartent point de la nature, ſont un enchaînement de volupté, nous ne ſaurions, ni manger, ni boire, ni dormir, ni aimer, ni contempler les beautés de la nature, ni entendre les accens harmonieux

des oiſeaux, ni reſpirer le doux zéphir, ni ſentir la chaleur qui renouvelle nos forces, nous ne ſaurions exiſter un inſtant ſans jouir. Quelle ſource de volupté la gloire n'a-t-elle pas été pour notre poëte! gloire juſtement méritée par ſes rares talens, qui lui valurent & les applaudiſſemens des monarques & l'admiration des poëtes? s'il étoit poſſible, qu'on pût ſuppoſer heureux, l'homme qui fait ſans ceſſe retentir ſes plaintes, & dont la moindre critique irrite la ſenſibilité.

*Page* 216. *Jéſus un témoin de vérité, un Socrate!* J'aimerois M. de V... autant que je l'admire, s'il avoit toujours penſé de même, quoique Socrate, qui n'étoit point exempt des foibleſſes attachées à l'humanité ſe trouve bien au-deſſous de la comparaiſon avec notre divin Rédemteur.

*Page* 292. *Réſurection.* Nous liſons dans cet article des objections mêlées de plaiſanteries, tirées des différens corps dans leſquels paſſe la matiere de chaque corps. M. de V... s'amuſe auſſi ſur quelques circonſtances relatives à notre corps, qui ſelon toute apparence n'auront point lieu dans l'éternité, & ſur la mémoire, ſans laquelle il ne ſauroit exiſter de perſonalité. A ces objections il en ajoute d'autres qui ne peuvent s'appliquer qu'à des opinions mal fondées de quelques ſectes particulieres.

On ne ſauroit exiger de nous la connoiſſance de notre maniere d'être dans une vie avenir. Il ſuffit que notre raiſon nous démontre clairement, que ce monde n'eſt point le théatre de la diſtribution des récompenſes & des châtimens, qu'il n'en eſt pas moins inſéparablement attaché aux premieres notions d'un Dieu ſouverainement juſte, que nous ſachions avec la même certitude, que notre ame eſt un être ſimple & indiviſible, qui ne ſauroit comme les corps paſſer dans d'autres êtres, qui ne ſont plus un tout. Mais la véritable lumiere ſur ce ſujet important nous vient de la révélation, qui nous montre une vie avenir comme le théatre de ces récompenſes & de ces punitions. Tout le reſte ne doit point nous inquiéter. Nous ne ſavons de la vie future que le peu, que la révélation nous laiſſe entrevoir, au lieu que d'épaiſſes ténébres dérobent à notre connoiſſance tout ce qui concerne l'exiſtence, la mémoire & la perſonalité d'une ame ſéparée du corps; mais qui de nous doutera un inſtant de la puiſſance ſouveraine de notre Créateur, qu'il ne puiſſe nous former un corps de quelle matiere que ce ſoit, qui devienne nous dès qu'il ſe trouvera uni à notre ame? ce corps, qui joint à notre ame fait notre moi, un corps tout

compoſé

composé d'une matiere étrangere tirée de la nourriture, quoique notre ame sente de la maniere la plus vive le moindre dérangement de cette matiere qui lui étoit étrangere auparavant.

*Page 322, Salomon.* Tout le monde sait, qu'une petite riviere près de Rhinocorure fixoit la frontiere de la Palestine du côté d'Egypte, & qu'on l'appelloit le ruisseau d'Egypte, que le royaume de Salomon s'étendoit jusque là, que les rois de Syrie avoient déja payé tribut à David qui les avoit subjugué (*l*). Toute l'objection de M. de V... se réduit donc à ceci: que Salomon n'avoit pas été aussi puissant que Cyrus; mais sa puissance surpassoit de beaucoup celle d'un Agamemnon & d'un Thesée; nous trouvons de Gaza à l'Euphrate quatre degrés complets ou 150 lieues de France, & la largeur inégale alloit, après que les Moabites & les Ammonites furent subjugués à 3 ou 4 degrés; cette étendue est plus considérable encore selon la carte de Darville, d'Eziongeber jusqu'à la Méditerranée. La ville de Tadmor fondée par Salomon, qui n'est autre chose que la fameuse Palmyre très-éloignée de la Palestine, prouve qu'il étoit maître de la Syrie, de l'autre côté sur la frontiere

(*l*) *p.* 11.

de l'Egypte Salomon poſſédoit Gazer ou Gaza (*m*).

Les ſommes très-conſidérables qui s'étoient trouvées dans le tréſor de David ne ſauroient être déterminées : nous ignorons ſi ce qui eſt ici appellé talent d'or, dont nous ne pouvons calculer au juſte la valeur, étoit un talent ordinaire ; les quarante mille chariots ſe réduiſent à quartoze cents, ce qui forme une proportion plus vraiſemblable avec douze mille hommes de cavalerie.

*Page* 326. Bacon, auquel M. de V... ne peut refuſer le titre de grand homme, penſe bien différemment de lui des proverbes de Salomon, & montre dans un ouvrage particulier, avec quelle pénétration ſon auteur ſavoit lire dans le cœur humain & juger des voies du monde ; mais il y auroit de l'injuſtice d'exiger des poëtes & des philoſophes Orientaux cette gêne & ces égards pour le goût & les bienſéances modernes. Pourquoi le vin ne brilleroit-il pas dans une coupe d'or ? Combien n'y a-t-il pas de petiteſſe à ſe permettre de pareilles objections ? Pourquoi Salomon n'auroit-il pas connu les coupes de verre, puiſque ce fut dans la Paleſtine qu'on a fabriqué les premiers verres du ſable de la riviere de Bolus ?

(*m*) 1 Rois X, 26.

*Page 333.* L'opinion "*qu'on n'avoit point connu les livres de Moyse du tems de Jésus fils de Sirach*„ se trouve refutée par le livre même, dont il n'existe pas une page qui ne soit fondée sur la religion de ce législateur.

*Page 357.* Nous croyons en effet, que l'amour de la vérité n'engagera jamais nos philosophes à être les instrumens de quelque révolution politique; ils signeront plutôt toutes les confessions, quand même ils n'en croiroient pas un mot, se conformeront à tous les cultes, dont ils se moqueront en secret, très-indifférens que la religion du pays qu'ils habitent soit conforme à la raison ou non. Aussi long-tems que le clergé se maintiendra dans son pouvoir, ils ne se feront jamais le moindre scrupule de se soumettre extérieurement à toutes ses ordonnances, ils prodigueront toutes les marques de respect à un ordre religieux aussi long-tems qu'il sera accrédité, quand même il auroit produit des Gardiner ou des Malagrida; mais si jamais le trône se trouvoit occupé par un prince pareil à Julien, si les rênes de l'état se trouvoient entre les mains des philosophes, nous pouvons juger par leurs actions présentes de la tolérance, qu'ils exeroeroient alors; si un le Franc, un Palissot, & d'autres qui ont entrepris la défense

de la religion, ont déja éprouvé les traits de leur vengeance, s'ils ont déja cherché à armer les grands contre les défenſeurs de la foi, pendant que ces grands n'avoient pas encore renoncé au chriſtianiſme, & ne pouvoient même déſapprouver les efforts de Paliſſot de faire ouvrir les yeux ſur les ſuites de l'incrédulité? Hobbes eſt un vrai philoſophe moderne, qui non content de ſoutenir le deſpotiſme des princes ambitieux, s'érigeoit auſſi en défenſeur de la violence comme de la ſeule ſource du droit, & par conſéquent auſſi les guerres des plus injuſtes.

# LETTRE NEUVIEME.

*Page* 16. C'eſt à deſſein que je ne m'arrête point ſur la confeſſion de foi d'un déiſte attribuée à l'abbé de St. Pierre, dont un philoſophe moderne un peu rigide effaceroit la moitié comme avancée ſans preuves. M. de V... revient bientôt à l'hiſtoire des Juifs & trouve très-mauvais que Moyſe ne conduiſe point ſon peuple par le plus court chemin de Gozen par Gaza, au lieu de lui laiſſer parcourir le déſert pendant quarante ans. Ce long ſéjour dans le déſert étoit d'un côté un châtiment mérité, de l'autre l'effet d'une ſageſſe ſuprême qui vouloit dans la ſolitude & dans l'éloignement des nations idolâtres accoutumer un peuple ſenſuel, porté au culte des images, à un culte raiſonnable, avant qu'il ſe liât avec d'autres peuples. Cette précaution ne reſta point ſans effet, puiſque ce ne fut qu'après la mort de Joſué & des compagnons de ſes victoires, que les Iſraëlites ſe laiſſerent ſéduire à l'idolâtrie par les Cananeéns leurs voiſins, avec leſquels ils s'étoient alliés. Nous voyons d'ailleurs par toutes les circonſtances du voyage des Iſraëlites, que ce déſert n'étoit point une contrée abſolument ſtérile; puiſ-

qu'il fourniſſoit du pâturage au batail, qui ſuffiſoit dans un climat auſſi doux à vêtir la nation; la laine étoit préparée par les femmes, ſelon l'uſage des Arabes d'aujourd'hui, comme faiſoient auſſi les premieres dames Romaines, juſqu'à l'épouſe & la fille d'Auguſte. Il n'eſt point à préſumer que St. Paul eut oſé ſe donner fauſſement pour un citoyen de Rome & natif de Tarſe; ſa longue détention auroit donné aux Juifs ſes ennemis toutes les facilités poſſibles à faire les recherches les plus exactes, & à le rendre ſuſpect aux yeux du gouverneur.

St. Paul n'a nulle part menacé de ne pardonner à perſonne, cet apôtre dit ſeulement après avoir pardonné aux Corinthiens (*a*, qu'il les viſiteroit une troiſieme fois, & qu'il n'y épargneroit perſonne. Les Corinthiens avoient péché par un relâchement exceſſif dans la diſcipline eccléſiaſtique, un d'entr'eux ayant épouſé ſa belle-mere, ils ſe citoient dans leurs procès devant les tribunaux des juges payens; ils formoient des ſectes. Bien loin que St. Paul ait voulu être chef de l'égliſe, il apprit avec indignation que quelques chrétiens s'étoient glorifiés d'être du parti de Paul, & ſe félicite de n'avoir baptiſé perſonne, puiſqu'on auroit pu regarder ces nouveaux

(*a*) Rom. II, 13.

chrétiens comme ſes adhérens (*b*). Il ſe reconnoît d'ailleurs, comme M. de V... le demande le dernier des apôtres (*c*), parce qu'il avoit perſécuté l'égliſe du Seigneur.

*Page* 58. Un chien de chaſſe montrera ſans doute plus d'intelligence qu'un homme imbécille; mais l'intelligence d'un imbécille ne doit point être choiſie pour la meſure de l'eſprit humain, ſon ame rencontre dans les organes des obſtacles, qui l'empêchent de développer ſes facultés.

Les ſupplémens paſſent pour un ouvrage de pluſieurs perſonnes, mais M. de V... en étant le ſeul auteur connu, je les regarderai comme ſortis de ſa plume, d'autant plus que ma critique a plutôt pour objet quelques paſſages de l'ouvrage que j'ai devant moi, que le poëte même de Ferney.

*Page.* 94. *Agar.* L'auteur ſe divertit ſur la petite dot qu'Abraham donna à ſa concubine Agar en la renvoyant; elle s'étoit attirée cette diſgrace par ſa faute. Iſmaël étoit un jeune homme de ſeize ans; l'embarras d'Agar ne dure que juſqu'au moment où ſon fils trouve des reſſources dans le produit de la chaſſe. Agar n'avoit d'ailleurs pas une grande route à faire pour ſe rendre par

(*b*) 1 Cor. V, 15.

(*c*) 1 Cor. XV, 9.

le déſert en Egypte ſa patrie, où elle pouvoit eſpérer des ſecours.

*Page* 95. Le récit que Moyſe fait des premieres apparitions, dont Dieu honora les hommes, eſt repréſenté & tourné en ridicule comme une fable inventée par les Juifs; la parole de Dieu voulant ſe manifeſter aux fideles des premiers âges, il falloit qu'elle parût à leurs yeux d'une maniere ſenſible. Lorſque le monde étoit encore dans ſon enfance, les hommes s'y trouvant placés ſans être aidés des arts ou de l'expérience, leur Créateur ne pouvoit leur donner une preuve plus éclatante de ſa bonté infinie, qu'en ſe chargeant lui-même du ſoin de les inſtruire; ſans cette condeſcendance, qui mérite notre plus grande admiration, les hommes n'auroient jamais été en état de s'élever à la connoiſſance de la religion, & d'un culte agréable à Dieu: ils ſeroient reſtés ſans ces lumieres extraordinaires dans un état de barbarie incapables de connoître ce qu'ils devoient à Dieu & aux hommes, & peut-être auſſi incapables de trouver pas eux-mêmes les choſes les plus néceſſaires à leur conſervation.

Nous trouvons dans l'exemple des ſauvages de l'Amérique une preuve frappante que les hommes peuvent pendant bien des ſiecles reſter dans un état de barbarie, privés de la

douce influence, que la connoiſſance des arts & encore plus celle du vrai Dieu peuvent avoir ſur notre véritable bonheur. Lorſqu'au douzieme ſiecle Mancocapac quitta un pays dont les habitans avoient quelque connoiſſance des arts & de l'uſage des métaux & s'établit auprès du lac de Titicaca, il trouva une des plus pelles parties de notre globe habitée par un peuple barbare & plongé dans la plus profonde ignorance, ne connoiſſant d'autre dépendance que celle du tigre qu'il adoroit, des milliers d'années ne purent donc faire ſortir ce peuple de ſon état de barbarie ſans un ſecours étranger. La même barbarie tient encore enchaînés les habitans du détroit Magellanique, qui n'ont pas encore ſu conſtruire des cabanes pour ſe garantir du froid. Tout le monde connoit l'obſcurité des idées d'un Ciceron ſur la nature de Dieu, quoique cet orateur eût devant ſes yeux les écrits des Grecs les plus célebres ſur la divinité & ſur l'origine des choſes. Dès que Dieu vouloit donc fournir aux hommes les moyens d'avancer leur bonheur dans cette vie & dans l'autre, il ne put ſe ſervir d'un moyen plus ſûr ni plus conforme à ſa bonté, qu'en leur envoyant ſa parole, qui dans le tems fixé dans ſes décrets éternels, devoit être une ſeconde fois le prophete du genre humain.

Les cinquante-quatre ſectes de chrétiens & leurs cinquante-quatre évangiles ſont une exagération tout à fait arbitraire. Quelques ſectes, mais dont le nombre n'approche pas de beaucoup celui qu'il plaît à M. de V... de fixer, s'étoient en effet gliſſées parmi les chrétiens, ſur-tout avant leur ſéparation de l'égliſe judaïque. Aucun des faux évangiles n'a jamais eu la moindre autorité dans l'égliſe chrétienne (*d*). Les hommes apoſtoliques & leurs plus proches ſucceſſeurs n'en citent pas un ſeul comme un ouvrage digne de vénération, ou comme une partie de l'Ecriture. La plupart de ces faux évangiles étoit la production de l'eſprit inventif des Grecs, qui ne goûtant point la ſimplicité des évangiles autentiques, defigurerent l'hiſtoire de Jéſus par le merveilleux, pour lequel ils avoient une inclination particuliere; l'avarice qui a de tout tems enfanté de faux ouvrages ſous les noms d'auteurs célebres, peut auſſi avoir été la ſource d'un grand nombre de ces impoſtures. On connoiſſoit déja depuis pluſieurs ſiecles le penchant ſingulier des Grecs à donner naiſſance à des ouvrages propres à faire du bruit dans le monde, ſur-tout depuis l'émulation, qui regnoit entre les bibliotheques de Pergame

(*d*) *p.* 31, 32.

& d'Alexandrie. On avoit fait courir autrefois les fauſſes lettres d'Hippocrate, comme dans la ſuite celles de notre Sauveur & du roi Abgare; le zele des premiers chrétiens donnoit lieu d'eſpérer, que tout ce qui auroit quelque rapport à l'hiſtoire de Jéſus, ſeroit payé très-généreuſement. Pluſieurs faux évangiles étoient auſſi un artifice de quelques ſectes oubliées depuis long-tems, qui eſpéroient, par-là donner du poids à leurs dogmes, & d'affoiblir l'autorité de ceux des vrais chrétiens. La maniere d'argumenter de M. de V... reſſemble aſſez à celle d'un homme, qui ſoutiendroit, qu'il n'exiſte point de véritables médailles antiques, parce qu'il en a vu qui étoient ſuppoſées, quoique les premieres duſſent plutôt être jugées par leurs véritables caracteres d'autenticité, que par les défauts des autres, qui n'ont aucun rapport avec elles. La même maniere de juger doit être employée à l'égard des livres du nouveau Teſtament, dont la perfection comparée avec les défauts eſſentiels des faux évangiles ſe montre encore avec plus d'évidence. C'eſt encore par une nouvelle injuſtice, qu'on oſe mettre les vices des Gnoſtiques, des Cerinthiens & d'autres ennemis du chriſtianiſme ſur le compte des chrétiens, contre leſquels tous ces faux évangiles avoient été fabriqués.

*Page* 119. M. de V... ſe plaît trop ſouvent à rappeller le grand nombre de peuples, auxquels l'évangile n'a été annoncé ni immédiatement ni dans ſa pureté ; mais ceux que le Juge du monde rejettera un jour de ſa communion trouveront eux-mêmes dans le fond de leur cœur les preuves les plus évidentes de ſa juſtice.

*Page* 129. *Dévot.* On s'y permet une ſortie courte mais très-injuſte contre le prophete Samuel & le grand pontife Joïada, dont le premier exécuta l'arrêt prononcé depuis long-tems contre une nation maudite de Dieu, qui avoit mérité ce jugement par le maſſacre barbare des foibles & malades d'entre les Iſraëlites, l'autre punit la meurtriere de toute la race royale.

*Page* 129. *Ezouvadam.* M. de V... étonné de ce que les écrivains du paganiſme ne font nulle part la moindre mention d'Adam, cite ici un des livres religieux des plus anciens des Brachmanes, ou Adima eſt évidemment notre Adam, dont la femme doit avoir porté un nom, qui ſignifie mere des hommes (*e*) & Zerduſt dont l'hiſtoire de la création & du déluge s'accorde aſſez avec celle de Moyſe. C'eſt un trait de contradic-

(*e*) Churchill Trévils T. VI. Cheva, que nous liſons Evah.

tion très-frappant chez notre poëte. Nous voyons clairement par ce paſſage du livre de la loi des Brachmanes, que l'hiſtoire d'Adam s'eſt conſervée parmi les peuples connus les plus anciens, dont les Grecs tirerent dans la ſuite, ſelon M. de V... toutes leurs connoiſſances.

*Page* 135. C'eſt par une légéreté encore plus coupable, que M. de V... ſe ſert des preuves les plus connues qui établiſſent la vérité de l'hiſtoire de Jéſus, en faveur de l'hiſtoire de Gargantua; la plume me tombe des mains, en voulant copier cette ſuite de profanation & d'impiété. Tous les ennemis de notre Sauveur & de ſon égliſe, un Celſe, un Porphire un Julien & même les Juifs ont cru & avoué la vie, les miracles & la mort de Jéſus, de la même maniere que ces vérités ont de tout tems été reçues des chrétiens. M. de V... lui-même ne ſauroit nier les changemens prodigieux, qui ont été une ſuite du ſéjour de notre Sauveur ſur la terre, & dont les effets ne paroiſſent pas moins de nos jours, & rougira d'avoir oſé comparer cette hiſtoire avec un roman mépriſable, qui n'a eu d'autre ſuite que d'avoir fait rire.

*Page* 138. *Hypatia* & non *Hipathie*. Nous déſapprouvons auſſi bien que M. de V... l'eſprit de perſécution, dont cette femme

célebre a été la victime ; mais cet événement ne doit point être attribué à la doctrine de celui qui nous interdit même la vengeance légitime, & qui nous ordonne d'aimer nos ennemis, de leur faire du bien, & de leur pardonner ſans la moindre réſerve toutes leurs offenſes.

*Page* 141. La rétrogradation de l'ombre du cadran ne demandoit aucun changement dans le ſyſtème des mondes & des ſoleils ; il ſuffiſoit que le créateur & du cadran & de l'ombre preſcrivît à la derniere une route oppoſée à celle que la nature lui auroit tracée.

*Innocens.* Contre le maſſacre des enfans de Bethlehem. M. de V... ſe garde bien de dire que Macrobe, quoique payen, raconte cet événement. Hérode, qui fit enfermer les principaux Juifs dans un cirque avec ordre d'y mettre le feu, dans l'inſtant même qu'il auroit rendu l'ame, étoit aſſez inhumain pour ſacrifier quelques enfans à ſa ſureté dans l'eſpérance d'envelopper dans ce maſſacre le Meſſie promis. L'hiſtoire de cet événement peut très-bien ne s'être point répandue à Rome ; le théatre de ce malheur étoit dans une petite ville & dans quelques villages, & ne devoit pas faire une bien grande ſenſation dans une ville comme cette capitale du monde. On ne peut douter du voyage de

notre Sauveur en Egypte que juſqu'au moment qu'on lira le récit de l'évangeliſte. Joſeph alla avec le Nouveau-né à Jéruſalem, avant le maſſacre des enfans, & puiſque Hérode avoit fait mourir les enfans au-deſſous de deux ans, il faut donc que l'auteur ſacré donne environ un an au Meſſie, ce qui prouve que ſon ordre fut donné quelque tems après la naiſſance de Jéſus, qui peut avoir été tranſporté à Jéruſalem, une année avant que l'ange avertit Joſeph de s'enfuir en Egypte.

*Page* 169. M. de V... fait ſemblant de nier que le mouvement n'eſt point un attribut eſſentiel de la matiere, mais il ſe laiſſe ramener par de ſi foibles argumens qu'il s'annonce un très-mauvais avocat de la bonne cauſe. Pourquoi le mouvement ſeroit-il un attribut eſſentiel de la matiere, puiſque ſon état naturel eſt le repos, & que ſon mouvement n'eſt que la ſuite d'une impulſion extérieure ? Il eſt vrai que les globes céleſtes ſe meuvent & que toutes leurs parties participent à ce mouvement, mais ce mouvement leur eſt communiqué de dehors ; le mouvement de pluſieurs d'entr'eux fuit une direction abſolument oppoſée à celle du globe terreſtre, par conſéquent le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiere. Si M. de V... ſoutient qu'il eſt de l'eſſence de la matiere

d'être ſuſceptible de mouvement, puiſqu'elle ſe meut dans cet inſtant, on lui répondra, qu'il n'eſt donc pas moins eſſentiel à ſa nature de n'être point ſuſceptible de mouvement dès qu'elle ſe trouve un inſtant en repos; il falloit plutôt démontrer qu'il exiſte une liaiſon interne & inſéparable entre la matiere & ſon mouvement comme nous la reconnoiſſons entre la matiere & ſon étendue ou ſon impénétrabilité.

*Page* 157. *Oſée.* Les prophetes s'expriment ſouvent comme s'ils paroiſſoient deſirer ce qui étoit l'objet de leurs prédictions; telles ſont les prophéties de la deſtruction de Samarie, de Tyr, de Sidon & du royaume des Scytes, quoique les Juifs n'euſſent pas à beaucoup près les forces néceſſaires pour tenter de pareilles révolutions.

*Page* 189. Jeſus dit que le bled meurt avant que de ſe reproduire, erreur très-ridicule aux yeux de M. de V... Cette expreſſion eſt cependant auſſi vraie phyſiquement que l'événement de la réſurrection dont elle eſt l'image. La plus grande partie du bled ſe trouve détruite, ſon enveloppe diſparoît, on ne voit plus la moindre trace de la pellicule, la moelle ſert à la nourriture de la jeune plante, il n'en reſte que le germe inviſible & caché dans le bled, qui ſe développe pour reprendre une nouvelle exiſtence.

*Page*

*Page* 193. *Contre le livre des Maccabées.* Nous admettons volontiers la critique d'un livre qui fourmille d'erreurs hiſtoriques ; mais M. de V... avance ſans fondement, qu'il n'étoit point queſtion dans ces tems-là de la réſurrection, & que cette queſtion n'avoit été agitée que du tems de Gamaliel. Le dogme de la réſurrection étoit reçu des Juifs de tout tems, & ce fut long-tems avant Gamaliel que Zadok enſeigna le premier l'erreur de l'anéantiſſement après la mort.

*Pag.* 205. *Contre la perſécution, contre Jurieu & Lang.* Mais la haine des philoſophes, qui ne peuvent ſe ſervir ni du glaive temporel ni des loix pour ſe venger, eſt-elle moins obſtinée, les voyons-nous plus portés à la réconciliation ? Combien de fois n'entendons-nous pas retentir les plaintes de M. de V... contre un la Beaumelle, un Freron, un Nonnotte, un Patouillet ; contre tous ceux dont la critique a oſé toucher à ſes ouvrages ? Avec de pareilles diſpoſitions M. de V... auroit auſſi bien que Jurieu & Lang appellé le bras ſéculier contre un homme, dont la doctrine, ou du moins les conſéquences qu'il étoit aiſé d'en tirer, s'éloignent de celle du chriſtianiſme, & qui pouvoit avoir dans la pratique les ſuites les plus dangereuſes. Les adverſaires de M. de V... n'ont attaqué ni la religion ni l'état ; le refus d'hommages aſſez

humbles étoit tout leur crime. Cependant le tems & l'éternité ou du moins les vœux du poëte, & l'aſcendant de ſes ſatyres ſur l'eſprit des grands, ſuffiront à peine pour les punir ſelon leur mérite.

*Page* 249. M. de V... revient à Sanchoniaton, ouvrage évidemment ſuppoſé & rempli de noms grecs. De-là aux Cabires adorés vingt & quatre ſiecles avant notre ere, dans un tems où ni la Grece, ni la Thrace n'étoient habitées, où l'hiſtoire des Grecs ne ſauroit remonter à pluſieurs ſiecles près, puiſque ces 24 ſiecles nous conduiſent au-delà du déluge.

*Page* 251. On nous dit qu'aucun auteur ancien ne fait mention de Noé, que les peuples les plus anciens n'avoient aucune tradition du déluge, & pour rendre la contradiction plus frappante, nous liſons à la même page, l'hiſtoire de Xiſutrus, du déluge, de l'arche, & du pigeon.

*Page* 287. Il n'eſt point décidé que trente ſicles faſſent la ſomme de trente deux écus, & dans ce cas même ils reſteront au-deſſous de la valeur d'un eſclave. On ne ſauroit accuſer Moyſe d'avoir péché contre les regles de la vraiſemblance, en inférant dans ſon hiſtoire qu'un peuple compoſé de 600000 hommes, accoutumés à garantir leurs morts de la putréfaction par l'uſage des aromates & des baumes, ſortant d'un pays qui étoit

la patrie de ces productions précieuſes, ait pu ſe charger de quelques centaines de livres de ces drogues.

*Page 303. Doctrine d'Abauzit ſur la Trinité.* Le bibliothécaire de Geneve ne ſentoit que trop la difficulté d'accorder le ſocinianiſme avec l'Ecriture-ſainte, qui donne ſi ſouvent à notre Sauveur des noms & des perfections qui n'appartiennent qu'à Dieu, qui lui accorde le même rang qu'au pere céleſte, où Jeſus reçoit lui-même le nom de Dieu de ſon diſciple dans l'inſtant que celui-ci le reconnoît pour ſon Rédempteur.

On reconnoît aiſément dans les prétendues lettres de Memmius l'eſprit & la confeſſion de foi du poëte, qui n'adopte pas moins en préſence de notaires & de témoins tous les dogmes de l'égliſe catholique, dont il ſe déclare publiquement un membre fidele en participant à la meſſe & à la confeſſion. Comment le véritable Memmius auroit-il pu faire perdre la bataille de Tapſa à Caton, qui ne s'y eſt point trouvé? qu'il eſt aiſé de reconnoître l'auteur de cet ouvrage à la ſortie violente contre les Juifs, qui ſelon lui ne ſont connus que pour avoir vendu des philtres à Rome; rogné l'argent, & fait le métier d'uſuriers! Dans quelle ſource le vrai Memmius auroit-il puiſé la connoiſſance de Jeſus déſigné ſous le nom d'un vil charlatan,

qui enſeigna avant St. Paul que le bled meurt avant que de renaître ?

*Page* 330. La doctrine ſur la divinité eſt parfaitement la même que nous trouvons répandue dans tout l'ouvrage ſur l'Encyclopédie. Le vrai ſpinoſiſme. Un Dieu étendu, préſent par-tout dans la matiere dont il eſt l'ame, cependant ſouverainement ſage, ne tirant point ſon origine de la matiere, qui auroit été incapable de donner l'exiſtence à un Dieu ſage & bienfaiſant.

M. de V... explique ici comme ailleurs l'origine du mal, des bornes où la divinité ſe trouvoit enfermée, ou de ſon impuiſſance de faire quelque choſe de mieux des matériaux qu'il employa à cet ouvrage; le monde eſt donc indépendant & auſſi bien éternel que Dieu.

Memmius ayant réfléchi ſur tout, ſe voit entraîné au fataliſme, & trouve toutes les actions inſéparablement liées aux événemens qui les ont précédés; il eſt donc, comme l'auteur du ſyſtême de la nature, réduit à croire que toutes nos actions ſont auſſi bien néceſſaires que les ſuites des mouvemens des corps, & ne méritent par conſéquent ni récompenſes ni punitions. Quelle liberté a la pierre qui tombe d'un toît de ne pas me tuer lorſque j'y paſſe dans cet inſtant? & de quel droit me plaindrai-je d'elle, puiſqu'elle n'a-

git que d'après un mouvement irréſiſtible ? De même l'homme n'eſt pas plus en état de réſiſter au torrent qui l'entraîne aux crimes les plus atroces.

Memmius ne connoît point d'êtres ſimples, il ne ſauroit s'en faire la moindre idée, par là même qu'il eſt impoſſible de s'en former une image. Notre ame ne peut ni être ſimple, ni ſe laiſſer enfermer dans le cerveau, auſſi étendue que le corps elle eſt préſente à toutes ſes parties; elle n'eſt pas même un être, mais ſeulement une faculté. L'immortalité eſt une choſe impoſſible, puiſqu'on ne peut être immortel qu'en conſervant la mémoire & les organes matériels de ſes ſens. Doctrine déja enſeignée dans les queſtions encyclopédiques.

De-là il paſſe à une prophétie, ſur les torrens de ſang, qui ſeront répandus par les chrétiens (Thérapeutes), & une priere contre les progrès de l'eſprit de perſécution; phraſe, qui ne ſeroit jamais entrée dans la tête du vrai Memmius.

Ce ſyſtême d'incrédulité ne mérite point que nous nous y arrêtions, on n'y rencontre aucune objection, il n'enferme que les aſſertions & les ſentimens de ſon auteur, ſur leſquels les remarques ſuivantes ne ſeront peut-être pas inutiles.

Notre ame habite certainement une place

déterminée dans la tête (*f*). Les bleſſures & les maladies de cerveau ou d'une de ſes parties arrêtent auſſi-tôt ſa penſée, ſes jugemens, ſes occupations; la moëlle du dos, quoiqu'elle ſoit une partie du cerveau, ne contribue cependant en rien à cette altération, elle peut être dérangée ſans que l'intelligence, la perſonnalité & la mémoire y ſouffrent. Mais notre ame n'en eſt pas moins ſimple; tant de différentes impreſſions occaſionnées chacune par ſon nerf particulier, ſur lequel elle influe à ſon tour, ne pourront jamais ſe raſſembler corporellement en un ſeul point; les nerfs du cerveau ne formeront jamais une ſeule matiere avec ceux de la vue, toutes les deux eſpeces conſerveront toujours leurs départemens ſéparés & indépendans. Mais il n'en eſt pas de même de l'homme; ce que j'ai vu, ce que j'ai oui eſt également préſent à mon eſprit; je vois & j'entends dans le même inſtant ſans que cela m'empêche de diſtinguer ces deux impreſſions; je poſſede donc un moi, qui n'eſt ni étendu, ni compoſé de parties; qui réunit par les liens les plus étroits les impreſſions matérielles de pluſieurs nerfs, & ne les ſent pas moins en même tems & ſans les confondre, qui ſe trouve par conſéquent doué

(*f*) V. p. 21.

d'une qualité dont un corps ne pourra jamais être ſuſceptible, qui eſt de réunir dans un ſeul moi deux impreſſions ſans les confondre.

Il ſe peut que le mal phyſique ſoit inſéparable de la matiere. On ne ſauroit cependant nier que la mort des animaux n'ait procuré à la terre un avantage qui n'auroit pas eu lieu ſans elle : c'eſt cette circulation continuelle d'une matiere morte & informe, par des corps nouveaux, organiſés & ſenſibles, qui nous offre un ſpectacle bien plus varié que ſi nous étions environnés d'animaux d'une durée éternelle, incapables de ſe reproduire, & dont la vieilleſſe ne pourroit être exempte du ſort inſéparable de toutes les choſes corporelles, de foibleſſes & de peines. Il ſuit de-là que la nature même a condamné les animaux à la mort, & que les objections tirées des maladies, des douleurs & des peines de cette vie ſe détruiſent elles-mêmes.

Mais la plus mauvaiſe ſolution de ce problême ſera toujours le fataliſme. L'homme n'ayant pu ſe créer lui-même, ni choiſir à ſon entrée dans le monde les événemens de cette vie, mais n'occupant comme un ſimple anneau que la place aſſignée par ſon Créateur dans la chaîne des êtres, ſes mouvemens, ſes tentations & ſes vices ne peuvent, ſelon

le ſyſtême de la nature, dériver que de Dieu ſeul, qui eſt la premiere cauſe de tous les événemens, & ce ſeroit un Dieu parfaitement conforme à l'idée de M. de V... tout-puiſſant, d'une bonté & d'une ſageſſe infinies, mais un Dieu qui m'a créé afin que je ſois forcé d'être méchant & miſérable.

# LETTRE DIXIEME.

J'AVOIS peu d'eſpérance de continuer cet ouvrage ; au milieu de mon travail je fus ſurpris d'une maladie qui allarma mes amis, mais le Souverain de la vie & de la mort daigna me rappeller à la vie, & j'eus le loiſir de parcourir une partie conſidérable des mêlanges hiſtoriques. Il ne falloit rien moins qu'une déférence auſſi décidée aux deſirs de mes amis pour ſurmonter le dégoût que j'ai éprouvé dans le cours de cet ouvrage. Il en coûte toujours au caractere paiſible & porté à la bienveuillance de réfuter ; quoique notre intention ne ſoit point de découvrir dans les erreurs d'un homme, d'un frere, les bornes de ſes lumieres & de troubler ſon bonheur en affoibliſſant la haute opinion que d'autres avoient de ſon mérite, ce mal ne lui arrive pas moins par une ſuite naturelle d'une pareille entrepriſe ; celle-ci a pour objet un homme doué des talens les plus extraordinaires, jouiſſant dans toute l'Europe d'une gloire méritée.

Les mêlanges du poëte de Ferney contiennent les mêmes objections & les mêmes doutes contre la religion & l'hiſtoire ſacrée, que j'ai réfuté dans mes lettres précédentes.

Les fréquentes répétitions que nous trouvons dans les queſtions encyclopédiques, m'ont déja fait commettre bien des fois la même faute dans mes réponſes. Et comme dans l'ouvrage, que j'ai ſous mes yeux les objections ſont encore plus détachées & les répétitions plus fréquentes, j'aurai auſſi plus de peine à me garantir de cet inconvénient, que je chercherai à éviter le plus qu'il me ſera poſſible.

On impute mal-à-propos à la révélation d'avoir laiſſé les hommes pendant un ſi grand nombre de ſiecles dans un état de barbarie. Peu de monumens de ces tems réculés ſont parvenus juſqu'à nous ; & comment les hommes de ces tems-là en auroient-ils laiſſés tandis qu'ils n'avoient encore aucune connoiſſance des arts, qui ſeuls pouvoient les mettre en état de conſtruire des édifices durables, ou de compoſer des ouvrages dignes de ſurvivre à trente ſiecles? L'Egypte ce royaume ſi peu ancien ſelon M. de V... & un des plus anciens ſelon la plupart des autres ſavans, exerçoit déja tous les arts, en avoit inventé pluſieurs, & a laiſſé des monumens de ſon induſtrie dignes de notre admiration, dont pluſieurs ſe conſervent encore de nos jours. Les hommes exerçoient avant le déluge pluſieurs arts, & nous pouvons regarder comme des reſtes du premier monde les patriarches qui vécurent

immédiatement après cette catastrophe; un seul homme peut quelquefois civiliser en peu de tems une nation barbare & errante, & lui inspirer le goût des arts & de la police, la rendre même capable des plus grandes entreprises; l'Inca Mancocapac en est un exemple connu de tout le monde, ce prince & ses successeurs furent former en trois siecles les Péruviens auparavant sauvages avec un succès si étonnant, qu'on voit encore les édifices & les chaussées admirables qu'ils avoient construit un siecle ou deux après le premier des Incas. Les hommes connoissoient même avant le déluge des arts plus difficiles, comme l'usage des métaux; nous le voyons par leurs instrumens de musique, qu'ils en avoient forgé.

Si nous rassemblons tout ce que nous connoissons des anciens rois de la Chine, des sages & des auteurs des livres sacrés des Indiens & des Persans, il ne nous restera plus aucun doute, que les hommes de ces tems reculés n'ayent été plus sages, plus vertueux, & même plus habiles que ceux des siecles postérieurs; les Chinois eux-mêmes en conviennent, leur religion étoit plus exempte de superstitions ridicules; un seul Dieu étoit par-tout l'objet de leur culte; ils vivoient sous des loix admirables, au lieu de monumens de nations sauvages, on y rencontre

par-tout les traces d'une nation ſage & policée, dans laquelle nous reconnoiſſons les deſcendans d'un peuple divinement éclairé.

M. de V .. fait très-bien voir, que les Egyptiens, les Phéniciens, les Indiens, les Perſans & les Chinois n'avoient honoré d'un culte que le ſeul Etre ſuprême, ce n'eſt que la nation des Iſraëlites qu'il voudroit ſeule pouvoir accuſer d'idolâtrie. Holwel trouva dans les livres ſacrés des Brachmânes, de même qu'Anquetil dans les loix perſanes un ſeul Dieu ſuprême, éternel & tout-puiſſant. Zoroaſtre enſeignoit la même doctrine; on ne trouvoit ni temples ni idoles chez les Perſans, ils détruiſirent ceux qu'ils trouvoient dans la Grece.

La connoiſſance d'un Créateur & Juge des hommes n'eſt donc point le fruit d'une raiſon éclairée (*a*). La religion perdit de ſa pureté à meſure que les hommes avancerent du côté des arts & des connoiſſances; on aſſocia d'abord à l'Etre ſuprême des divinités ſubalternes, dont le culte remplaça peu-à-peu celui qu'on rendoit auparavant au ſeul vrai Dieu. Les philoſophes cités par M. de V... reconnoiſſent combien il étoit abſurde d'élever des mortels ou des élémens inanimés au rang des dieux. Les Grecs pouſſerent ſe-

(*a*) p. 19.

lon Polibe le mépris de ces divinités ſi loin, que le plus léger intérêt pouvoit les engager au parjure, & même les gens de bien ſe moquoient à Rome des récompenſes & des punitions d'une autre vie.

Mais quelle lumiere cette raiſon éclairée pouvoit-elle donner aux hommes ſur la nature de Dieu & leur rapport avec un Etre ſuprême? elle ne leur apprit qu'à douter; la fauſſe lueur de l'eſprit égara les hommes dans des ténébres ſi épaiſſes, qu'un Ciceron, le plus éclairé des philoſophes du paganiſme, crut trouver dans le doute ſur la divinité, des raiſons plus fortes pour la négative que pour l'affirmative.

Les premiers hommes connoiſſoient le ſeul vrai Dieu, mais bientôt ils s'abandonnerent au culte des créatures, & ils ne furent ramenés de ces erreurs par la philoſophie, que pour ſe jetter dans l'incrédulité.

*Page* 11. Nous avons déja répondu à cet article; ſi l'onction d'un prince étoit un aveu ſolemnel du peuple qui le reconnoiſſoit pour ſon ſouverain, Cyrus & Nébucadnézar portoient avec juſtice le titre d'oints.

*Page* 41. *Amérique.* Les ancêtres des Mexicains étoient originaires de l'Amérique ſeptentrionale, ils quitterent le pays ſitué à l'occident du Canada pour s'établir dans le Mexique. Il eſt à préſumer qu'une nation,

qui vit en abondance & ſans concurrens du produit de la chaſſe ne cherchera pas à conquérir des pays où elle n'a pas lieu d'eſpérer les mêmes avantages. L'Amérique n'étoit ni plus marécageuſe ni plus mal-ſaine que l'étoit l'ancien hémiſphere, avant qu'on y eût extirpé les forêts; la population y étoit d'ailleurs, ſur-tout au Pérou & aux Antilles très-conſidérable; elle ne le ſauroit être autant chez un peuple chaſſeur, qui demande bien des arpens de terre pour fournir à une ſeule famille le gibier néceſſaire à la ſubſiſtance d'une année, au lieu qu'un petit champ ſuffiroit à cet entretien. L'Orignal n'eſt autre choſe que l'Elan de l'Europe; il n'exiſte auſſi aucune différence eſſentielle entre les habitans de l'Europe & ceux de l'Amérique.

*Page* 45. Les objections de M. de V... contre les deux royaumes de Babylone & de Ninive formés de la diviſion de l'ancienne monarchie d'Aſſyrie ne ſont appuyées ſur aucun fondement hiſtorique; nous ne ſavons autre choſe des Chaldéens, ſinon qu'ils ont cultivé de bonne heure les arts & les ſciences, mais il n'eſt point vraiſemblable que le Zendaveſt en ait tiré ſon origine; on ne trouve dans le Zend des Perſans, qui n'eſt pas à beaucoup près auſſi ancien, aucune trace de l'idolâtrie, qui s'étoit gliſſée de ſi bonne heure chez les Chaldéens, quoique ce livre

autrefois si célebre ne manque pas d'ailleurs d'un grand nombre de passages très-absurdes, qui nous font sentir d'autant mieux le bonheur dont nous jouissons, de voir notre religion établie sur l'Ecriture-sainte. Le livre du Zendavest fut composé six cents ans avant notre ere, le Schedder ne le cede pas pour les passages ridicules au Zend. Ninus qui bâtit le temple de Baal, étoit déja idolâtre, lui qui selon M. de V... est le plus ancien roi de Babylone (*b*); mais il y a apparence qu'il n'étoit que le plus ancien monarque puissant des Chaldéens, puisque déja aux jours d'Abraham, Sinear, la plaine dont Babel faisoit partie, avoit son souverain.

*Arabie.* Pourquoi M. de V... distingue-t-il les Arabes des Ismaélites? ignoreroit-il que Koreisch grand-pere de Mahomet descend d'Ismaël, que les Sarasins & les Arabes regardent également Ismaël comme leur pere & Agar comme leur mere, & qu'ils se disent les héritiers légitimes d'Abraham?

*Page 73.* Notre philosophe soutient qu'Abraham est Brama, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre ces deux noms. Brama est évidemment la sageſſe productrice de Dieu. Notre poëte trouve ici une nouvelle contradiction au sujet de l'âge d'Abraham; il naquit

(*b*) p. 63.

lorſque Thara avoit 70 ans, celui-ci vécut 205 ans; Abraham ſortit de Haran à l'âge de 70 ans, Thara n'en avoit donc que 140; cependant Thara a vécu 205 & non-ſeulement 140 ans. Il n'y auroit ici de la contradiction que dans le cas qu'Abraham fût ſorti de Haran la derniere année de la vie de Thara, ce que l'Ecriture-ſainte ne dit point, & Thara a ſans doute vécu un grand nombre d'années après le départ de ſon fils. L'Ecriture ne dit autre choſe, ſinon que Dieu ordonna à Abraham de ſortir de la maiſon de ſon pere. Cette explication n'enferme aucune contradiction avec le diſcours d'Etienne, on n'a qu'à compter l'établiſſement fixe d'Abraham dans la Terre-ſainte après ſon retour d'Egypte; ou une ſeule lettre pourra faire diſparoître cette difficulté; le manuſcrit ſamaritain met le nombre 175 au lieu de 205, ce qui accorde parfaitement les différens paſſages de l'Ecriture.

Quel rapport ont les rois du Pont, de Babel & de Perſe avec les quatre rois battus par Abraham? Le roi de Perſe de M. de V... eſt celui d'Elam, province bien moins éloignée de la Paleſtine. Elam eſt diſtinguée de la Perſe, ſa deſtruction eſt annoncée par Ezech. XXXII. 24. au lieu que la Perſe n'eſt devenue que peu de tems après ce prophete la monarchie de l'orient, dont les Juifs éprouverent

verent la protection. Le prétendu roi de Babel eſt le roi de Sinéar, & nous ne trouvons nulle trace de celui de Pont. Kedarlaomer étoit ſelon toute apparence un roi puiſſant, dont les états ſe trouvoient à une petite diſtance de l'Euphrate, & dont les trois autres rois étoient les alliés ou les vaſſaux.

*Page* 89. Les religions des Indiens & des Chinois ſont, au ſentiment de M. de V... les ſeules qui n'ayent été défigurées par aucune loi barbare, cette épithete ne convient par conſéquent qu'à la religion judaïque; cependant les bûchers dreſſés pour les veuves ſont un uſage établi par les Brachmanes, & les légiſlateurs des Chinois n'étoient pas trop humains de permettre l'expoſition des enfans, qui fait périr annuellement ſous la protection des loix des milliers de ces créatures innocentes ſur-tout des filles. M. de V... ne ſauroit nous montrer aucun trait de ce genre dans la loi moſaïque; peut-être appellera-t-il barbare le ſupplice des blaſphémateurs, qui l'a tant révolté en France. Le profond Michaëlis a démontré avec la plus grande évidence, combien les loix moſaïques ſe diſtinguoient par leur douceur & leur humanité ſur-tout à l'égard du peuple & des pauvres.

*Page* 86. La Chine n'a pas moins éprouvé les effets du déluge que les autres parties de la terre, ſes montagnes contiennent une

quantité prodigieuſe de teſtacées & d'autres reſtes d'animaux marins. L'ancienne tradition de cet événement s'eſt auſſi bien conſervée chez les Chinois, que chez les nations plus occidentales ; l'ancien livre Chuking en parle, & Jao doit avoir été le premier roi après cette deſtruction univerſelle. Il eſt très-ridicule de prétendre que l'hiſtoire de la Chine ſoit exemte de fables ; l'origine de leur premier roi d'un dragon & d'un arc-en-ciel, & toute l'ancienne hiſtoire de cet empire ne nous laiſſent pas voir autre choſe.

*Page* 97. Que la population de l'Egypte a été la derniere de tous les pays anciens ; M. de V... confond ici l'Egypte avec le Delta, qui peut être ſorti plus tard de la mer, mais cependant bien des ſiecles avant qu'on eût quelque connoiſſance de l'Europe. La haute Egypte n'a jamais été inondée du Nil. Thebes étoit déja du tems de la guerre de Troye une ville très-floriſſante, & l'étendue du Delta étoit d'une journée moins grande qu'elle ne le fut depuis, elle s'accrût de tout l'eſpace qui, ſelon Homere, ſéparoit l'iſle de Pharos du continent. Les pyramides ſont plus anciennes que toute l'hiſtoire des Grecs ; les Egyptiens cultivoient les arts & les ſciences, pendant que les Grecs ſe nourriſſoient de gland ; ces derniers ont leurs mœurs, leurs loix, leurs arts & même leur alphabeth de l'Egypte & de la Phénicie.

*Page* 102. M. de V... parle ici comme s'il étoit versé dans les langues orientales; Cohen ne signifie point prêtre chez les Egyptiens, mais chez les Hébreux, & le mot chaldéen differe moins de l'hébreu que le même mot allemand ne differe du hollandois.

*Page* 107. La langue égyptienne differe au contraire infiniment de l'hébraïque; *On* est le soleil des Egyptiens, qui se traduit en hébreu par *Schemesch*: de même les noms de Pharos, de Rameſſes, d'Osiris, & beaucoup d'autres n'ont aucun rapport avec des noms hébreux. Ce n'est que dans cette derniere langue & non dans celle des Egyptiens que le nom sublime de Jéhovah a été donné au seul Dieu indépendant & absolu; il signifie *celui qui est*, au lieu que les Egyptiens désignoient sous le nom de *Kneph*, leur Dieu suprême & Créateur du monde.

*Page* 109. M. de Pau explique le culte rendu par les Egyptiens aux oignons par les propriétés salutaires des oignons de mer, quoique je sois bien éloigné de faire l'apologie de la superstition extravagante de ce peuple.

*P.* 115. M. de V... trouve deux grands déluges dans la Grece, qui ne s'accordent pas dans toutes les petites circonstances avec l'histoire de Moyse, mais bien pour l'essentiel, comme la destruction totale du premier genre humain, dont il n'échappa qu'une seule famille; le

récit que le satyrique Lucien en fait, est parfaitement conforme à celui de Moyse; nous parlerons dans la suite de l'histoire de l'arche, du pigeon, & de Noé conservée dans plusieurs monnoies d'airain de la ville d'Apamée, qui portoit même le nom de l'arche (*Kibotos*). Je me suis deja expliqué plus haut sur la population des premiers siecles (*c*).

Pourquoi Moyse n'enseigna-t-il pas l'immortalité de l'ame? parce que ses loix n'avoient pour objet que les Juifs considérés comme le peuple de Dieu & une personne morale, dont la vie, les mœurs & le gouvernement devoient être immédiatement assujettis à la direction divine. Son silence ne renferme point la négation. L'immortalité de l'ame étoit une vérité reçue de tous les peuples voisins de la Judée; Job reconnoissoit ce dogme de même que celui d'une éternité heureuse & malheureuse, il en est de même de Bileam dont Moyse nous a laissé l'histoire. Que mon ame meure de la mort du juste, dit-il; s'il n'existe que cette vie, l'homme ne possede pas d'autre bien, rien ne doit donc l'engager à en desirer la fin, le juste y perd autant que le méchant, dès qu'il n'y a point de vie future, de récompense & de punition. La mort ne peut donc

(*c*) Tom. I. p. 21. comp. avec p. 18.

être l'objet des desirs du juste, que parce qu'elle le conduit à une éternité bienheureuse; c'étoit selon toute apparence une idée généralement adoptée par les Juifs; même l'histoire de la magicienne d'Endor prouve qu'on croyoit que l'ame survivoit au corps, & pouvoit être engagée à reparoître.

Le silence de Moyse au sujet de l'immortalité de l'ame ne nous donne aucune raison d'en conclure que cette vérité fût inconnue aux Israëlites; le but du législateur se bornoit à séparer ces peuples des autres nations, à en former un état soumis à des loix, & à une police particuliere qui, fidele à la voix de l'Etre suprême, ne reconnoîtroit que lui pour son souverain; la premiere fois que l'Ecriture-sainte fait mention de l'immortalité de l'ame, elle en parle comme d'une vérité connue & généralement adoptée; Salomon la reconnoissoit aussi bien que le jugement, devant lequel nous serons appellés; Ezéchiel parle de la résurrection & d'une seconde vie, & Daniel s'explique encore plus clairement sur ces grands objets, au lieu que Moyse n'écrivit que ce qui convenoit immédiatement à son but qui étoit le gouvernement théocratique & particulier du peuple d'Israël.

*Page* 127. C'est avec étonnement que nous remarquons les éloges que M. de V...

fait d'un homme qui croit un esprit malin, occupé à séduire les mortels & à les entraîner dans le vice. Mais connoît-il les méthodistes & même les freres Moraves, qui à ses yeux ne sont que des fanatiques indignes d'habiter le même pays qui avoit produit des Bacon & des Loke? ces deux hommes célebres croyoient cependant comme les méthodistes un Dieu qui récompense & punit, un Médiateur & Sauveur des hommes.

*Page* 135. *Idolâtrie.* M. de V... voudroit nous faire croire qu'il n'y a jamais eu d'idolâtres, & que la loi mosaïque qui défend ce crime est par conséquent très-superflue, & que c'est sans fondement qu'on attribue à la révélation le mérite d'avoir éclairé les hommes sur une erreur aussi dangereuse. Ce fut cependant sous les yeux de Moyse qu'Israël adoroit un Baalpeor, un Moloch & l'astre Remphan; il eût donc été très-difficile à ce législateur de ne pas regarder un pareil culte comme une idolâtrie; lorsque tant de nations se prosternoient devant le soleil comme la source de tout le bien dont elles jouissoient, il n'est point douteux que ce culte ne se soit arrêté à la créature, & quand même leur pensée s'élevoit de l'image au soleil même, elle étoit encore bien loin de s'élever de cet astre au grand Créateur de l'univers. Ce fut sans doute par un plus haut degré d'aveugle-

ment que les hommes paſſerent du culte du ſoleil ou du feu à celui des héros défunts ou des ſtatues inanimées, quoique ces ſtatues leur rappellaſſent le ſouvenir d'hommes bienfaiſans, ou même de l'Etre ſouverain comme le veau d'or dans le déſert. Si une égliſe puiſſante s'eſt approchée en quelque maniere du paganiſme en attribuant à des images le pouvoir de rendre la ſanté & le bonheur, ſon autorité ne ſauroit rendre légitime ce que la loi divine nous interdit.

Mais ſans nous arrêter à la ſtatue de Jupiter, ce maître des dieux chez les Grecs, lui-même ne répondoit en rien à l'idée que nous nous formons de la divinité. Né ſelon la loi preſcrite à tous les mortels, eſclave de tous les genres de vices & de paſſions, ſoumis au deſtin auquel il étoit hors d'état de changer la moindre choſe, il étoit ſi peu indépendant aux yeux des hommes, que Prométhée d'Eſchile oſe lui prédire ſa chûte. Lorſque les hommes rendoient un culte divin à des ſouverains défunts, ou même à des êtres enfans de l'imagination poétique, & les honoroient comme les diſpenſateurs du mal, pouvons-nous les regarder comme des adorateurs de l'Etre ſuprême? Nous ne trouvons nulle part que le vrai Dieu ait jamais eu chez les anciens peuples d'occident des temples, des prêtres & des adorateurs. Ces

pays furent peuplés plus tard, & dans un tems où les Orientaux n'avoient déja pour objets de leur culte que des divinités subalternes.

Ce seroit rendre Dieu semblable aux hommes que d'attribuer à un principe de jalousie la loi qui nous interdit le culte des créatures. Le bonheur de cet Etre souverainement parfait ne sauroit ni être augmenté par notre zele à le servir ni interrompu par nos vices. Cette loi n'est qu'un guide salutaire qui dirige nos pas vers la seule source du bonheur & nous éleve au seul Etre assez puissant pour exaucer nos vœux & nous secourir dans nos besoins, c'est le conseil d'un ami attentif à notre bien-être, qui en détournant nos regards des créatures sourdes & impuissantes, nous montre en Dieu le seul auteur de notre conservation & de notre salut. Ce fut sans doute le comble de stupidité qui porta les hommes à regarder le soleil, une pierre travaillée, le nom d'un mortel qui n'existoit plus, comme dignes de leur confiance, & à rendre un culte à ces créatures incapables de les entendre ou de connoître leurs besoins; ces infortunés se privoient par une erreur aussi grossiere des véritables biens, que nous ne devons attendre que du Dieu présent par-tout, tout-puissant & d'une bonté infinie, seul objet digne de nos prieres & de notre confiance.

Moyſe n'éleva point le ſerpent d'airain pour en faire un objet d'adoration, il ne fut qu'un ſymbole deſtiné à ſubſiſter quelques heures & à ramener les Iſraëlites au ſeul vrai Dieu, un ſigne de la guériſon opérée de Dieu même, ſur lequel ce peuple coupable devoit fixer les yeux, & reconnoître que l'Eternel, par l'ordre duquel ce ſymbole étoit devenu l'inſtrument de leur guériſon, étoit ſeul le maître de la vie & de la mort.

Pourquoi J. C. n'auroit-il pas converti S. Paul, quoique celui-ci l'eût perſécuté auparavant? Ce trait de miſéricorde envers un homme deſtiné à éclairer les nations idolâtres de la lumiere de l'évangile, étoit plutôt digne du Sauveur du monde que contraire à la vraiſemblance.

Les objections contre la poſſibilité de la réſurrection ne touchent point celle de Lazare, elle ne demandoit aucune reſtitution aux oiſeaux & aux quadrupedes; de plus il n'y a point de contradiction dans les exceptions que le maître de la nature pouvoit faire dans des cas extraordinaires à la loi établie par lui-même, ces loix n'étoient point des ordres irrévocables du deſtin, mais l'ordre établi par ſa ſageſſe ſuprême pour le gouvernement général du monde; leur ſuſpenſion momentanée n'avoit donc rien de contraire à la ſageſſe divine, dès qu'elle rempliſſoit

mieux les vues de cet Etre ſouverain, que n'euſſent fait les voies ordinaires. Ce fut par des miracles que Jeſus ſubjugua la foi de ſes diſciples, changea des hommes bornés & ſenſuels en autant de hérauts intrépides de la vérité, & produiſit ces révolutions admirables qui ſuivirent dans le monde moral l'apparition de notre Sauveur, & qui n'auroient jamais eu lieu, s'ils n'avoient été la ſuite d'une conviction fondée ſur des miracles.

*Page* 161. On trouve dans cet endroit quelques plaiſanteries ſur le temple. M. de V... ne connoît point le but du temple de Salomon; ce n'étoit point comme nos temples une ſalle où les fideles s'aſſembloient pour entendre un ſermon; il eût été impoſſible de conſtruire un temple aſſez vaſte pour contenir des millions de Juifs, qui s'y aſſembloient à toutes les grandes fêtes pour offrir leurs ſacrifices; les cours étoient deſtinées pour les aſſemblées du peuple auſſi bien que pour les ſacrifices, & le temple proprement dit n'étoit qu'un tabernacle permanent, où l'on conſervoit quelques monumens de la préſence de l'Eternel, dont l'entrée n'étoit permiſe que très-rarement au grand pontife pour intercéder en faveur du peuple; une ſalle large de dix aunes & longue de trente dont la longueur étoit diſtribuée en compartimens, ſuffiſoit ſans doute

pour cette cérémonie. Le temple d'Hérode n'étoit point conſtruit de bois ; les Juifs eux-mêmes célebrent & la beauté & la grandeur des pierres dont on s'eſt ſervi pour ce bâtiment ; il eſt parlé en termes encore plus clairs des pierres du temple de Salomon, on les tailloit avant que de les tranſporter à leur deſtination ; & le bois ne ſervoit que pour les couvrir. Nous voyons d'ailleurs par les ſommes prodigieuſes que Salomon conſacra à cet édifice auguſte, par les milliers d'ouvriers qui travailloient ſous les ordres de 3300 inſpecteurs, combien la raillerie du poëte eſt déplacée (*d*).

*Page* 171. M. de V... compte parmi les ſacrifices humains l'extirpation des peuples Cananéens. Il ne ſe rappelle pas dans ce moment que Dieu n'agiſſoit point avec les Iſraëlites ſelon les voies ordinaires, qu'il les traitoit comme un peuple ſoumis à ſa direction particuliere, appellé à conſerver dans ſon ſein la connoiſſance de l'Etre ſuprême dans toute ſa pureté. Le long ſéjour des Iſraëlites ſervit à graver ces ſentimens dans leurs cœurs ; la défenſe de tout commerce avec des nations idolâtres, l'obéiſſance abſolue aux ordres du divin légiſlateur, les châtimens qui accompagnoient le culte idolâtre

(*d*) 1 Rois VI. 7.

tendoient au même but. De pareils moyens pouvoient seuls suffire pour rendre un peuple qui penchoit à l'idolâtrie & à un culte sensuel, que l'exemple des mœurs & de la religion des autres peuples entraînoit avec tant de facilité à imiter leurs égaremens, pour le rendre, dis-je, propre à être le dépositaire de la révélation la plus pure aussi bien que la plus ancienne, à paroître en présence de toutes les nations comme témoin des miracles que le Seigneur avoit opérés en sa faveur. Les peuples de Canaan s'étoient aussi bien que les habitans de Sodome attiré ces jugemens terribles par une corruption qui n'avoit pas encore eu d'exemples, sur-tout par le sacrifice de leurs enfans; la pluie de feu servit d'instrument à la sentence de mort lancée contre ces derniers, & chez les Cananéens ce fut l'épée des Israëlites; ce qui prouve plus encore que le peuple de Dieu n'étoit que l'instrument de la justice du Seigneur, c'est qu'il lui étoit malgré ses fréquens besoins très-sévérement défendu de passer les frontieres des peuples d'Edom, de Moab & d'Ammon, les ordres souverains n'ayant jamais eu d'autre objet que les peuples de Canaan.

*Page* 181. Le nom de David n'est pas plus inconnu que celui de Salomon. Pourquoi un peuple dépourvu d'armes d'acier

manqueroit-il pour cela de guerriers intrépides ! Les Incas & les rois du Mexique ſe trouvoient ſans ce ſecours à la tête d'armées nombreuſes, quoiqu'ils euſſent ſans doute du déſavantage à combattre contre des nations mieux armées.

*Page* 187. Tout ce que M. de V... dit au ſujet des myſteres, n'eſt fondé que ſur des conjectures ; ſelon M. Pluche ces cérémonies ſecretes n'avoient d'autre objet que des inſtructions économiques. On avoit ſoin de garder ſur ces myſteres un très-profond ſecret, pluſieurs, ſur-tout ceux de Bacchus, étoient un libertinage autoriſé par la religion.

*L. I. Page* 13. La population de 70 perſonnes à deux millions d'hommes au bout de ſept ou huit générations ne s'accorde point à la vérité avec celle de nos jours, où un mariage ne produit à l'ordinaire que quatre ou cinq enfans, dont la moitié meurt avant l'âge de puberté ; mais il n'en étoit pas de même dans ce ſiecle des patriarches ; peu d'hommes mouroient dans leur enfance, il n'étoit pas abſolument rare de compter quarante fils du même pere, le mariage étoit en honneur, & le nombre des enfans la marque la plus précieuſe de la bénédiction divine, les hommes jouiſſoient d'une vie plus longue, & à cent ans ils n'avoient pas encore perdu toute leur vigueur : toutes ces circonſtances réu-

nies doivent diminuer notre étonnemer
une multiplication auſſi prodigieuſe ; en
mençant par quarante peres, & en ne
nant à chacun que ſix fils, il en réſul
là cinquieme génération deux millions ar
du nombre des Juifs qui ſortirent d'Eg

M. de V... avance ſans la moindre p
que le Nil étoit par-tout & dans tous ſes
infeſté de crocodiles, que la fille du roi
roit pu s'y baigner ſans courir riſque
vie ; les relations d'Egypte nous raco
encore aujourd'hui des merveilles de l'
leté des habitans dans l'art de nager
trouvent tous les jours ou leur amuſen
ou des occaſions d'exercer le brigandage
animaux dangereux ne ſont point ſi
muns dans la baſſe Egypte. L'avertiſſe
donné par ordre de Dieu de mettre le
à l'abri de la grêle prochaine, nous fai
voir qu'il n'a point été ſans exception
me de la maladie contagieuſe ; l'expr
qu'on traduit communément par tout
gnifie très-ſouvent qu'une partie co
rable.

*I. Page* 11. *ſeq.* Suit un catalogue ex
d'hommes maſſacrés, ſelon l'expreſſion
de V... par ordre exprès de Dieu ; en déc
tant les 40000 Ephraïmites tués à l'oc
du mot de Schibbolet, ceux de la tri
Benjamin, qui ont péri à Gibea, les 5

de Bethſchemeſch, qui n'exiſtent que dans l'imagination du poëte, ainſi que les 20000 tués, ſelon lui, par les Lévites, il reſte tout au plus 40000 de 239000, c'eſt-à-dire, un nombre moins conſidérable que celui qu'une peſte fait quelquefois périr dans une ſeule ville, comme nous avons vu dans celle de Marſeille en 1721.

*Page* 220. Ici ſuccedent pluſieurs objections ſur ce que l'Ecriture-ſainte s'étoit conformée aux idées reçues chez les hommes; les exemples en ſont mal choiſis; le mot que nous traduiſons par firmament ſignifie proprement une étendue, & ne paroit déſigner autre choſe, que le ciel immobile en apparence comparé aux nuages, qui ſont ſans ceſſe en mouvement. La préſence de Dieu, qui vouloit inſtruire les premiers hommes, ſe manifeſta d'une maniere viſible, ſes ordres ſuprêmes leur furent communiqués par le moyen de leurs ſens (*e*); mais l'Ecriture ne repréſente jamais Dieu ſous une figure humaine, & le Dieu qui apparut aux patriarches eſt ſans doute la même perſonne qui revêtit la nature humaine dans le tems fixé par les prophetes.

Satan n'eſt point le maître de la terre dans le poëme moral de Job, il dépend comme

(*e*) p. 220.

toutes les créatures de l'Etre ſuprême, ſans la permiſſion duquel il ne peut appeller ni les vents nuiſibles ni les maladies; Job qui demeuroit dans la vallée de Damas, n'étoit point voiſin de la Perſe; le nom de Satan ſe trouve déja dans les pſeaumes avant la captivité, & dans un diſcours de David (*f*). L'hiſtoire de Joſaphat fait mention d'un eſprit de menſonge, qui engagea les prophetes de promettre la victoire aux deux rois.

Nous trouvons peu après une critique audacieuſe de la ſolemnité magnifique, dont la publication de la loi fût accompagnée; appareil très-ſuperflu ſelon M. de V... puiſque cette loi ne défend aux Iſraëlites que ce que la ſaine raiſon leur avoit déja interdit. Il eſt vrai qu'une raiſon éclairée auroit pu faire comprendre aux Iſraëlites que nous ne devons adorer ni des images, ni plus d'un Dieu, mais il eſt vrai auſſi que cet appareil auſſi effrayant qu'extraordinaire, qui accompagnoit la publication de la loi, étoit très-propre à la graver avec des caracteres ineffaçables dans l'eſprit des hommes, ſur-tout d'une nation peu éclairée, ſenſuelle, & qui venoit de quitter le peuple le plus idolâtre de la terre.

Deux communions chrétiennes nous offrent un exemple frappant de cette vérité; un

(*f*) 2 Sam. XXII. 19.

un zele ardent, la vénération la plus profonde sont l'effet d'une doctrine qui parle aux sens, pendant que l'autre bien plus conforme à la raison, mais annoncée sans appareil, sans cette magnificence propre à nous éblouir, ne trouve qu'un accueil froid dans le cœur des hommes; au lieu que dans la loi mosaïque l'appareil le plus imposant & les caracteres les plus évidens de la justice & de la sagesse du législateur se réunissent pour captiver la persuasion des Israelites; d'ailleurs la raison abandonnée à elle-même est peu capable de nous rendre meilleurs ou de nous éclairer d'une maniere salutaire sur ce que nous devons à Dieu ou à nous-mêmes; nous n'avons pour nous en convaincre qu'à jetter un coup-d'œil sur le siecle d'Auguste, l'époque la plus brillante du peuple le plus éclairé de la terre; la connoissance de l'Etre suprême & la morale y étoient également environnées des ténébres les plus épaisses; la question très-douteuse chez la plupart sur l'existence de Dieu, les attributs de cet Etre souverain, la probabilité d'une vie à venir étoient des sujets de vaines disputes entre les Pirrhoniens, les Epicuriens, les Académiciens. Qu'on compare seulement les notions pures qu'un ancien Pharaon & un Abimelech avoient de l'Etre suprême, & les descriptions pleines de majesté que Moyse & Job

ſont de leur Créateur, avec les fables puériles d'un Homere, l'oracle & les divinités ſubalternes d'un Socrate joints à un Dieu ſuprême, la ſéchereſſe & les idées vagues & indéterminées d'un Ariſtote, le pirrhoniſme complet de Ciceron, & l'on ſera par-tout obligé d'en convenir, que quelque ſoin que les nations civiliſées ayent pris pour reculer les bornes de leurs connoiſſances, celle du ſeul vrai Dieu ne s'en eſt pas moins obſcurcie dans leur eſprit, n'en a pas moins perdu l'influence ſalutaire qu'elle auroit dû avoir ſur leurs mœurs.

# LETTRE ONZIEME. (a)

M. de V... dit ici des choſes auſſi vraies que dignes d'un ami de l'humanité ſur la tolérance & les principes ſanguinaires d'une hiérarchie qui s'arroge un pouvoir abſolu ſur les conſciences ; il défend la cauſe des proteſtans, & prouve l'injuſtice de la loi, qui exclut en France un grand nombre de citoyens utiles des droits les plus eſſentiels de l'humanité, juſqu'au pouvoir de contracter des mariages légitimes.

Il n'en eſt pas de même de ce qu'il dit de la tolérance des Romains & des martyrs. Il y avoit des loix publiées contre les chrétiens comme deſtructeurs des dieux de la république ; ces loix ſubſiſtoient toujours dans toute leur force, quoiqu'on les fît valoir avec plus ou moins de rigueur ſelon les diſpoſitions des empereurs ou des gouverneurs des provinces ; Néron punit les chrétiens du crime qu'il avoit commis lui-même, & cette perſécution eut l'approbation du peuple. Trajan avec toutes les qualités d'un bon prince étoit gêné par la loi, qu'il ne put abolir malgré ſa clémence ; il ordonna de pu-

(a) Nouv. méth. phil. T. IX. p. 6. ſeq.

nir les chrétiens convaincus juridiquem
d'être de cette ſecte ; ils n'échappoient
ſupplice qu'en ſacrifiant aux divinités du
ganiſme ; la ſeule reſtriction que ce bon p
ce crut pouvoir ſe permettre étoit la défe
de faire des recherches, qui paroiſſent a
été en uſage auparavant ; nous avons là-
ſus les paroles même de l'empereur énon
avec cette préciſion qui lui étoit particuli
& dont le ſens ne ſauroit être altéré
des conjectures tirées de nos mœurs &
nos principes de tolérance. C'eſt donc
fondement que M. de V... ſoutient, que
chrétiens n'ont point été appellés en jul
pour leur religion.

L'étymologie de martyr, qui ſelon
de V.. ne ſignifie autre choſe qu'un tém
eſt combattue par le ſens que tous les c
tiens étoient en uſage de lui donner ; il
déſignoient ſous ce nom que ceux qui avo
ſcellé leur confeſſion de leur ſang, & c
ils viſitoient déja dans les premiers tems
tombeaux avec une vénération particuli

En dépréciant le mérite des Egypti
M. de V... paroît avoir oublié que c'eſt d
peuple que les Grecs ont pris leurs loix, l
connoiſſances & leur religion ; ce qu'il
prouve ſeulement, que les Egyptiens a
avoir inventé les arts, n'ont pu de même
les Chinois les porter à un certain degr

perfection ; les Grecs plus industrieux perfectionnerent & ennoblirent les connoissances qu'ils avoient puisé en Egypte, le peu de progrès que les arts ont fait chez les Egyptiens & les Chinois peut être probablement attribué à la même cause, c'étoit la loi qui obligeoit les fils d'embrasser l'état de leurs peres.

M. de V... dit avec raison, que l'église romaine est depuis long-tems la seule qui prononce des arrêts de mort contre ceux qui, professent des opinions religieuses différentes de celle qu'elle a consacrée, qui traine encore en France les ministres protestans à des supplices ignominieux, & condamne à une prison perpétuelle les nobles de Venise, qui laissent entrevoir le moindre sentiment favorable à la religion protestante ; mais il ne faut point faire envisager les principes d'une église particuliere comme des loix essentielles au christianisme. On ne sauroit se dispenser de reprocher à cette église ainsi qu'au clergé de France, d'avoir empêché l'effet du zele, généreux des parlemens, qui sensibles à la perte irréparable du bon Henri IV. voulurent pour l'avenir assurer par une loi les jours de leurs souverains contre les attentats du fanatisme. Pourquoi les Chrétiens orthodoxes ne pourroient-ils pas vivre sous des princes ariens, puisque tant de papes ont vécu sous

les rois Goths attachés à l'arianiſme, & en ont reconnu le pouvoir légitime, puiſque notre Sauveur lui-même, le modele le plus parfait que nous puiſſions imiter, étoit ſoumis à la loi des empereurs idolâtres?

De nouvelles objections reviennent ici contre l'antiquité des livres de Moyſe; on nous dit que les hommes dans ces tems-là n'ayant d'autre maniere d'écrire qu'en gravant ſur le bois & ſur la pierre, il leur eut été impoſſible de compoſer dans le déſert un volume conſidérable. Mais on écrivoit déja dans ces tems-là; Job parle d'une plume de fer dont on ſe ſervoit pour écrire dans un livre, ſon livre même a été conſervé; Moyſe ordonne aux rois d'Iſraël des générations futures d'écrire la loi dans un livre, pourquoi auroit-il donc été impoſſible de conſerver le livre de Moyſe, qui renfermoit ce qu'il y avoit de plus important pour le peuple, ſa conſtitution religieuſe & politique? Le papier même tire ſon origine d'Egypte, & perſonne ne ſait l'époque de ſon invention; Dieu ordonna à Moyſe d'écrire dans un livre la loi qu'il lui avoit dictée, & il écrivit le livre de l'alliance; les dix commandemens furent gravés dans le déſert ſur la pierre, étant exprimés par des paroles ſuivies, ils ne pouvoient être communiqués par le moyen des hiéroglyphes. De même chez les Egyptiens

leurs plus anciens livres composés par Hermès consistoient en paroles suivies, les sciences étoient le sujet principal des trente parties de cet ouvrage, & ne pouvoient être exprimées ni par des hiéroglyphes, ni par d'autres images. Le Clerc, qui avoit d'abord douté de l'antiquité des livres de Moyse, en reconnut l'authenticité dans un âge plus avancé.

Il n'est pas possible de s'arrêter à toutes les objections éparses que M. de V... forme contre Moyse (*b*); il les présente d'une maniere si peu déterminée, ce qu'il dit de la chronologie confuse employée par Moyse, & du peu de justesse de sa géographie est énoncé en termes si généraux, qu'il n'est pas possible de donner la solution des doutes dont on ne sauroit deviner l'objet; il en est de même de ce qu'il dit de la part que Moyse a eu à la composition de ses ouvrages; il n'est pas douteux que les noms de quelques endroits, qui sont plus récens, ont été insérés après, & que Moyse n'a pas pu écrire les circonstances de sa mort; mais il n'en a pas moins écrit toutes les loix qui servirent dans la suite de base à la constitution religieuse & civile de cette nation (*c*); le tabernacle

(*b*) V. p. 61.

(*c*) V. T. I. p. 28. nouv. édit

& enſuite le temple ſubſiſterent juſqu'à la deſtruction de Jéruſalem ; on ne vit jamais d'interruption à la ſucceſſion des grands pontifes, au ſervice des Lévites, aux ſacrifices journaliers & annuels preſcrits par la loi. Joſué rappelle au peuple la perſonne de Moyſe & les miracles opérés ſous ce grand légiſlateur ; même dans les tems où le peuple s'étoit le plus écarté de ſon devoir, toute la nation s'aſſembloit pour conſulter le Seigneur dans des beſoins preſſans ; Joſué ſe fonde ſur les conquêtes de Moyſe dans les prétentions formées ſur les royaumes de Baſan & d'Og. Débora chante les apparitions du Seigneur ſur la montagne de Sinaï, & les montagnes fondues ſous ſes pieds ; le prophete, qui du tems de Gideon reproche aux Juifs leur ingratitude, les rappelle à la juſte reconnoiſſance qu'ils doivent à l'Eternel, qui les délivra de la ſervitude d'Egypte ; à chaque calamité publique Dieu leur rappelle les preuves de la protection particuliere, qu'il avoit donnée à leurs ancêtres ſous le gouvernement de Moyſe & de Joſué. Le livre des Juges fait par-tout mention de l'hiſtoire écrite par Moyſe, & du culte établi par ce légiſlateur, & les livres de Moyſe ne ſeroient pas antérieurs aux Juges, auxquels on ne ceſſe de mettre devant les yeux la vie & les ordonnances de Moyſe comme un mo-

dele à ſuivre ſoit dans le culte divin, ſoit dans le gouvernement civil (*d*)?

Nous ne nous arrêterons point à l'objection tirée du veau d'or auſſi ſouvent refutée que repétée, ſur-tout dernierement par M. de Guenée (*e*).

La grace accordée au coupable Aaron, l'entrée de Rahab, qui peut avoir été une femme honnête dans la tribu de Juda, & d'autres objections ſont de la même force. Les livres de Moyſe étoient connus aux jours des rois même de David, ce roi poëte les cite, ils étoient la loi fondamentale de la nation, les Samaritains qui rejetoient les autres livres ſacrés des Juifs ſoit hiſtoriques, ſoit prophétiques, poſſédoient ces livres qu'ils regardoient comme inſpirés de Dieu, compoſés en lettres anciennes & primitives; on peut y avoir ajouté quelques paſſages pour répandre de la clarté ſur de certains événemens; mais nous aurons occaſion d'examiner ce ſujet plus amplement dans la ſuite.

M. de V... prétend que les Juifs n'ont jamais obſervé la loi moſaïque, que Moyſe lui-même avoit érigé le ſerpent d'airain, que Salomon avoit introduit d'autres idoles, & que par conſéquent les Juifs n'ont jamais puni l'idolâtrie (*f*).

(*d*) V. T. I. p. 27. 28.
(*e*) Lettres de quelques Juifs. T. I. p. 161.
(*f*) V. p. 182. T. I. p. 180. 188.

Il eût été difficile d'appuyer cette assertion sur des preuves. Nous rencontrons sans doute parmi ce peuple de fréquens désordres; l'anarchie ayant succédé de tems en tems au gouvernement de Josué & des juges, des particuliers, & même quelquefois une partie de la nation se livrerent à leur penchant pour le culte des divinités étrangeres; sortis depuis peu d'Egypte, ce royaume fameux par son goût pour l'idolâtrie, quelques-uns adorerent l'étoile Ramphan & l'horrible Moloch; mais la loi contre l'idolâtrie ne subsistoit pas moins dans toute sa force; Dieu commença par offrir sa protection particuliere aux Israëlites, à condition qu'ils s'abstinssent du culte des créatures (*g*); cette défense fut dans la suite reitérée sous peine de mort (*h*) (*i*), il fut ordonné de détruire & les idoles & leurs temples (*k*). On devoit sur-tout punir du dernier supplice, ceux qui séduiroient le peuple pour l'entraîner dans ce crime (*l*); cependant si nous en croyons M. de V... l'idolâtrie étoit tolérée chez les Juifs.

Derechef contre Jephté. Le Dieu d'Israël mis en parallele avec l'idole Chamos;

(*g*) Exod. 34. (*h*) vers 8.
(*i*) Ch. 17. 2. 3.
(*k*) Ch. 12. seq. T. II. p. 30.
(*l*) Exod. Ch. 13.

les Juifs Antropophages(*m*), imputation dont la fauſſeté a auſſi ſouvent été démontrée, que M. de V. ſe plaît à la repéter, la mortalité de Bethſchemeſch; la fiente mangée par le prophete quoique celui-ci ne parle que du pain (*n*) cuit avec cette matiere remplie de parties combuſtibles, uſage que nous voyons encore de nos jours dans quelques parties de l'Europe.

On nous dit que Dieu approuve l'idolâtrie, puiſqu'il s'eſt ſervi d'idolâtres pour châtier les Juifs; quoiqu'il annonce partout dans les prophetes, qu'il ſe ſervira des Aſſiriens & des Babyloniens pour punir les Juifs de leurs tranſgreſſions ſur-tout de l'idolâtrie, mais qu'un jour ſes jugemens ne ſe manifeſteront pas moins à l'égard des inſtrumens de ſa juſtice, prophétie dont Babylone & Ninive reſſentirent l'accompliſſement.

Les perſécutions ſcandaleuſes que des prêtres fanatiques font éprouver aux mourans ne peuvent être imputées qu'aux auteurs des billets de confeſſion, qui refuſent au chrétien le pardon de ſes péchés & la béatitude éternelle, s'il ne peut ſe reſoudre à ſe ſoumettre ſans aucune reſtriction,

(*m*) T. 1. p. 25.
(*n*) p. 121.

à une bulle inintelligible, ou dont il ne ſauroit du moins démêler les motifs & l'uſage.

M. de V... avoue qu'un état a toujours beſoin de religion, mais non pas de ſuperſtition. Outre les conſeils utiles & néceſſaires adreſſés à une égliſe puiſſante, tout ce volume tend à établir une liberté complete dans les opinions religieuſes, & une tolérance ſans bornes de toutes les erreurs poſſibles; cette tolérance propoſée avec toutes les raiſons ſpécieuſes dont elle eſt ſuſceptible, a cependant beſoin de quelque reſtriction, qui n'entre point dans le ſyſtême de M. de V... On doit ſans doute tolérer des ſectes chrétiennes dans les lieux, où elles ſe trouvent déja établies; cette tolérance doit même s'étendre aux Mahométans & aux payens pourvu qu'ils admettent un Dieu juſte, qui récompenſe & qui punit, & la différence eſſentielle entre la vertu & le vice.

Mais dès qu'on verroit ſe former une ſecte, qui nieroit l'exiſtence de la divinité, ou du moins celle d'un juge ſuprême, qui connoiſſant nos actions bonnes & mauvaiſes, récompenſe & punit, aux yeux de laquelle toutes nos actions ſeroient plutôt la ſuite inévitable & néceſſaire d'une chaîne d'événemens, & faiſant ceſſer toute la dif-

férence entre le bien & le mal détruiroit la derniere barriere des méchans, qui oseroit encore enseigner publiquement cette doctrine abominable, la transmettre à la postérité dans des ouvrages applaudis, repousser avec mépris & par des injures tout homme qui confesse un seul Dieu juste; je ne crois pas qu'une pareille secte mérite d'être tolérée de maniere que le souverain fût obligé de lui permettre d'enseigner publiquement sa doctrine dangereuse.

Une religion qui répand son influence salutaire sur les mœurs des hommes, ne sauroit être abolie dans un état sans le danger le plus évident; une pareille révolution ne manqueroit pas de rompre les liens de la société, & de troubler la tranquillité de chaque individu, dès qu'un philosophe dégagé des préjugés vulgaires y trouveroit son intérêt. Le souverain se trouve donc en droit & même obligé d'arrêter les progrès d'une doctrine, qui détruiroit jusqu'aux dernieres semences du bon & de l'honnête, une pareille tolérance seroit une véritable cruauté envers le grand nombre d'hommes naturellement foibles & portés au mal, qui dégagés du seul frein qui avoit jusqu'à cet instant arrêté leur fougue se jetteroient comme des animaux féroces sur leurs concitoyens.

De quel droit le philoſophe oſe-t-il blaſphémer l'Etre ſuprême adoré dans ſa patrie, effacer des cœurs la profonde vénération que nous devons à ſa majeſté, dont la connoiſſance arrête les méchans & encourage les gens de bien?

Il n'eſt point douteux, qu'on peut être un bon citoyen ſans ſavoir comment le Verbe eſt engendré, mais quoique tous les dogmes de la foi n'aient pas la même influence ſur le bien-être de la ſociété, il n'eſt pas moins dangereux d'attaquer des paſſages de la révélation, qui ne ſe trouvent pas dans un rapport bien particulier avec nos mœurs, ou les fondemens d'une religion, dont toutes les parties nous fourniſſent les motifs les plus puiſſans à la charité & à la vertu. L'homme qui ſe permet des doutes ſur une partie de la doctrine de notre Sauveur & de la révélation ne ſe ſentira plus engagé par les mêmes motifs à ſurmonter ſes pénchans vicieux & à s'élever à un plus haut degré de perfection, que le chrétien, qui trouve dans la pratique de la vertu l'aſſurance d'un bonheur à venir. Lorſque je crois un Dieu juge, rémunérateur, qui me promet ſa grace ſous des conditions dont l'accompliſſement ſervira à étendre l'empire de la vertu & du bonheur général, je me ſentirai en-

traîné au bien avec plus de force, je combattrai le vice avec un courage plus ferme, que ſi je ſuis agité par des doutes ſecrets, s'il exiſte réellement un Dieu maître de l'univers, & ſi la révélation écrite, qui me fournit les principes & les motifs de toutes les vertus, eſt en effet la parole & la loi émanées de ſon trône.

A l'occaſion de la priere, que nous adreſſons au Dieu de charité, le poëte auroit dû ſe rappeller, que cet Être ſuprême eſt auſſi éloigné d'approuver les haines opiniâtres, qui diviſent les chrétiens pour les objets les moins eſſentiels à la religion, que les efforts d'un homme doué de rares talens d'opprimer ou de tourner en ridicule des hommes, dont la façon de penſer conforme à celle de leur patrie ne s'accorde point avec la ſienne. Ce n'eſt pas ſeulement envers ceux qui ont le malheur de ſe tromper, que nous ſommes obligés d'exercer les devoirs de la charité, de la douceur & du pardon des injures, mais auſſi envers ceux, dont nous croyons avoir reçu des offenſes.

Le mémoire de Donat Calas nous paroît être ſuppoſé (o). Il n'eſt pas probable, qu'on eût oſé dire en face aux parlemens

(o) p. 227.

de France, que les dogmes de l'église romaine ſont nouveaux & que les proteſtans n'ont fait que rappeller la religion primitive du tems des apôtres. Toute l'hiſtoire de Calas y eſt inſérée, & prouve, ce que nous voudrions pouvoir oublier, que l'eſprit de perſécution, qui eſt le principe fondamental d'une hiérarchie puiſſante, n'a pas encore perdu toute ſon influence dans ce royaume éclairé.

Des railleries auſſi ameres, que peu dignes de la grandeur d'ame de leur auteur ſur les infortunés, contre leſquels on ſévit ſelon ſon propre aveu avec le glaive & les galéres, pour avoir oſé contre la défenſe du gouvernement aſſiſter au culte public, participer à la ſainte céne, & ſe lier par les nœuds ſacrés du mariage, dont le petit nombre de paſteurs expoſés ſans ceſſe au danger le plus éminent de périr dans des ſupplices ignominieux, ſuffiroient à peine pour annoncer la parole de Dieu à la vingtieme partie, s'ils ne s'aſſembloient en foule, pour recueillir les ſeuls diſcours dans leſquels ils croient pouvoir puiſer la doctrine de leur ſalut éternel. Il n'y a pas moins d'injuſtice dans les plaiſanteries ſur les pſeaumes; outre que leur chant ne fait point la partie eſſentielle du culte public adopté chez les proteſtans, il ne

fauroit avoir du mal à conſerver des Cantiques, qui tirés des écrits divinement révelés ſont depuis trente ſiecles en uſage dans la véritable égliſe. Leurs images ſublimes & remplies d'un feu divin ſont autant au-deſſus des fables d'Ovide que le ſeul vrai Dieu l'eſt d'un Jupiter dominé par le deſtin; quoique M. de V. n'entende point l'hébreu, il reſte encore aux traductions des Pſeaumes un aſſez grand nombre de beautés pour en impoſer à ſa critique téméraire; la traduction françoiſe des Pſeaumes dont les proteſtans ſe ſervent dans leurs aſſemblées ne mérite point le nom de ſurannée, & quand même elle pécheroit de ce côté-là, les fautes de ſtyle d'une traduction ne peuvent jamais être miſes avec juſtice à la charge de l'original.

M. de V... a raiſon dans ce qu'il dit (p) du zele outré de Néarque dans le Polieucte de Corneille; mais ne peut-on pas faire le même reproche à celui qui oſe par-tout inſulter le Chef & le Sauveur des chrétiens, qui oublie le reſpect que tout citoyen honnête doit au culte établi dans ſa patrie par des loix légitimes? des idoles ont-elles plus de droit à notre vénération que le Sauveur du monde?

(p) p. 44.

Les *bienfaits* ne ſont qu'une très-foible imitation du *Tale of à Tub.* Tout le monde ſait, que la réſiſtance que les réformateurs oppoſerent au péril de leur vie à l'égliſe dominante, n'avoit point pour but de s'approprier les riches bénéfices du clergé de Rome. Les évêques, & les grandes richeſſes du clergé romain étoient le principal objet de leur zéle; Luther ſe contenta du revenu le plus modique, & ſon teſtament prouve ſon ame déſintéreſſée; Calvin donna le même exemple de modération, & Beze fit probablement un tort irréparable à la religion proteſtante, en déclarant aux évêques, qui, quoique convaincus de la vérité ne pouvoient ſe réſoudre à lui ſacrifier leurs prérogatives temporelles, qu'il falloit dépoſer leurs mitres au pied de la croix & de leur Sauveur. Les réformateurs d'Allemagne, de la France, de l'Ecoſſe & de la Suiſſe, allerent même trop loin dans l'abbaiſſement du clergé; & réduiſirent ſon revenu à des ſommes ſi modiques, qu'au grand préjudice de la religion ſa pauvreté l'expoſe ſouvent au mépris, ou le met dans une trop grande dépendance pour oſer dire la vérité aux grands de la terre avec un courage digne de ſa vocation; ce ne fut que par un goût particulier pour le faſte que la reine Eli-

ſabeth conſerva la dignité épiſcopale en Angleterre, quoique l'égliſe proteſtante de cette isle ait reçu ſes ſentimens des Suiſſes. Knox & les premiers zélateurs ſes confréres détruiſirent en Ecoſſe tout ce qui pouvoit donner le moindre éclat extérieur à l'égliſe, & ne laiſſerent d'autre revenu au clergé que ce qui peut à peine ſuffire à ſes beſoins. Apologie du mépriſable & inconſtant Bolingbroke, qui traître à ſa patrie ſacrifia à ſon ambition, l'intérêt de l'Europe, abandonna d'abord ſon légitime ſouverain, auquel il avoit prêté le ſerment de fidélité, & enſuite le prétendant de la maiſon de Stuart dans le parti duquel il avoit paſſé. Un homme pareil n'étoit certainement point propre à enſeigner la vérité au genre humain, ou à lui tracer une route plus ſûre pour parvenir au vrai bonheur, que n'avoient fait Jéſus & Moyſe. Cheſterfield dont les lettres à ſon fils ne nous donnent pas une haute idée de ſa façon de penſer quant à la religion, déſapprouve cependant la morale relâchée de ſon ami Bolingbroke; perſonne, dit-il, n'eſt moins philoſophe dans la pratique, que le philoſophe Bolingbroke (*q*).

(*q*) Mémoirs of Cheſterfield.

La philoſophie ne nuit pas plus aux mœurs, ſelon M. de V... que la doctrine des Jéſuites; ceci a beſoin d'explication. Toutes les égliſes chrétiennes, même celle qui s'eſt le plus éloignée de ſa ſimplicité primitive, reconnoiſſent un Dieu juſte; elles nous encouragent par des motifs auſſi puiſſans à la pratique de la vertu, qu'à l'éloignement du vice. Mais le philoſophe, qui n'admet d'autre Dieu & d'autre Etre que l'univers, aux yeux duquel tout ce qui exiſte eſt une chaîne néceſſaire d'événemens, qui regarde par conſéquent comme inévitable la ſatisfaction de nos deſirs déréglés, & ne reconnoit ni récompenſe ni punition avenir; un pareil philoſophe renverſe tous les fondemens de la ſociété; ſelon ſes principes ce qui eſt honnête, & ce qui ne l'eſt pas, ſont des choſes également indifférentes & légitimes.

Qu'un certain prince ami des déiſtes ait pardonné généreuſement à un auteur, qui avoit oſé l'attaquer dans ſes écrits (*r*), doit-il s'enſuivre, comme le voudroit M. de V... que les chrétiens doivent toujours modérer leur indignation, lorſqu'il cherche à expoſer au mépris la réligion, qui eſt celle de l'Europe, lorſqu'il renverſe les barrieres,

(*r*) p. 86.

qui pouvoient encore arrêter les progrès du vice & ſe rend l'apôtre de l'incrédulité; n'a-t-il pas oſé élever ſa voix contre le Dieu des chrétiens, l'objet de leur adoration, dont les cieux & les limites de la terre ne ſauroient borner la puiſſance ſouveraine, & à la juſtice duquel l'éternité même ne pourra nous dérober?

On prétend que la vertu des réformateurs (s) n'avoit point approchée de celle de Platon, de Socrate, de Trajan, de Marc-Aurele, de Ciceron & de Pline; parmi ces réformateurs M. de V... compte Melanchton, Zwingle, Servet & Socin. L'auteur a le talent de raſſembler ici des hommes dont les ſentimens formoient le plus parfait contraſte.

Les philoſophes ſe piquent toujours de la plus grande libéralité dans les éloges, qu'ils font des héros du paganiſme, mais quiconque s'applique à lire l'hiſtoire ſans prévention, verra auſſi-tôt à la honte de l'orgueil humain, de combien de taches la plus haute perfection des payens ſe trouvoit obſcurcie. Perſonne n'ignore la confiance aveugle de Socrate dans les oracles, ſon prétendu génie tutélaire guide de toutes ſes actions, l'hommage rendu à ſa mort même

(s) p. 70.

à des mortels déifiés, ſa maniere abominable d'excuſer les ames, qui ſelon ſon expreſſion avoient encore quelque choſe du pourceau, expreſſion par laquelle il déſigne le crime, que Dieu avoit puni à Sodome par le feu du ciel. Platon fut de tout tems regardé comme un homme ingénieux & éloquent, mais jamais cité comme un modele de vertu; ſon orgueil & ſes chanſons amoureuſes ſont parvenues à la poſtérité. Trajan penchoit à l'ivrognerie & à de baſſes voluptés; ſon ambition l'engagea dans des guerres dont pluſieurs milliers de citoyens furent les victimes. Que peut-il y avoir de plus digne de blâme que de répandre la miſere & tous les autres maux que la guerre entraine néceſſairement à ſa ſuite parmi des millions d'êtres, qui partageoient auſſi bien que lui les droits de l'humanité, triſte occupation, qui abſorba la plus grande partie de ſa vie. Ciceron emprunta contre une loi expreſſe, de l'argent de Murena, dont il s'étoit chargé de défendre la cauſe, avec le projet malhonnête de ſe tirer d'affaire en niant le fait; la vanité l'engagea à prier Luceius de s'écarter plutôt de la vérité hiſtorique, que de retrancher la moindre choſe de ſa louange; il étoit l'adulateur de Céſar qu'il abhorroit dans ſon cœur; les plus généreux des Romains avoient ſi peu d'eſtime

pour ſa perſonne, qu'ils lui cacherent ſoigneuſement la conjuration formée contre le vie du tyran. Le grand nombre de campagnes qu'il poſſédoit étoit ſans doute le fruit de ſon éloquence lucrative; il défendoit avec le même zele & la cauſe des provinces opprimées & celle de leurs oppreſſeurs, d'un Vatinius, d'un Gabinius, &c. Même pour la théorie ſes idées ſur les devoirs de la juſtice n'avoient point de regle déterminée, excepté ſur la queſtion de la patrie.

Pline que M. de V... auroit dû nommer d'une maniere plus déterminée eſt probablement le célebre Pline l'ancien, dont nous ne connoiſſons que le zele infatigable à ramaſſer les ouvrages de ceux, qui avoient écrit avant lui, mais pas un mot de ſon caractere moral. Nous ne connoiſſons du jeune Pline que ſa ſoif de la gloire. Marc-Aurele étoit déja du ſecond ſiecle de notre ere. Nous admirons avec juſtice ſes efforts de même que ceux d'Epictete de ſe rendre agréables à l'Etre ſuprême, de vivre d'une maniere conforme à ſa volonté, de ſe réſigner à la direction de ſa providence, & d'autres ſentimens de la même nature, à la chaleur deſquels Ciceron étoit bien loin d'atteindre. Les vertus de cet empereur avoient cependant quelque choſe d'outré, &

de romanesque; il menaça de se tuer, si l'on usoit de trop de rigueur envers son ennemi Avidius Cassius; il mettoit une confiance aveugle en des usages superstitieux, qui attirerent une défaite sanglante à l'armée romaine; il permettoit les persécutions contre les chrétiens, il toléroit contre ses vrais sentimens les danses lascives des pantomimes pour complaire au peuple, ce qui augmenta considérablement la corruption des mœurs; il négligea d'une maniere impardonnable l'éducation de son fils & son successeur, & s'associa par une générosité déplacée un collégue vicieux, qui ne rendit aucun service à l'empire.

M. de V.... & Bollingbroke ne connoissent point nos réformateurs. Melanchton étoit le savant le plus doux & le plus modeste de son siecle. Zwingle ne fut pas seulement un réformateur de la religion, ses conseils éclairés produisirent encore les changemens les plus salutaires dans l'état; l'industrie & l'ordre se répandirent dans toutes les branches du gouvernement & de la police, tout prit une nouvelle face, & malgré une guerre malheureuse les tems qui le suivirent immédiatement furent le siecle d'or de la république.

Il est aisé à présumer que si les vertus de Luther & des autres réformateurs n'a-

voient pas été ſupérieures à celles des héros du paganiſme, on les auroit décriés avec juſtice comme atteints des mêmes vices que le reſte des hommes, comme des prédicateurs dont la conduite ſe trouvoit en contradiction avec la doctrine, & l'évangile annoncé par de tels hommes auroit perdu toute ſa force. La fermeté qu'un Huſs, un Crammer & un Lattimer montrerent pour rendre témoignage à la vérité, qui ne les abandonna pas même au milieu des flammes, étoit une vertu trop ſublime pour pouvoir être pratiquée par des philoſophes.

M. de V... inſtruit par le Rabbin Akiba, prétend que Jeſus a mérité la mort pour avoir manqué de reſpect aux ſouverains ſacrificateurs; ces mêmes ſacrificateurs ne s'en plaignoient point alors, & Pilate, dont le jugement étoit accompagné des regrets les plus viſibles, ne s'y ſeroit point laiſſé engager pour des reproches que les prophetes pouvoient en tout tems ſe permettre à l'égard des pécheurs. Les prêtres Juifs condamnerent Jeſus, parce qu'il s'étoit nommé le fils de Dieu, le Meſſie, il avoit ſelon leur idée blaſphemé l'Etre ſuprême par ſes prétentions à des honneurs, qui n'appartiennent qu'à Dieu, & Pilate ſe crut obligé de ſe conformer à la volonté des Juifs, parce qu'on accuſoit Jeſus, de s'être arrogé les honneurs

d'un roi d'Iſraël. Tout le peuple regardoit Jeſus comme un prophete, ce qui eſt aiſé à voir par l'opinion d'Hérode, qu'il étoit ou Jean-Baptiſte reſſuſcité, ou un autre des anciens prophetes. Le grand nombre de miracles, qu'on le voyoit opérer, juſtifioit parfaitement cette opinion du public, puiſqu'aucun des anciens prophetes n'avoit donné autant de preuves de ſa vocation divine & extraordinaire.

L'écriture ſainte ne fait aucune mention de Judith, dont l'hiſtoire eſt le ſujet d'un livre ſuppoſé. Ehud tua l'ennemi public de ſa patrie.

Suit une raillerie ſur les ſectes (*t*). Il ne fauroit y en avoir une ſeule vraie, ſelon M. de V... puiſqu'elles ſe condamnent toutes réciproquement. Mais ſi notre philoſophe avoit aſſiſté à une de ces aſſemblées & qu'il y eût propoſé ſon ſentiment, auroit-il cru ſa ſageſſe ſuffiſamment prouvée par la différence de ſa façon de penſer de celle d'un Mahométan ou d'un Juif; les erreurs des anciens ſur la circulation du ſang prouvent-elles, que Harvey s'eſt trompé?

On a des exemples de begues (*u*), qui ſavent chanter, j'en ai vu la preuve chez une femme begue, ſans qu'on s'en ſoit ap-

(*t*) p. 100. (*u*) p. 117.

perçu lorſqu'elle chantoit. Moyſe n'étoit point muet, ſes paroles ſont très-ſouvent rapportées mot à mot; il parle à ſon frere, & dans l'abſence de celui-ci à d'autres avec toute la dignité d'un prophete; il avoit ſans doute un défaut dans la prononciation; c'étoit auſſi le motif de ſa crainte, que ce défaut ne l'empêchât de s'acquitter avec ſuccès de la commiſſion dont l'Eternel l'avoit chargé.

M. de V... admet ici derechef (x) un Dieu éternel, tout-puiſſant & ſouverainement ſage; mais comment prouvera-t-il, qu'il faut néceſſairement que la matiere en ait tiré ſon exiſtence depuis toute l'éternité, & qu'elle eſt néceſſaire, puiſqu'elle exiſte? Ne ſauroit-il rien y avoir de contingent? Trouverons-nous dans la matiere qui de ſa nature tend plutôt à l'inaction qu'au mouvement, la véritable raiſon de ſes forces plaſtiques? comme ſi le Tout-puiſſant avoit été hors d'état d'agir autrement que par le moyen de la matiere, qui n'exiſte que par lui.

L'égliſe romaine (y) ayant vu elle-même très-clairement, combien les écrits des réformateurs & l'impreſſion de l'écriture ſainte lui avoient fait perdre de ſon empire, ne crut pas pouvoir ſe ſervir d'un meilleur re-

(x) p. 137. (y) 374.

mede qu'en interdiſant la lecture de ces livres ſacrés. Les ſouverains ont tout fait, dit M. de V... & les livres rien, il cite Henri VIII. mais ce prince demi-ſavant, diſciple de St. Thomas, défenſeur outré de la tranſubſtantiation a ſi peu fait pour la réformation, qu'il eſt lui-même reſté juſqu'à ſa mort catholique romain très-zélé; la lumiere qui ſe répandoit alors dans toute l'Europe introduiſit la religion proteſtante en Angleterre malgré les édits ſanguinaires du roi, & jetta en peu de tems de ſi profondes racines, que ni ce roi perſécuteur, ni la reine Marie auſſi cruelle que ſon pere ſoutenue d'un parlement dévoué à ſa volonté ne furent pas en état d'empêcher les progrès de la vérité. Les milliers qui devinrent dans toutes les parties de l'Europe les victimes d'une hiérarchie dominante, produiſirent en France une révolution ſi prodigieuſe, que les cachots & les buchers ne purent empêcher des millions de ſujets d'abandonner la confeſſion romaine, bien des années avant qu'ils trouvaſſent une protection puiſſante dans la valeur d'un Coligni, ou d'un Condé, qui étoient encore combattues par la puiſſance dix fois ſupérieure des Guiſes & de la plus grande partie de la nation; auſſi devoit on s'attendre que la cour de Rome ſignaleroit ſon zéle

pour arrêter les progrès d'une révolution auſſi générale par des perſécutions & des ſupplices.

L'argument (z) tiré des proſcriptions (a) ne regarde que les abus de la religion. Le chriſtianiſme & la révélation n'ont eu aucune part dans les maſſacres cités par Mr. de V...

Nous nous retrouvons à la fameuſe diſſertation de Mr. de V... ſur la tolérance écrite d'une maniere auſſi élegante qu'artificieuſe (b). A l'occaſion de l'arrêt injuſte contre Calas, il recommande non-ſeulement la tolérance à l'égard des incrédules, mais encore à l'égard de leurs docteurs & de leurs livres. M. de V... ne ſauroit accuſer avec juſtice l'égliſe proteſtante (c) de cet eſprit de perſécution, qui diſtingue l'égliſe romaine, quoiqu'il prétende que chez les Suiſſes proteſtans aucun catholique n'oſe demeurer plus de trois jours, ni acheter un arpent de terre. Cependant M. de V... ſe rappellera d'avoir paſſé quelques années à Montrion & à Lauſanne dans le canton de Berne de même qu'à St. Jean ſur le territoire de Geneve, ſans s'être reſſenti des effets d'une loi pareille; les catholiques

(z) p. 188. (a) T. II. p. 36.
(b) p. 232. (c) 232.

poſſédent dans les pays proteſtans des campagnes & même des terres ; l'abbé de St. Maurice eſt ſeigneur de Gryon & de Lavay dans le gouvernement d'Aigle, celui de St. Urbain a des droits ſeigneuriaux dans le bourg de Languenthal ; les communautés de Bellelay, Muri & Munſter, ont leurs plus belles poſſeſſions dans le même canton, ce qui reſte encore aux chanoines de St. Maurice & de St. Bernard eſt ſitué dans la même juriſdiction, puiſque le duc de Savoie & la république de Vallais ſe ſont emparés de tout ce qu'ils avoient poſſédé dans les pays catholiques. Comment peut-on comparer Servet (*d*), qui n'étoit ennemi ni des proteſtans ni de Calvin, qui n'étoit pas même catholique, & qui ne fut condamné que pour ſes blaſphèmes, avec tant de milliers aſſaſſinés ou avec tous les appareils de la juſtice, ou victimes de quelque complot, mais toujours de l'aveu des chefs de l'égliſe romaine? la mort de Barnevald fut plutôt l'effet de la politique que du fanatiſme; outre qu'il étoit à la tête du parti oppoſé à la maiſon d'Orange, on l'accuſoit de s'être laiſſé corrompre par la cour de Madrid.

(*d*) p. 248. 249.

M. de V... rejette la différence entre l'ame & le corps (*e*). Nous ne comprenons rien à la preuve que lui fournit un ſentiment interne, qu'il n'eſt qu'un, & que par conſéquent l'ame n'eſt point un Etre différent du corps, combien de fois l'inſtrument du chirurgien, la gangrene ou un ulcere n'enlevent-ils pas des parties conſidérables de notre corps, ſans que notre *moi*, l'homme ceſſe d'exiſter, ou de former un tout (*f*)?

On ne peut ni prouver, ni abſolument nier, que l'homme penſe ſans ceſſe (*g*); l'ame eſt ſpectatrice des opérations des ſens & de la mémoire; elle eſt attentive au jeu de ſes facultés, lorſque celles-ci lui préſentent les images des objets extérieurs, ce ſpectacle l'intéreſſe plus ou moins, elle juge, compare, & arrange les images qui lui paſſent par les ſens; on n'a pas encore pu décider, ſi elle penſe pendant que nous dormons; mais elle penſe, & jouit de ces ſenſations, auſſi long-tems qu'elle eſt en état de s'appercevoir de ſa perſonnalité, juſqu'à ce que ſes idées ſe perdent dans le ſommeil, ce paſſage au ſommeil s'annonce même par le changement de nos idées & de notre imagination, l'empire de celle-ci s'étend, à me-

(*e*) p. 259. (*f*) I. p. 274. ſeq.
(*g*) p. 260.

ſure, que les premieres s'obſcurciſſent, elle finit par ne ſavoir plus diſtinguer les images que cette faculté menſongere lui préſente, d'avec les impreſſions actuelles de ſes ſens. A notre réveil l'ame penſe dans l'inſtant même, & ſes idées ſe trouvent liées avec celles qui les avoient précedées, elle conſerve même la plupart du tems le ſouvenir de celles-ci; puiſqu'elle penſe donc dans l'inſtant qu'elle s'endort & dans celui qu'elle s'éveille, on ne ſauroit rendre aucune raiſon du ſaut qui la feroit paſſer entre ces deux états à celui d'un être non penſant; il eſt bien vrai que nous ne nous rappellons que des rêves qui ont fait ſur nous une impreſſion plus forte, & que nous perdons à notre réveil le ſouvenir des autres; mais n'en eſt-il pas de même des idées qui pendant que nous veillons, n'ont fait que de foibles impreſſions ſur nous? M. de V... prétend ſelon le ſentiment de Collins, qu'il n'exiſte point de néceſſité morale (*b*). Il conviendra cependant, qu'un événement n'eſt devenu néceſſaire, que par ſa liaiſon, avec ceux, qui l'ont précedé, & que ſans cette liaiſon il auroit été ſi peu néceſſaire, qu'il ne ſeroit pas même parvenu à l'exiſtence; mais la néceſſité morale ne

(*b*) p. 271.

ne pourroit avoir lieu, ſelon Clarke & Wolf que dans ce dernier cas. Lorſqu'une tuile tombe du toît & caſſe la tête à un homme, qui paſſe dans cet inſtant au deſſous, il n'eſt pas douteux que la mort de cet homme ne ſoit la ſuite néceſſaire de la chûte de la tuile; mais ſi cet homme y avoit paſſé un inſtant plutôt, il n'auroit point eſſuyé cet accident, & il n'exiſte aucune liaiſon néceſſaire entre le tems du paſſage d'un homme ſous un toît & la chûte d'une tuile, cet événement n'eſt donc que d'une néceſſité conditionnelle, qui n'eſt point fondée ſur la nature d'une tuile, mais ſur un autre événement d'une nature tout-à-fait différente, le paſſage de l'homme arrivé dans cet inſtant, eſt l'effet de la liberté de l'homme, qui n'a aucun rapport avec la nature ou la péſanteur d'une tuile.

L'hypotheſe, que le monde eſt éternel, parce que le néant ne peut donner l'origine à quoique ce ſoit, a été auſſi ſouvent refutée que propoſée (*i*). L'être ſuprême qui a donné l'exiſtence à l'univers, ne s'eſt point ſervi du néant comme de la cauſe matérielle de ſon ouvrage. La même puiſſance ſouveraine, qui a preſcrit à tous les corps leur

(*i*) p. 272.

mouvement, leurs loix & leur ordre, qui à chaque naiſſance d'un homme donne l'exiſtence à un être penſant qui n'exiſtoit point auparavant, n'eſt pas moins capable d'appeller à la réalité ce qui n'exiſtoit auparavant que dans ſon idée. M. de V... lui-même n'admet point une chaîne éternelle d'êtres finis ſans commencement, il reconnoît donc des êtres qui ont commencé d'exiſter, un mouvement & des figures, qui n'exiſtoient pas encore l'inſtant d'auparavant, des attributs dans les métaux, les plantes & les animaux, qu'aucun d'eux ne poſſédoit. Pourquoi donc l'Etre ſuprême, le créateur de l'ordre, le légiſlateur de l'univers, ne ſeroit-il pas auſſi bien le créateur de cet univers, dont il a inconteſtablement inventé l'ordre & les loix? Cependant M. de V... reconnoît un créateur d'une ſageſſe ſouveraine, qui agit ſur un plan formé, ſentiment qui l'approche plus de la vérité que les philoſophes accomplis du bureau d'eſprit des bords de la Seine.

# LETTRE DOUZIEME.

L'ARTICLE de Saül dans ce volume eſt une ironie outrée contre David, l'auteur y joint le tableau le plus odieux du caractere de ce roi prophete à des railleries générales contre la nation juive; mais M. de V... ſe permet ici comme par-tout ailleurs d'embellir la vérité des traits de la fable; ſelon lui Agag chef d'un peuple maudit du Seigneur, eſt une victime deſtinée par Samuel pour la table des prêtres; le même Dieu, qui condamne par-tout les victimes humaines de la maniere la plus poſitive, qui les reproche aux nations comme le principal motif de ſon indignation, qui ne permet à ſon peuple que l'uſage d'un très-petit nombre d'eſpeces d'animaux les moins nuiſibles à ſa ſanté, qui lui défend même l'uſage du lievre, ce même Dieu permettroit à ſes prophetes de ſe repaître de chair humaine!

Le calcul de M. de V... eut été plus juſte, s'il eut compté un homme en état de porter les armes ſur quatre perſonnes & non ſur dix, en excluant les femmes & la moitié des hommes. Six millions d'habitans dans un pays auſſi fertile que la Paleſtine,

qui produiſoit deux moiſſons, ne paroîtront point exagérés à quiconque ſe rappellera ce que les anciens ont écrit ſur la population de la Grece & de la Sicile, (*a*) qui encore ne ſauroit être comparée à celle de la Hollande quoique peu étendue, mal-ſaine & ſtérile. Le royaume de Naples, dont l'étendue eſt du double inférieure à celle de la Paleſtine, ne renferme pas moins malgré ſon clergé, ſes célibataires & ſes mendians de quatre millions & demi d'habitans.

Contre le meilleur des mondes. (*b*) Les objections de M. de V... roulent ſans ceſſe ſur les ſouffrances des êtres ſenſibles, qui ſont une ſuite néceſſaire de la ſtructure de nos corps mortels ; ces inſtans de douleur ne ſauroient cependant être comparés à la durée d'une ame immortelle ; ils diſparoiſſent abſolument aux yeux du chrétien appellé à une éternité bienheureuſe, & le mal préſent ne fait qu'une partie abſolument imperceptible du meilleur des mondes ; car M. de V... ne fait ici nulle mention du mal moral. (*c*)

---

(*a*) I. p. 19.

(*b*) P. 293.

(*c*) T. I. p. 59. 60.

Objection réitérée contre l'immortalité de l'ame, très-indifférente à ſes yeux par rapport à la religion; (*d*) notre adverſaire célebre ne ſauroit ignorer, qu'une ame matérielle compoſée de pluſieurs parties ne peut échapper à ſa deſtruction ſans une puiſſance abſolue; nous avouons, que nous ne puiſons la certitude de l'immortalité de notre ame que dans la révélation, mais ſon immatérialité peut être démontrée mathématiquement, & cette preuve ſuffit à notre conviction, comme nous l'avons fait voir ailleurs. (*e*) Un être compoſé ne ſauroit poſſéder les attributs d'une ame, ni éprouver en même tems les impreſſions de pluſieurs objets extérieurs concentrées en un ſeul point. (*f*)

M. de V... adopte l'idée du juſte & de l'injuſte comme générale & innée; mais comment accordera-t-il cette idée avec la néceſſité abſolue, à laquelle ſelon lui toutes choſes ſont ſoumiſes; (*g*) toute imputation ceſſe dès que l'homme ſe trouve dans

(*d*) P. 300. conf. avec * 1. p. 274. ſeq.

(*e*) Ce qu'a fait auſſi Mendelſon dans ſon Phedon, & Sulzer dans les Actes de l'Académie de Berlin, année 1771.

(*f*) v. p. 227. Elém. Phyſ. l. XVII.

(*g*) v. les lettres de Memmius.

l'impoſſibilité d'agir autrement ſans briſer la chaine ſelon M. de V... abſolument néceſſaire des événemens.

Je me garderai bien de donner le nom de vertu à la philoſophie, & encore plus de ſoutenir, que tous les philoſophes ſe ſont diſtingués par des preuves de leurs ſentimens vertueux ; (*b*) nous n'avons que trop ſujet de gémir des écarts fréquens de ces philoſophes parmi leſquels la véritable ſageſſe étoit auſſi rare que par-tout ailleurs ; il faudroit pour oſer ſoutenir cette theſe n'accorder le nom de philoſophe qu'avec la réſerve la plus ſcrupuleuſe ; auſſi voyons-nous pendant bien du tems les plus fameuſes de ces écoles de ſageſſe diſpenſer d'une condition auſſi pénible ceux qui aſpiroient à ce titre ; Socrate aſſocia le premier l'idée de la ſageſſe avec la moralité de nos actions ; ce ſyſtême fut adopté dans la ſuite par les ſtoïciens ; on n'a qu'à lire le naïf Ciceron pour ſe convaincre, combien les idées des philoſophes ſur les devoirs de l'homme & ſur la légitimité de nos actions étoient chancelantes ; les philoſophes de Lucien dans ſes noces ne ſe diſtinguent ni par leur vertu, ni même par leur décence.

(*b*) Page 327.

M. de V... prétend qu'il n'y a pas d'exemple d'un philoſophe perſécuté à Rome pour ſes opinions. Gellius nous à cependant laiſſé des preuves, que ſous l'empire de Domitien & même du tems de Caton des philoſophes furent exilés de Rome & d'Italie & d'autres condamnés à la mort; mais avant que de célébrer les Romains comme des modeles de tolérance, M. de V... devroit pouvoir effacer des annales les récits des perſécutions auſſi fréquentes que terribles, dont les chrétiens étoient les victimes. (*i*)

Le talent de l'auteur brille dans ſes homélies; (*k*) il commence par s'inſinuer dans l'eſprit des chrétiens par une apparence de zele pour la religion; mais il ſe garde bien de ſe ſervir de toute ſa force pour refuter l'empire du deſtin; il ſe contente de citer Spinoſa qui n'a pas oſé nier l'exiſtence d'une ſageſſe univerſelle; en comparant ce traité avec les lettres de Memmius, on voit que M. de V... eſt preſque en tout d'accord avec Spinoſa, puiſqu'il ne confond pas moins ſon Dieu avec la matiere, à laquelle Spinoſa même attribue une ſageſſe ſouveraine; cependant M. de V... s'éloigne moins

(*i*) Page 44. 45.

(*k*) Tome I. pag. 113.

du chriſtianiſme dans ce traité, que dans les lettres de Memmius, où il ſemble avoir développé ſa véritable façon de penſer; le penchant des planetes à ſe mouvoir plutôt d'un côté que d'un autre eſt à ſes yeux une preuve évidente qu'elles ſont des êtres capables de choiſir, & de déterminer par leur volonté ſeule une ſuite d'événemens contingens, puiſqu'il n'exiſte rien dans tout le ſyſtème planétaire, qui doive diriger le mouvement du ciel ou de la terre plutôt d'un côté que du côté oppoſé. Si M. de V... fait l'apologie du mal, ce n'eſt point parce qu'il contribue au bien général, mais parce que ſon exiſtence étoit néceſſaire, & nous conſole toujours par l'eſpérance d'une vie avenir, à quoi il n'oublie cependant pas d'ajouter ſelon ſa coutume, que les Juifs étoient le ſeul peuple de la terre privé de la connoiſſance de cette vie future; il reconnoit d'ailleurs un Dieu juſte, remunérateur & vengeur; mais comment nous prouvera-t-il, que l'athée ſe ſent pénetré de cette terreur inſéparable des grands crimes, qui ne fauroit être que le fruit de la religion & de la crainte d'un Dieu vengeur? L'athée n'échappera-t-il pas à toute punition, dès qu'il ſe trouvera en état de commettre le crime par principes, & ſans être troublé du moindre remords, ce qui n'eſt point ſans exem-

ples ? L'athée, qui ne ſera méchant qu'à demi & trop peu pour oſer impoſer ſilence à ſes remords, ne ſera-t-il pas puni d'après ces principes, tandis que le ſcélérat endurci commettra impunément & de ſang froid les crimes les plus atroces & répandra la déſolation ſur la terre !

Cependant M. de V... avoue que l'homme, qui croit un Dieu, ne ſauroit ſe dépouiller tout à fait d'un ſentiment ſecret, qui met un frein à ſa méchanceté, au lieu que rien ne pourra retenir l'athée dès qu'il ſe ſera mis à l'abris de la punition du bras ſéculier ; notre auteur avoue toutefois, ce qui mérite notre plus grande attention, que les ſouverains & les miniſtres, dont l'hiſtoire vante les exploits, qui ont tout ſacrifié à leur politique, étoient des athées, en citant le cardinal de Richelieu, qui fit prononcer par de vils eſclaves l'arrêt fatal des premiers ſeigneurs de la cour, au-deſſus de l'appartement même dans lequel il s'entretenoit avec des courtiſanes ; anecdote abominable, dont je voudrois malgré le peu de cas que j'ai toujours fait de cette éminence, pouvoir prouver le fauſſeté.

M. de V... dit encore, que les Juifs ont cru un Dieu matériel, que Jaho avoit été le Dieu des Phéniciens, long-tems avant que ce nom fût parvenu à la connoiſſance des

Juifs ; ils ſuffira de répondre à ceci que quelque ſenſuels que les Juifs aient été, on ne ſauroit alléguer la moindre preuve qu'ils ſe ſoient formé une idée matérielle de l'être ſuprême. M. de V... n'a-t-il pas lui-même cherché à prouver que les images dont les payens ſe ſervoient pour repréſenter leurs divinités, n'étoient point l'objet de leur adoration ? qu'ils n'adreſſoient leurs prieres qu'à l'être ſuprême & inviſible, dont ces pierres étoient les ſymboles, que quoique très-enclins à l'idolâtrie ils n'étoient pas moins éloignés de l'intention d'abandonner le culte de l'être ſuprême, qu'ils ne vouloient que le repréſenter par des images, ou lui ſubordonner des divinités inférieures ; eh ! pourquoi ſuppoſerions-nous aux Juifs à ces enfans d'Abraham, du ſerviteur le plus fidele du Seigneur, plus d'aveuglement qu'à toutes les nations idolâtres, qui ſelon M. de V... croyoient un Dieu éternel, infini, inacceſſible aux ſens ! comment des paſteurs qui immoloient journellement des veaux auroient-ils été abandonnés du bon ſens au point de prendre des animaux pareils pour le Dieu ſuprême, par la toute-puiſſance duquel ils venoient d'être délivrés de la ſervitude d'Egypte ? Selon toute apparence ces veaux étoient des ſymboles, ſans doute très-mal choiſis, de la divinité. Lorſqu'Aaron indi-

que le jour fixé pour l'introduction de ce culte idolâtre, il dit: demain ſera la fête de Jéhovah; (*l*) ce veau devoit donc repréſenter l'être ſuprême, par le ſecours duquel ils étoient ſortis d'Egypte. Nous ferons voir ailleurs, que même ſous les rois idolâtres les tribus révoltées n'avoient jamais abandonné le culte de l'être ſuprême & tout-puiſſant.

La ſeconde preuve alléguée par M. de V... eſt deſtituée de tout fondement; ce fut Dieu lui-même, qui ordonna à Moyſe de lui donner le nom de Jéhovah. Je ſuis celui qui eſt, lui dit-il; M. de V... ignore auſſi bien que tout le monde, ce que les Phéniciens ont fait ou dit avant l'âge de Moyſe, puiſque tout ce que nous en ſavons ne remonte pas à beaucoup près à des tems auſſi reculés, les relations les plus anciennes en parlent comme d'un peuple idolâtre, & refutent de la maniere la plus poſitive l'opinion de notre philoſophe, qui leur attribue long-tems avant Moyſe le culte du ſeul vrai Dieu; (*m*) il ſemble à la vérité que ſous le regne d'Abimelech ils adoroient le vrai Dieu, mais on leur vit bientôt après ériger des autels à Dagon & à Aſtarot, & ſéduire les Iſraëlites par l'exemple de leur idolâtrie.

(*l*) Exod. 32. 5.
(*m*) p. 310.

Les Tyriens font eux-même valoir du tems d'Alexandre la haute antiquité de leur temple d'Hercule, divinité dont un peuple adorateur de l'être ſuprême n'eut jamais fait l'objet de ſon culte ; mais nous croyons auſſi bien que M. de V... que les peuples les plus anciens ſuivoient la religion des Noachides, croyant un ſeul vrai Dieu & créateur de l'univers ; la Chine, la Perſe, les Indes & l'Egypte nous en fourniſſent les preuves les plus évidentes ; (*n*) il faut même que la connoiſſance du ſeul vrai Dieu ſe ſoit conſervée parmi les Philiſtins dans le tems qu'ils avoient déja adopté le culte des fauſſes divinités ſubalternes ; Achis cherche à raſſurer David en jurant par le nom de Jéhovah, & en comparant ſon attachement pour ce prince fugitif à l'amour d'un ange du Seigneur (*o*)

M. de V... prétend qu'il a exiſté des athées vertueux, (*p*) & ſoutient la même choſe d'Epicure, quoique le bien ſuprême de ce philoſophe ſe ſoit borné au plaiſir des ſens. Un athée peut ſans doute être bienfaiſant, ami fidele, & un homme agréable dans la ſociété, mais je ne voudrois pas le mettre à de fortes épreuves, ni l'expoſer

(*n*) p. 30.
(*o*) Sam. 29. 6. 9.
(*p*) p. 314.

à la tentation de ſe détacher d'un objet vers lequel ſa paſſion l'entraîne, & encore moins en exiger des devoirs, dont l'eſpérance ſeule d'un bonheur avenir rend la pratique poſſible. M. de V... n'eſt pas heureux dans ſon choix en citant la Métrie, l'homme le plus diffamé par ſes menſonges & ſes calomnies, auteur de libelles, dont le but étoit moins une vengeance perſonnelle, qu'une vile complaiſance pour ſes protecteurs en terniſſant la réputation de pluſieurs médecins célebres pour frayer à ſon ami la route des honneurs; il eut fallu pour comparer l'utilité de la religion & de l'incrédulité adopter une regle plus conforme à l'équité, & ne point mettre ſur le compte de la premiere, des vices qu'elle proſcrit par-tout de la maniere la plus poſitive; rien ne ſera plus aiſé que la ſolution du problême ſi c'eſt la religion qui nous enſeigne des devoirs plus propres à répandre le bonheur ſur toute la race humaine, ou l'incrédulité qui bannit de ſon ſyſtême & le légiſlateur & ſes loix; les vertus même des incrédules ont la plupart leur ſource dans leur commerce avec des gens attachés à la vraie religion, dans une éducation chrétienne, ou dans la lecture de bons ouvrages, & nous les trouverions bien différens de ce qu'ils ſont, ſi leur naiſſance ou leur éducation les avoient privé de ces précieux avan-

tages. « Que les hommes ont dépeint Dieu » à leur image, vindicatif, prompt à la colere, capricieux, impitoyable » (*q*) ce ne sera certainement pas le même Dieu, dont nous puisons la connoissance dans la doctrine de notre divin Sauveur, & ce fils unique de Dieu, la source des miséricordes y est représenté d'après les notions qu'on prête communément aux Juifs, lesquels néanmoins se réunissent tous à établir la sainteté invariable du Seigneur, & à nous rappeller les graces particulieres dont il avoit comblé son peuple; les jugemens que ce peuple ingrat s'étoit si souvent attiré par ses transgressions ne sauroient être comparées avec la miséricorde qui s'occupe de notre bonheur avenir, ils ne passoient point les bornes d'une punition temporelle, au lieu que nous trouvons l'expiation de nos péchés dans la mort de son Fils.

Notre philosophe passe subitement à l'apologie du culte des grands hommes. (*r*) Pourquoi, dit-il, Marc-Aurele aussi supérieur au reste des mortels, ne le seroit-il pas encore, après s'être dépouillé de son enveloppe mortelle ? Passons cela pour un instant à M. de V... pour le plaisir qu'il nous fait

(*q*) p. 317.
(*r*) p. 319.

d'avouer qu'il reſte après la mort un être capable d'action, nous ſouhaitons & ſuppoſons que Marc-Aurele ſe trouve maintenant parmi les juſtes glorifiés, mais lui reſtera-t-il pour cela le moindre pouvoir de rendre les hommes meilleurs & plus heureux ? Pouvoir qui ſeul peut rendre un être digne de notre culte.

Sur les ſuites ſanglantes de la ſuperſtition, (*s*) qu'on ne doit point mettre excluſivement ſur le compte de ce vice, nous en chercherons avec plus de juſtice la ſource dans les prétentions d'une hiérarchie puiſſante à ſoumettre à ſon joug tous les peuples de la terre, & à l'adreſſe avec laquelle elle a ſu communiquer cet eſprit d'intolérance à ceux qu'elle a imbus de ſes principes, à punir comme rebelle quiconque refuſe de reconnoître l'autorité de leur ſouverain pontife (*t*). Nous ne diſſimulons point les maux qu'a cauſé la ſuperſtition, mais leur principale ſource étoit encore cette prétention funeſte de charger toutes les nations d'un joug arbitraire ; bien des peuples de l'antiquité ſe ſont ſouillés par des victimes humaines & par l'offrande faite à la ſuperſtition du ſang de leurs freres ; les Grecs, ce peuple

(*s*) p. 319.
(*t*) T. 1. 92.

philoſophe & les Romains dont on célebre tant la grandeur d'ame, n'étoient point exempts de ces cruautés abominables, elles n'approchoient cependant pas à beaucoup près des barbaries, dont on ne trouve d'exemple que dans une égliſe, qui cherche ſa plus grande gloire à n'en point tolérer d'autre.

Le ſupplice du roi Charles ne fut point une ſuite de la liturgie, ſa procédure n'en fait nulle mention. Cette liturgie irrita tout au plus les Ecoſſois, chez leſquels ce prince infortuné voulut l'introduire. (*u*)

M. de V... convient, que l'être ſuprême à pu ſans contradiction s'unir plus étroitement avec Jeſus qu'avec le reſte des mortels; aveu dont il eſt bien éloigné par-tout ailleurs, & qui mérite notre attention auſſi bien que ce qu'il dit plus bas au ſujet de la ſuperſtition; ce vice eut cependant quelquefois des ſuites heureuſes pour l'humanité, des fondations pieuſes, l'union conjugale rétablie plus d'une fois, des actions qui tendoient au bien général, tant de nations ſauvages civiliſées après avoir embraſſé une religion ſainte dans ſes principes, mais défigurée par les traditions humaines, ſont de ce nombre; car l'idée d'un Dieu juſte & vengeur

(*u*) T. I. p. 172.

vengeur peut ſe maintenir dans toute ſa force au milieu des pratiques les plus ſuperſtitieuſes ; nous en trouvons un exemple frappant dans l'effet ſalutaire que les ſermons de Braineld produiſirent ſur les farouches Shavanons & Délavares, & dans la révolution auſſi ſubite que générale que l'évangile annoncé par quelques artiſans dans les ſentimens & les mœurs des Groenlendois & d'autres peuples ſauvages, chez leſquels les ſciences & les arts n'avoient jamais pénétré.

M. de V... a donné plus de priſe à la critique par ſes idées ſur l'explication de l'ancien & du nouveau Teſtament (*x*) Il commence par jetter des doutes ſur l'hiſtoire de l'origine du monde qu'il explique comme une allégorie ; ſes objections au ſujet du ſerpent, de la pomme, des quatre fleuves & du paradis ont déja été refutées mille fois. Il eſt très-difficile de nous former une juſte idée des penchans des premiers hommes, avant qu'ils ſe ſoient réunis en ſociété, dans un tems, ou leurs idées & leurs deſirs n'étoient point auſſi compliqués, qu'ils le ſont de nos jours. Nous n'en ſa-

(*x*) V. ſur cette objection de M. de V... T. 1. p. 66. de même ce qu'il dit du ſerpent.

vons pas moins assez pour convenir, que l'homme étoit dans l'obligation de prouver à son créateur la dépendance où il se trouvoit de sa volonté suprême, & que cette épreuve consistoit dans l'abstinence d'un bien différent de ceux que des besoins & des mœurs plus raffinées n'inventerent que dans des siecles postérieurs à ces événemens.

Abel, qui n'étoit plus dans l'enfance puisqu'il avoit embrassé l'état de berger, peut avoir laissé des enfans, dont Kaïn devoit craindre la vengeance, & Dieu, qui vouloit éloigner tous les obstacles d'une prompte population, peut avoir marqué son front d'un signe, auquel les enfans d'Adam devoient reconnoître une protection particuliere; aussi n'étoient-ce ni des descendans d'Abel ni de Seth qui se souillerent de son sang, mais un homme de sa race. C'est très-injustement que M. de V... reproche à l'être suprême d'avoir pardonné le meurtre d'un frere. Comment ose-t-il reprocher à son créateur un excès de miséricorde, après avoir tant de fois traité de tyrannie sa justice vindicative. Kaïn n'échappa point à la punition qu'il avoit mérité, la défense divine exprimoit seulement combien cet être saint désapprouvoit un second meurtre.

Il n'étoit point nécessaire d'élever la tour

de Babel jusqu'aux cieux ; (y) elle ne devoit être que la capitale & le centre de l'empire naissant, auquel toute la race humaine alloit se soumettre ; & ce fut à l'époque de cette entreprise qu'arriva la confusion des langues, lorsque les langues orientales remarquables par la variation douce de leurs voyelles s'éloignerent pour toujours des idiômes des peuples de l'occident, qui abondent plus en consonnes. (z)

L'histoire de Loth est encore une allégorie aux yeux de M. de V... (a) Une plaisante allégorie, qu'un commerce amoureux qui donne le jour à deux nations ! Une action pareille ne doit point surprendre dans l'enfance du monde, lorsqu'avec des notions très-bornées, les hommes n'éprouvoient pas moins ces penchans de la nature avec autant de violence que de nos jours, & que les filles de Loth étoient dans l'idée que toute la terre avoit été enveloppée dans le terrible désastre qu'elles ont vu arriver à la ville de Sodome ; événement qui ne

(y) p. 340.

(z) La langue chinoise, & celle des isles de la mer Pacifique, sont presque toutes composées de voyelles, il manque même à la premiere plusieurs de nos consonnes.

(a) p. 340.

s'accorde malheureuſement que trop avec les mœurs de ces tems reculés, & dont la mythologie des Grecs nous fournit plus d'un exemple; encore les filles de cette derniere nation ſont-elles moins excuſables que celles de Loth, qui s'imaginoient d'avoir ſurvécu avec leur pere à tout le reſte du genre humain. Ce que l'Écriture ſainte appelle une ſtatue de ſel n'étoit autre choſe qu'un monument durable. Origene qui traite cette hiſtoire d'allégorie avoit trop écouté ſon penchant pour cette méthode d'expliquer l'Ecriture, mais le penchant de ce pere d'égliſe pour les explications myſtiques ne l'empêche point de convenir de la vérité hiſtorique des événemens, & la méthode de quelques écrivains modernes de combattre le témoignage des auteurs anciens & connus par leur impartialité irréprochable, par les mœurs & les uſages de notre ſiecle eſt toujours très-repréhenſible. Ce n'eſt que trop ſouvent la maniere de conclure de M. de V... & d'autres auteurs de la même nation, que tout ce qui s'éloigne des uſages de nos jours eſt impoſſible, pendant que les mêmes auteurs ne ſe font pas le moindre ſcrupule de prétendre que les idées du juſte & de l'injuſte étoient arbitraires & ſujettes à de très-grandes variations parmi les différens peuples de le terre.

La morale eſt ſans doute une loi divine, mais elle n'eſt pas pour cela cet être ſouverain lui-même ; les raiſonnemens de notre philoſophe tendent par-tout à affoiblir l'autorité de l'hiſtoire ſacrée & avec elle l'accord qui ſe trouve entre les caracteres du Meſſie & les prophéties de l'ancien Teſtament, prêt à prononcer, comme il fait déja dans d'autres ouvrages le même arrêt ſur la morale ſacrée ; la chûte de la loi ſuivroit de près celle du légiſlateur.

Nous avons prouvé ailleurs, que ſi le Seigneur ordonna à Ezéchiel de faire uſage de la fiente, ce ne fut point pour qu'il en fit ſa nourriture, mais pour cuire ſon pain, tout ce qu'il fit faire d'ailleurs à ce prophete, n'avoit d'autre but, que de fixer l'attention du peuple, ſur la parole qu'il étoit chargé de lui annoncer, ce que le texte ſacré indique de la maniere la plus poſitive. (*b*)

On a répondu mille fois à toutes les objections contre le nouveau Teſtament & contre les généalogies, qui n'étoient point deux arbres généalogiques d'une ſeule perſonne, mais de Joſeph & de Marie. (*c*)

(*b*) Ezech. 33. 18.

(*c*) Veſp. 350.

M. de V... ne revient pas moins à ce ſujet tant de fois rebattu, les généalogies de Joſeph & de Marie ; pourquoi s'accordoient-elles enſemble? on y rencontre ſouvent les mêmes perſonnes, parce que les enfans d'Iſrael étoient dans l'uſage de ſe marier dans leurs familles, & de placer ſous le nom d'un pere celui du fils de ſa fille en omettant le nom de cette derniere, d'où il réſultoit aſſez fréquemment, que deux branches ſe trouvoient réunies dans la perſonne d'un ayeul paternel & maternel, & ſe ſéparoient enſuite derechef, lorſque la génération ſuivante offroit ou deux freres ou un frere & une ſœur en omettant le nom de la derniere, ce que nous voyons obſervé dans ces deux généalogies. Les Arabes ſuivent encore aujourd'hui la même méthode, & reconnoiſſent les deſcendans de Mahomet par les femmes pour leurs ſchérifs & de la race de ce prophete. Perſonne ne diſputa à notre Sauveur pendant ſa vie ſa naiſſance de la famille de David.

M. de V... prétend que l'auteur de l'évangile de St. Jean étoit un platonicien & non un juif, puiſqu'un juif n'auroit jamais regardé comme un nouveau commandement le précepte très-ancien d'aimer ſon prochain. Ce précepte n'étoit pas plus nouveau pour les platoniciens ; il faiſoit auſſi partie des

commandemens de Moyſe; mais Jeſus en le recommendant à ſes diſciples comme un précepte nouveau, au moment qu'il en prenoit congé de la maniere la plus ſolemnelle, voulut fixer leur attention ſur un devoir auſſi eſſentiel, & prévenir toute diſpute qui pourroit s'élever dans la ſuite entr'eux.

Nous ne connoiſſons pas aſſez le pouvoir que les eſprits avoient du tems de notre Sauveur ſur les hommes, il paroît cependant avoir été alors plus viſible & plus fort, qu'il ne l'eſt de nos jours; l'hiſtoire de la tentation ne renferme rien de contradictoire, notre Sauveur rejette les propoſitions ſéduiſantes de Satan avec une ſageſſe infinie en citant des paſſages de l'Ecriture, & je ſuis perſuadé qu'encore aujourd'hui les eſprits malins ne ſont pas abſolument privés du pouvoir de gliſſer dans notre eſprit & contre notre volonté des idées impies, comme j'en ai fait plus d'une foi auſſi bien que d'autres hommes, la triſte expérience.

Notre philoſophe ſoutient encore que les paroles de Jeſus: (*d*) Je ſuis venu pour apporter le glaive, ont été plus funeſtes à l'humanité que l'ambition des conquérans,

(*d*) P. 356.

& ſe permet enſuite les traits les plus révoltans contre notre Sauveur lui-même dont toute la doctrine ne reſpire que la charité & la réſignation, qui ne voulut ni ſe venger des Samaritains ni recevoir la moindre aſſiſtance humaine, lorſqu'il tomba entre les mains de ſes ennemis, nous recommendant par-tout une patience ſupérieure à toutes les diſgraces. Jeſus ne nous ordonne nulle part de faire uſage du glaive, il nous prévient ſeulement ſur la réſiſtance que les ennemis de la vérité oppoſeront à l'établiſſement de ſon empire, lorſqu'il anéantira cette vaine confiance des hommes ſur leurs fauſſes vertus, abattra l'orgueil aſſis ſur le ſiege de Moyſe, & irritera la haine des juifs par la vocation des gentils; il leur annonce que les chrétiens éprouveront les effets de cet eſprit perſécuteur de la part de leurs plus proches parens, comme il arrive aujourd'hui chez les Malabares, qui embraſſent le chriſtianiſme, comme il eſt arrivé aux proteſtans de France à la révocation de l'édit de Nantes; prophétie qui fut déja ſuivie de ſon accompliſſement pendant la vie de notre Sauveur & immédiatement après ſa mort, lorſque ceux qui avoient embraſſé ſa doctrine ſe virent privés de tous les avantages de la vie civile, empriſonnés, fouettés & perſécutés de toute

maniere, & ce fut cette perſécution que Jeſus annonce en parlant du glaive, prophétie dont le ſens n'échappa point aux chrétiens, qui ſe laiſſerent immoler ſans la moindre réſiſtance, ſans ſonger un inſtant à ſe ſervir du glaive pour leur juſte défenſe, quoiqu'ils fuſſent ſelon les témoignages de Pline le jeune & de Tertullien, les plus forts dans les provinces.

# LETTRE TREIZIEME.

Ce volume m'occupera plus que les autres ; M. de V... y répete à la vérité bien des objections que nous avons déja réfuté, mais la connexion des objets ne nous obligera pas moins à retourner de tems en tems ſur nos pas. Notre adverſaire raſſemble ici tous ſes efforts pour affoibler l'autorité de la révélation.

Nous ne nous arrêterons point à une apologie très-ironique de Marmontel & de ſon Béliſaire, (*a*) où M. de V... cherche à faire valoir les vertus des payens. St. Paul nous enſeigne que les gentils auxquels l'évangile n'a point été annoncé, ſeront jugés d'après la loi de nature ; leur juge ſera Dieu, à la ſageſſe & à la bonté duquel nous pouvons ſans héſiter confier le ſort des peuples privés d'une révélation ſurnaturelle, perſuadés que la ſource de toute ſageſſe ſe permettra auſſi peu le moindre acte d'injuſtice, que nous n'avons ſujet d'attendre de la charité ſouveraine quelqu'excès de rigueur ; & ſi nous réfléchiſſons attentivement ſur tout ce

(*a*) p. 33.

qui arrive au-dedans de nous, nos craintes ne ſeront que trop fondées au ſujet du ſort des Trajan & des Titus; j'ai une triſte expérience, combien il eſt difficile de ſe garantir du péché quoiqu'on ſoit éclairé de la lumiere de l'évangile. Combien de fois n'ai-je pas deſiré ardemment de devenir meilleur, de m'élever à la perfection du chrétien? & combien de fois n'ai-je pas gémi ſur l'inutilité de mes efforts? & lorſque j'ai fait quelques pas vers le bien, je ne pouvois pas me diſſimuler que ce bien ne venoit pas de moi, qui ſuis trop foible pour combattre le péché, mais qu'il a ſa ſource dans un pouvoir ſupérieur; ſi nos forces ſont ſi bornées dans le tems que nous ſommes ſoutenus d'une grace ſupérieure, que pourront eſpérer ces ames réprouvées, abandonnées de la grace divine, qui ont paſſé de cette vie à l'éternité où leur ſort eſt fixé ſans retour, où l'eſpérance même de rentrer en grace a diſparu pour jamais; tout mon ſang ſe glace, lorſque je m'arrête à cette penſée terrible, au ſort de tant de milliers d'infortunés privés de toute eſpérance de ſecours; ſi je ſens au-dedans de moi l'empire du péché, le pouvoir des ſens, cette force inviſible qui m'éloigne de l'amour de mon créateur, de ce juge ſouverain de mes actions, je ſens auſſi redoubler mes craintes

au ſujet de tant de bons citoyens & de princes bienfaiſans, mais qui étoient auſſi bien que nous eſclaves du péché, & par conſéquent très-éloignés de l'état qui ſeul pourroit faire revivre nos eſpérances quoiqu'ils aient brillé dans leur conduite extérieure par des traits & de ſageſſe & de bonté, de même que nous travaillerions en vain à notre répentance que nous nous bercerions en vain de l'eſpérance du ſalut, ſi l'un & l'autre ne nous étoit accordé par une révélation ſurnaturelle, mais dont la lumiere a été refuſée aux Trajan & aux Titus; nos craintes s'augmentent encore, lorſque nous réfléchiſſons ſur les actions répréhenſibles, que l'hiſtoire reproche à ces princes; c'eſt à regret, que je me ſens forcé par une conviction intime à porter un jugement auſſi terrible ſur des créatures dont je n'ai que trop imité les péchés & les foibleſſes; la ſeule idée capable de ſoulager mes peines, eſt la confiance en la bonté infinie du Tout-puiſſant qui nous à formé les uns & les autres, ils ſont entre les mains de leur créateur, du Dieu des miſéricordes auquel je les abandonne avec les vœux les plus ardens, qu'il veuille avoir pitié d'eux, comme j'eſpere qu'il daignera auſſi jetter un regard de compaſſion ſur moi, quelqu'indigne que je ſois de ſa grace; je ſuis d'ailleurs très-perſuadé, qu'on ne ſauroit

attendre avec la même rigueur du payen, ce que les loix de l'évangile exigent de nous; & l'exemple de Job nous fournit la preuve la plus évidente, qu'on peut être agréable à Dieu ſans être un membre de ſon égliſe viſible; mais les payens n'étoient pas moins en abomination aux yeux du Dieu ſaint, toutes les fois qu'ils péchoient contre la conviction de leur conſcience.

Je vois très-bien les conſéquences fâcheuſes qu'on peut tirer de ce principe; ſi le pécheur eſt condamné à des peines éternelles, ſi le mal moral exerce ſon empire ſur le plus grand nombre des hommes, combien ſera petit le nombre des bienheureux ſi vous le comparez avec la foule des infortunés dévoués à la punition; & l'Eternel aux yeux duquel l'avenir ne ſauroit être caché, qui a donc prévu, que le monde ſera le ſiege de tant de maux, ne lui a pas moins donné l'exiſtence! comment cette préférence donnée au crime & à ſes ſuites funeſtes peut-elle s'accorder avec la bonté ſouveraine du créateur?

Remarquons avant toutes choſes que le déiſte, ou comme il plaît à M. de V... de l'appeller l'adorateur d'un Dieu juſte, qui ne reconnoît point de révélation, ſe trouve dans la néceſſité de répondre à la même objection, qu'on ne peut éviter, qu'en

niant l'exiſtence d'un Dieu juſte, maître abſolu de l'univers.

Il n'y a point d'objection qui puiſſe nous faire rejetter une vérité dès qu'elle ſe trouve appuyée par des preuves ſans réplique contenues dans la révélation.

On ne peut combattre la poſſibilité d'une punition éternelle réſervée à des êtres, qui ne ceſſent de pécher; ne trouvant nul veſtige de la grace accordée aux eſprits déchus de leur perfection, il en réſulte qu'il peut exiſter dans la cité de Dieu des êtres, qui ne ceſſent ni de pécher, ni de porter la punition de leurs délits; & quoique nous ne puiſſions comprendre pourquoi Dieu a préféré la création d'un monde qui renferme un nombre ſi conſidérable d'êtres doués des perfections les plus ſublimes, mais qui ſont d'autant plus en abomination à ſes yeux, qu'ils en ont plus abuſé, notre ignorance ne ſauroit renverſer une vérité auſſi évidente aux eſprits les plus bornés, que le péché eſt dans tous les ſiecles l'objet de l'averſion divine, & que cette averſion même eſt du nombre de ſes châtimens les plus terribles.

Le nombre de ces créatures infortunées ſe trouve diminué conſidérablement, ſi nous en exceptons les enfans, qui ne peuvent être compris parmi les objets de châtimens avenir, & qui compoſent la moitié

du genre humain ; ajoutons encore, que ſelon toute apparence la bonté divine a réſervé aux payens vertueux un ſort moins rigoureux qu'au reſte des réprouvés, auſſi bien quant à la rigueur, qu'à la durée des châtimens, & qu'enfin les notions que nous avons de la bonté infinie de notre juge ſuprême, ne nous laiſſent pas abſolument ſans eſpérance & même ſans une eſpece de certitude, que le nombre des réprouvés ſera ou plus petit, ou que leurs châtimens ſe trouveront adoucis par les bornes de leur durée, ou que du moins cet être ſouverainement ſage choiſira un moyen, qui nous forcera à reconnoître & adorer ſa bonté ſuprême juſques dans les châtimens qu'il exerce.

L'auteur ſignale encore ſa haine contre le chriſtianiſme dans ſa ſatire intitulée *Zopata*. (*b*) Quel motif engagea le Seigneur à choiſir le petit peuple Juif, (*c*) pour en faire l'objet de ſes graces particulieres, & pour y manifeſter ſa ſainte volonté touchant l'expiation de nos péchés? c'eſt parce que de ce peuple devoit naître le Meſſie, le prophete de toutes les nations, que pour cet effet il falloit établir ſa conſtitution politique ſur un pied ſolide,

(*b*) Pag. 50.
(*c*) T. I. P. 76.

y maintenir pendant plusieurs siecles l'autorité de la législation divine, appeller une suite non interrompue de témoins, dont les prophéties annonçoient ce grand événement, qui devoit aussi être représenté par les fêtes, par les sacrifices, & par toutes les autres parties du culte public.

M. de V... ose accuser le Dieu des chrétiens d'ignorance dans la chronologie, (*d*) parce que la destruction de la république judaïque ne s'accorde point avec la chronologie des Egyptiens, des Chinois & des Phéniciens. On n'a rien trouvé dans les annales de la Chine qui combatte la chronologie sacrée; leur histoire fabuleuse ne remonte que jusqu'à Fohi ou au siecle du grand déluge, & leur histoire véritable est postérieure à celle de l'ancien Testament. Il ne nous est parvenu aucun livre des Egyptiens & des Chaldéens & nous ne savons que très-peu de chose d'autentique au sujet de la chronologie de ces deux nations, la liste de leurs rois ne remonte pas plus haut que la chronologie des Juifs, d'ailleurs les prétentions de ces deux peuples, qui se disputoient avec une vanité ridicule au sujet de leur haute antiquité, n'en imposent plus à personne, puisque les Chal-

(*d*) Pag. 51.

Chaldéens n'ont jamais pu vérifier leurs anciennes obſervations aſtronomiques, par des exemples, des inſtrumens ou des calculs, qui ſeuls pouvoient leur donner quelque vraiſemblance. (*e*)

C'eſt avec la même hardieſſe que M. de V... prétend que Dieu n'entend point la géographie; parce que Moyſe, qui eſt mort de l'autre côté du Jourdain, ou à l'eſt de cette riviere, a écrit comme ſi cet événement étoit arrivé du côté oppoſé; (*f*) mais il ne cite point le paſſage, qui lui a fourni l'idée de cette objection; ſi c'eſt à cauſe du paſſage du Jourdain, on a prouvé que le mot du texte eſt mal traduit par en-deçà, & qu'il ſignifie plutôt au-delà; & pour cela M. de V... ſe ſert de l'expreſſion très-révoltante: „ on me répondra, que Dieu ne ſait pas la géographie “. Le Créateur de la terre n'auroit pas une connoiſſance exacte de ſon ouvrage! (*g*) Ce qui a ſelon toute apparence donné lieu à cette objection déplacée eſt un paſſage, qui fut ajouté après la mort de Moyſe à l'hiſtoire compoſée par ce légiſlateur pour l'éclairciſſement de l'hiſtoire, &

(*e*) Pag. 177.

(*f*) C. V. Pag. 51.

(*g*) Pag. 61.

qui à juger de quelques expreſſions paroît avoir été écrit à l'oueſt du Jourdain comme étoient le tabernacle & le temple. (*b*)

M. de V... ſoutient derechef que les tables de la loi furent gravées ſur la pierre, (*i*) ſelon l'uſage obſervé parmi tous les peuples de l'orient, d'où il falloit conclure, qu'on ſe ſervit de la même matiere pour tous les livres de Moyſe; mais où les Juifs auroient-ils pris aſſez d'artiſtes pour couvrir un ſi grand nombre de pierres de leurs gravures? ne pouvoit-on pas ſe ſervir auſſi bien de lin ou de cet ancien papier, inventé & en uſage en Egypte? (*k*) Parce qu'on avoit ſoin de graver ſur la pierre les loix fondamentales de l'état, falloit-il pour cela y graver de même tout le détail des cérémonies, ſans oublier les dons apportés par chaque chef de tribus? & comment l'arche dans laquelle on renfermoit les tables de la loi, eût-elle été aſſez ſpacieuſe pour contenir cette quantité de pierres? Job même ſelon toute apparence plus ancien que Moyſe, fait mention d'un livre.

C'eſt encore avec la même témérité que

(*b*) Gen. 5. 1.

(*i*) Page 51.

(*k*) Page 50.

M. de V... parle de la connoiſſance bornée de Dieu dans la phyſique ; (*l*) parce que ſelon lui l'hiſtoire de l'origine du monde, comme Moyſe l'a écrite, ne s'accorde point avec le ſtyle des écrivains modernes ; on a déja répondu à la plupart de ces objections ; la lumiere exiſteroit, quand même il n'y auroit point de ſoleil, comme elle pouvoit exiſter avant que cet aſtre parût ; mais la contradiction qui regne par-tout, entre le récit de Moyſe & les opinions des auteurs Grecs ſur la création, prouve que le légiſlateur des Juifs, n'a point copié ces derniers.

„ Que le ſerpent ne mange point de terre “, (*m*) c'eſt cependant la nourriture de pluſieurs eſpeces de vermiſſeaux, qui ne different pas beaucoup du ſerpent ; le ſens des paroles du Seigneur qui ne vouloit point s'éloigner d'une expreſſion généralement reçue, étoit que le ſerpent ramperoit ſur la terre.

Les cataractes (*n*) dont Moyſe parle, ne ſignifient qu'une pluie très-abondante, qui inonda la terre comme des flots, qui deſcendent en caſcade, ou qui viennent

(*l*) Page 32.
(*m*) P. 53.
(*n*) P. 14.

de rompre leurs digues. Malgré le peu de vraiſemblance, que M. de V... trouve dans l'hiſtoire de l'arche, il n'en eſt pas moins certain que la terre a été inondée par un déluge. (*o*)

L'opinion de Linné ſuivi de Buffon leve bien des difficultés qui ſembloient jetter quelques doutes ſur la conſervation des animaux pendant le déluge; ſelon ce grand naturaliſte il n'y eut au commencement, qu'un très-petit nombre d'eſpeces d'animaux mais qui ſe multiplierent conſidérablement par des accouplemens de différentes eſpeces & par d'autres accidens; nous trouvons des exemples de ces jeux de la nature, non-ſeulement dans la variété prodigieuſe des eſpeces de tulipes & d'œillets, qui n'exiſtent que depuis deux ſiecles, mais encore dans la variété pas moins étonnante des races de chiens, de pigeons, de chevaux, de poules & d'autres eſpeces d'animaux domeſtiques. Selon ce ſyſtème Noé reçut dans l'arche un chien mâle & femelle & autant de poules, de pigeons, de tigres, &c. ce qui diminue conſidérablement le nombre des animaux qu'il falloit nourrir pendant le déluge; mais on peut encore ſe paſſer de cet expédient; l'arche dont Moyſe nous

(*o*) T. I. p. 113.

donne une meſure exacte étoit aſſez ſpacieuſe pour contenir les quadrupedes & les oiſeaux ; il eſt inconteſtable que la terre a été ſubmergée, & que ſi comme perſonne n'en peut douter, les éléphans, les rhinoceros & d'autres quadrupedes exiſtoient déja avant le déluge, il faut bien que la providence ait trouvé un moyen d'en conſerver les races pour en peupler la terre après cette terrible cataſtrophe.

Il ſe peut encore, qu'une partie conſidérable des animaux carnaciers ſe trouverent pendant le déluge dans une eſpece d'aſſoupiſſement, très-ordinaire & conforme à la nature de pluſieurs d'entr'eux, dont la puiſſance ſouveraine auroit prolongé la durée, puiſque l'homme, cet être ſi foible, a trouvé moyen de prolonger le ſommeil de différentes eſpeces d'inſectes.

Mais nous n'avons pas beſoin de recourir à des conjectures ; il ſuffit que la terre ait été peuplée avant le déluge comme elle l'eſt aujourd'hui, que cette inondation ait été aux pointes de quelques alpes près, générale, & que les reſtes des animaux, qui exiſtoient avant cet événement ſe ſoient conſervés dans les pétrifications, de même que des inſectes dont la figure n'a point été altérée par cette révolution ; il faut donc que la providence ait trouvé un moyen de per-

pétuer après le déluge les races des animaux qui vivoient avant cette cataſtrophe ; or Moyſe n'eſt point le ſeul auteur qui trouve ce moyen dans le vaiſſeau conſtruit par ordre du Seigneur, nous le trouvons encore dans l'hiſtoire chaldéenne de Xiſutrus, ſur les médailles & dans les traditions de pluſieurs peuples de l'antiquité ; c'eſt auſſi le ſeul expédient qu'il ſoit poſſible de s'imaginer ; dès que la certitude de cet événement ſe trouve démontrée par toute la nature, nous devons auſſi conclure ſur la poſſibilité des moyens, ſans nous laiſſer arrêter par des difficultés dont les bornes de nos connoiſſances & l'éloignement des tems ont rendu la ſolution difficile.

Je ne ſaurois m'empêcher d'avouer ici, que j'ai balancé juſqu'à préſent de me ſervir des médailles fameuſes d'Apamée pour en tirer la preuve que les Grecs ont eu quelque connoiſſance de l'arche ; mais l'apologie de Briant, & même les objections qu'on a formé contre l'autenticité de ces médailles, ne me permettent plus de douter un inſtant, que ces médailles ne puiſſent nous tenir lieu de preuves ſans replique, que les Grecs de l'Aſie mineure adoptoient dans leurs monumens publics l'hiſtoire du déluge, comme nous la puiſons dans le récit de Moyſe. Ne trouvons-nous pas ſur cette mé-

daille l'arche, la colombe, la branche d'olivier & même le nom de Noé ? ce nom seul & non l'autenticité de la médaille devint le sujet des objections des adversaires de M. Briant, dont le but n'étoit point de jetter des doutes sur l'antiquité de la médaille, mais sur le sens des lettres, qui composoient le nom de Noé : mais le rapport entre le nom & l'image est trop évident, il n'est pas moins démontré, que les auteurs de la médaille & même toute la nation parmi laquelle elle à été frappée regarderent l'histoire de l'arche rapportée par Moyse comme autentique ; ce fut aussi pour perpétuer le souvenir de ce vaisseau extraordinaire, que la ville d'Apamée porta le surnom de Kibotos.

La même puissance souveraine, qui accorda la fécondité à Sara agée de 90 ans pouvoit aussi lui lui rendre la beauté de sa jeunesse à l'âge de cent ans ; (*p*) d'autant plus que dans ces tems reculés cent ans étoient pour l'homme ce que sont aujourd'hui cinquante, quelque chose de plus que la moitié de la vie ; mais ce n'est qu'en altérant les passages de l'Ecriture, que M. de V... a découvert qu'Abraham vendit cette épouse chérie ; les paroles de ce patriarche

(*p*) p. 113.

ne laiſſent pas même ſoupçonner une action pareille : ils ne craignent point l'Eternel, dit-il, & me tueront, c'eſt pourquoi tu diras, que tu ès ma ſœur ; les offrandes auſſi riches que volontaires faites à Melchiſedek, la reſtitution généreuſe du butin que ce patriarche fit aux cinq rois délivrés des villes de la vallée du ſel, & l'achat d'une place deſtinée à l'enſéveliſſement de ſon épouſe, prouvent aſſez combien il étoit éloigné de toute apparence d'une avarice auſſi ſordide.

Il eſt poſſible que les Iſraélites interrompirent l'uſage de la circonciſion pendant les tems d'oppreſſion qu'ils éprouverent ſous la domination tyrannique des rois d'Egypte, qui faiſoient mourir les enfans mâles au moment de leur naiſſance. (*q*)

Nous ne ſommes point en état d'expliquer à M. de V... les figures, que prenoient les anges lorſqu'ils ſe rendoient viſibles aux hommes & converſoient avec eux, parce que la providence divine ne permet plus de pareilles apparitions depuis un grand nombre de ſiecles ; le livre de Job nous en fournit encore de fréquens exemples.

L'hiſtoire de Jupiter Hyrien s'accorde en bien des choſes avec l'hoſpitalité exercée

(*q*) p. 55.

par Abraham envers les anges du Seigneur ; trois étrangers reçus avec l'accueil conforme à la noble ſimplicité de cet âge, la promeſſe d'un fils ſuivie l'année ſuivante de la naiſſance de ce gage précieux, ſont les principaux traits de l'hiſtorien ſacré & de l'auteur profane, il n'y a que l'imagination déréglée des poëtes du paganiſme, qui forme un contraſte frappant avec la noble ſimplicité de la narration de Moyſe.

Jacob paya chérement le tort qu'il avoit fait par le conſeil de ſa mere à ſon frere Eſaü ; il ſe vit réduit à quitter ſa patrie & à vivre un grand nombre d'années loin de ſes parens dans un état de ſervitude ; mais il n'a point volé Laban ; il ſe peut que le combat avec l'ange ne fut qu'une viſion, pareille à celle de l'échelle montée par des anges, & que l'accident, qui le rendit boiteux, lui arriva en même-tems.

Nous ſouhaiterions, pour pouvoir répondre à l'objection de M. de V... qu'il ſe fût expliqué plus clairement au ſujet de deux calculs prétendus contradictoires, du tems que les Iſraëlites paſſerent en Egypte (*r*)

Selon cet auteur célebre, Moyſe eut

(*r*) p. 56.

pu ſans peine avec 600000 bergers s'emparer de l'Egypte (*s*) qui n'a jamais pu mettre 100000 h. ſur pied ; les Iſraélites occupoient une province ſéparée du reſte de l'Egypte, & ſe trouvoient dépourvus d'armes & d'un général capable de les commander ; leur pays étoit avec l'Egypte dans la même proportion, que le pays de Gex & la Breſſe le ſont aujourd'hui avec le reſte de la France ; & ce peuple, dont les enfans mâles ont été maſſacrés depuis un ſi grand nombre d'années, ce peuple établi dans une ſeule province ſe ſeroit trouvé en état de ſubjuguer un royaume dont tous les auteurs s'accordent à célébrer la puiſſance & la population ! & quand-même cette conquête eût été en ſon pouvoir, ne ſe ſeroit-elle pas trouvée abſolument contraire à l'ordre & au but de la ſageſſe ſouveraine ? n'avoit-il pas les ordres les plus précis au ſujet des pays, qu'il lui étoit défendu d'attaquer comme nous le voyons par l'exemple des pays de Moab, Ammon, & Edom !

Dans quelle ſource M. de V... a-t-il puiſé que l'Egypte n'étoit point en état de mettre 100000 ſur pied ? Un paſſage d'Homere ſur la population de Thebes, les ar-

(*s*) p. 56.

mées nombreuſes & les conquètes de Séſoſtris, la relation de Diodore & de tous les auteurs anciens ſans exception, même la population actuelle d'Egypte malgré la triſte ſituation de ce royaume s'accordent également à nous convaincre, que du tems de Moyſe on pouvoit y raſſembler un million d'hommes pour le moins auſſi propres à la guerre que les bergers du petit pays de Goſen; ne le voyons-nous pas envoyer dans les contrées éloignées de la Lydie 50000 h. pour ſoutenir le roi de Babylone contre Cyrus; d'ailleurs les Iſraelites n'occupant qu'une province d'Egypte, il eſt évident que la puiſſance de Pharaon ſurpaſſoit autant celle des Iſraëlites, que toute l'Egypte ſurpaſſoit le petit pays de Goſen.

Une nouvelle exagération de notre poëte: ſelon lui les Iſraëlites traverſerent la moitié de l'Egypte avant que d'arriver à la mer Rouge. Nous ſavons cependant, qu'ils paſſerent par le vallon le plus voiſin de cette mer, parce que la route par les montagnes arides eût été abſolument impraticable; les chevaux d'Egypte étoient déja alors en auſſi grande réputation, qu'ils le ſont aujourd'hui; Salomon s'en ſervit pour la remonte de ſa cavalerie.

M. de V... conclud du diſcours de St. Etienne, que les Iſraëlites n'adorerent point le vrai Dieu pendant leur ſéjour dans le

déſert ; ce martyr dit cependant tout le contraire. Ne m'avez-vous pas offert des ſacrifices dans le déſert ? dit le Seigneur. Moyſe renvoya une grande partie des préſens que les Iſraélites apporterent pour la conſtruction du tabernacle ; (*t*) nous liſons dans la prophétie de Jérémie que c'eſt plutôt l'obéiſſance que des ſacrifices que le Seigneur demanda à ſon peuple élu ; ce paſſage nous enſeigne comme pluſieurs autres, que ce n'eſt qu'en obſervant la loi que l'homme ſe rend agréable à ſon créateur, & non par des ſacrifices ou d'autres actes extérieurs de piété. Eſaïe s'explique là-deſſus de la maniere la plus poſitive en diſant : que le Seigneur ne recevra point les offrandes de ſon peuple auſſi long-tems qu'il déshonoreroit ſon nom par une conduite abſolument oppoſée à ſes préceptes. (*u*)

Le mariage de Moyſe avec Zippora fut antérieur à la loi donnée contre les alliances avec des nations étrangeres ; (*x*) Abraham avoit épouſé Kéthura quelques ſiecles auparavant ; Zippora deſcendoit même d'Abraham par cette Kéthura & par Midian ; mais les Iſraélites, qui étoient dans l'uſage

(*t*) Lev. 2. 36.
(*u*) Eſ. 1. 11.
(*x*) Page 58.

de ſe marier jeunes, ſe ſouilloient par la paillardiſe & l'adultere avec des femmes Madianites qu'ils ne connoiſſoient que depuis peu de jours, & le Seigneur qui connoiſſoit le penchant de ſon peuple à l'idolâtrie ne pouvoit pas ignorer, combien le paſſage de l'attachement pour des femmes idolâtres étoit rapide à l'abandon de la foi; Salomon ce roi ſi célebre par ſa ſageſſe & par les graces dont le Seigneur l'avoit comblé, nous en fournit un triſte exemple.

M. de V... ſoutient, que le liévre n'a pas plus les ongles fendus que le chameau & le lapin; les ongles fendus, dont Moyſe parle ſont ceux du bœuf, de la brebis & de toutes les eſpeces de cerfs; ce ne fut que pour s'accommoder aux idées vulgaires que l'auteur ſacré dit, que le liévre rumine à cauſe du mouvement de ſes levres aſſez reſſemblant à la rumination & de ſon eſtomac double; le ſens de cette loi eſt, que quoique le liévre rumine ſelon l'opinion vulgaire, il n'en eſt pas moins impur, parce qu'il n'a point des ongles de corne fendus, mais que ſes doigts ſont bipartis; on reconnoît aujourd'hui la ſageſſe de cette ordonnance & du choix des animaux purs & impurs, d'autant plus admirable que la connoiſſance des peuples de ce tems-là dans l'hiſtoire naturelle étoit plus bornée; les

animaux qui ont des ongles fendus donnent une nourriture plus douce, plus ſalubre & plus propre à la digeſtion, au lieu que la chair des animaux pourvus de doigts renferme preſque toujours des ſucs âcres & nuiſibles à la ſanté.

Le Jourdain eſt du double plus conſidérable que ne le prétend notre illuſtre adverſaire; (y) lorſque les Iſraélites voulurent traverſer ce fleuve, il s'étoit débordé conſidérablement, & ils trouverent peu d'endroits propres à le paſſer à gué, (z)ce qui eſt encore très difficile, dans le tems même que ſes eaux ſont baſſes; c'eſt pourquoi Ehud fit garnir ces paſſages de gardes, qui empêcherent les ennemis de le paſſer. Le Seigneur ordonne à Moyſe de ſe détourner de la juriſdiction des Moabites qui étoit à l'occident du fleuve du côté d'oueſt; mais on ne conſtruit ni des vaiſſeaux ni des ponts volans ſans bois, & quand même cette contrée aride eut été garnie de forêts, le deſſein du Seigneur étoit de jetter le découragement dans l'eſprit des habitans dès l'entrée des Iſraélites dans la terre de Canaan, ce qui l'engagea à faire tomber au ſon des trompettes les murailles de la premiere ville,

(y) Page 58.
(z) Joſ. 1. 19.

dont le peuple avoit ordre de s'emparer ; parce qu'étant mal armé & dépourvu d'inſtrumens néceſſaires pour former des ſiéges, il eût été hors d'état de prendre d'aſſaut les villes les moins fortifiées. (*a*) Jéricho étoit une ville conſidérable, bien fortifiée & la réſidence d'un roi, le nombre de ſes habitans devoit être proportionné à la ſituation la plus avantageuſe ; tout le monde ſait la durée des ſieges de Troie & de Veyi, & l'exemple d'Annibal prouve dans un ſiecle de beaucoup poſtérieur, qu'une armée dépourvue des machines dont on ſe ſervoit alors pour les ſieges ne pouvoit manquer d'échouer devant des villes fermées ; après pluſieurs victoires déciſives il fut hors d'état de ſe rendre maître de Rome, ne pouvant réduire les villes que par famine ; la priſe d'Ai ne fut point la ſuite d'un ſiege mais d'un ſtratagême.

On a déja levé mille fois toutes les difficultés que M. de V... trouve au ſujet de Rahab ; (*b*) c'eſt ſans la moindre preuve qu'on l'accuſe de s'être adonnée à un métier malhonnête, le peu que l'hiſtoire en dit ne juſtifie pas même le ſoupçon d'un commerce illégitime, & le mot qui l'a

(*a*) Juges 3. 21.
(*b*) p. 57.

miſe en auſſi mauvaiſe réputation, peut être traduit par hôteſſe ; l'action de cette femme étoit le fruit de la conviction que le Seigneur avoit dévoué les peuples de Canaan à la perdition & appellé les enfans d'Iſraël ſon peuple élu à prendre poſſeſſion de cette terre.

Les villes du pays de Canaan n'étoient point des villages, elles étoient murées, pourvues de tours & de portes, en un mot de toutes les fortifications qui étoient en uſage dans ces tems reculés, & qui réſiſtoient auſſi bien aux armes dont on ſe ſervoit alors, que les places fortifiées de nos jours peuvent réſiſter aux effets de l'artillerie.

L'ordre poſitif du maître ſouverain de la terre, qui voulut ſe ſervir de l'épée des Iſraëlites pour punir les crimes commis par les peuples de la Paleſtine, peut ſeul juſtifier la conquête de ces pays & l'extirpation de ſes habitans ; cet événement mit les enfans d'Iſraël en poſſeſſion du pays promis à Abraham & poſſédé déja du moins en partie par ce patriarche, par ſon fils & ſon petit-fils ; ces patriarches agiſſoient en tout en ſouverains, formoient des alliances, déclaroient la guerre & prononçoient des arrêts de mort.

La loi divine interdit ; *Levit.* 20. ſous peine d'être extirpé du peuple, tout commerce

merce avec une femme, qui se trouve dans le tems de sa purification, mais un autre passage ne condamne ceux qui se sont rendus coupables de ce délit qu'à la peine de se purifier pendant sept jours; (*c*) ce qui fait voir que le mot d'extirper ne signifie ici autre chose qu'exclure quelqu'un de la communion & du commerce des autres Israélites, comme le savant Michaëlis explique ce passage en le confrontant avec d'autres passages paralleles; (*d*) ce n'est donc point le moment de jetter des hauts cris sur la cruauté de la loi de Moyse; on a prouvé dans notre siecle éclairé, où sur-tout la critique a fait les progrès les plus rapides, la sagesse qui se déploie dans toutes les parties de la loi mosaïque tant pour les branches de police que pour le droit de la guerre; les féciaux romains, *qui res repetebant*, avant que de mettre le pied sur terre ennemie, ne sont qu'une imitation de la loi de Moyse; mais M. Michaëlis a fait voir depuis peu dans tout son jour la sagesse de cette loi mosaïque.

L'interruption de la course de la lune & du soleil est un fragment d'une ancien-

(*c*) Lévit. 14. 19.

(*d*) Droits mosaïques p. 330.

ne chanſon héroïque, (*e*) de celles dont Moyſe à inſéré pluſieurs dans ſon hiſtoire ; le livre qui parle de ce miracle y eſt cité par ſon nom ; (*f*) cette expreſſion ſignifie peut-être ſimplement une défaite des plus complettes des cinq rois, qui dura juſques fort en avant dans la nuit.

(*g*) Jephté ne fit point mourir 40000 Ephraïmites, parce qu'ils ne pouvoient pas prononcer le mot de Shibolet, mais il reconnut ſes ennemis à une marque, qui les diſtinguoit de toute autre tribus ; il n'y fut cependant point autoriſé par un ordre du Seigneur, & l'Ecriture n'approuve nulle part cet acte de cruauté. (*h*)

Elle approuve encore moins l'action abominable des bourgeois de Gibéa (*i*) ni la vengeance du Lévite, mais l'hiſtorien ſacré ne pouvoit paſſer ſous ſilence un événement auſſi remarquable que l'extirpation preſque totale de la tribus de Benjamin, qui refute victorieuſement les Mandevilles de

(*e*) p. 59.
(*f*) Joſ. 10. 12.
(*g*) P. 60.
(*h*) p. 61.
(*i*) Fables *of the bees* ; où l'on cherche à prouver que les crimes des individus d'une ville ſervent au bien général.

tous les ſiecles par l'exemple des ſuites funeſtes que le crime attire à des nations entieres.

L'autenticité de l'hiſtoire de Samſon a été prouvée contre tous ceux, qui ont voulu la rendre douteuſe, (*k*) & je ne ſaurois ſans éprouver du dégoût lire la fable tant de fois rapportée du combat de Cadmée & des ennemis dix fois tués, que M. de V... ne ceſſe d'oppoſer au Seigneur; en changeant un point on changera auſſi les renards en hottes de paille; quoique ces animaux fuſſent très-nombreux dans la Paleſtine, & ſur-tout très-nuiſibles à la vigne, comme nous le voyons par pluſieurs paſſages des prophetes. Samſon trouve après le combat une ſource au même endroit, où il avoit jetté ſon arme meurtriere; c'eſt là tout le miracle, dont le ridicule ne conſiſte que dans le contraſte de cet événement avec les mœurs de notre ſiecle; & l'animal de la mâchoire duquel le héros juif s'étoit ſervi, n'occupoit point une place mépriſable dans l'eſprit des peuples de l'orient, & dans la poëſie d'Homere; cet animal ſi mépriſé de nos jours eſt chez les Arabes le ſymbole de la prudence, & ſon nom un des titres dont les rois de ces contrées ſe ſont parés; en liſant avec un peu d'attention l'hiſtoire de cet

(*k*) p. 62.

événement, nous verrons que cette ſource ne fut point le bienfait d'un inſtant, mais qu'elle ſubſiſtoit encore au même lieu, dans le tems que le livre des Juges fut compoſé; (*l*) nous voyons par d'autres paſſages du même livre, que s'il ne fut point compoſé du tems d'Eſdras, il le fut du moins dans un tems où la terre de Canaan étoit au pouvoir des Iſraëlites.

Nous abandonnons volontiers à M. de V... le livre de Judith, & l'hiſtoire de Tobie fable morale qui ne fait point partie du canon des livres de l'Ecriture adoptés comme tels des Juifs & des chrétiens. (*m*)

Nous ne trouvons rien qui choque les uſages reçus alors dans la comparaiſon entre l'alliance du Seigneur avec ſon peuple & un mariage, de même qu'entre la déſobéiſſance des Iſraëlites & un adultere; le tableau du prophete ne doit point être jugé d'après les mœurs de nos jours.

Il ſe peut que l'hiſtoire de Jonas eſt auſſi une allégorie morale, il exiſte cependant une eſpece de raies dont le goſier peut contenir un homme aſſis & en état de reſpirer, ce qui ôte toute apparence d'un miracle à cet événement.

---

(*l*) Juges 15. 19.

(*m*) v. les Mémoires de Droutheim.

M. de V... refuſe auſſi bien que les Juifs de nos jours de reconnoître le Meſſie dans la fameuſe prophétie d'Eſaïe touchant Emanuel fils de la Vierge, quoiqu'ils ſe trouvent réfutés par tous les commentateurs de l'antiquité ; ce ſont proprement trois diſcours, qui n'ont qu'un raport très-éloigné entr'eux ; dans le premier le prophete annonce à Achas la délivrance prochaine de la Judée de ſes ennemis Rezin & Pékah. (*l*) Au dixieme verſet commence le ſecond diſcours, que le prophete adreſſe encore au nom du Seigneur au roi de Juda ; lorſque ce prince impie eût refuſé le ſigne que l'Eternel lui avoit fait offrir, le prophete lui reproche l'offenſe faite à l'Eternel, & lui donne un nouveau ſigne ; une vierge mere d'un fils, dont le nom ſera Emanuel, avant la naiſſance duquel le Seigneur exercera les jugemens les plus terribles ſur les deux royaumes de Juda & d'Iſraël, que l'épée des Aſſyriens dépeuplera au point, qu'il n'y aura pas aſſez d'habitans pour conſommer les fruits que la terre aura produit ſans culture. (*m*)

La troiſieme prophétie eſt le ſujet du

[*l*] Eſ. 7. 3. 9.

[*m*] Eſ. 14. 18. 20. 22.

chapitre ſuivant. Eſaïe avoit engendré un fils dans l'intervalle qui ſe paſſa entre cette prophétie & les deux précédentes ; auſſi n'adreſſa-t-il point la troiſieme prophétie à Achas, il la dicta au prêtre Uſie & à Zacharie ; il y annonce la deſtruction prochaine de Damas & de Samarie, événement ſi peu éloigné, qu'avant que le fils nouveau-né du prophete ſera en état de parler, la prophétie s'accomplira par la deſtruction des deux royaunes ennemis de Juda.

L'étoile aperçue des ſages de l'orient (car il n'eſt point queſtion de rois dans l'Ecriture), (*n*) étoit ſelon toute apparence un phénomene de l'air, que les ſages virent en orient, & dont le Seigneur leur avoit révélé le rapport avec la naiſſance du grand conducteur d'armée, lequel ſelon l'idée de tous les peuples de l'orient devoit ſe manifeſter en Judée, (*o*) l'arrivée du Meſſie ſuivie de la délivrance des fideles ſans nombre & de l'accompliſſement de toutes les prophéties. Le plus grand de tous les événemens arrivés ſur ce globe, l'apparition de l'Eternel qui daigna ſe revêtir de la nature humaine, méritoit bien d'être annoncé par

---

[*n*] p. 70.

[*o*] v. Tacite, Suétone, Joſephe.

des ſignes éclatans & célébré par les cantiques des eſprits céleſtes.

Le diable ne porta point notre Seigneur, (*p*) il le conduiſit. La victoire emportée ſur la faim & l'ambition étoit la premiere preuve que le nouveau prophete devoit donner à la terre de ſa vocation céleſte.

Ce ne fut point Dieu, qui ſentit la faim, & qui ſe laiſſa guider par le démon ; (*q*) mais l'homme Jeſus aſſujetti à toutes les foibleſſes de notre nature ; il ſe peut encore que l'homme Jeſus prit de loin un figuier de l'eſpece tardive, pour un arbre pareil dont les fruits parviennent plutôt à la maturité ; ſon vrai but étoit d'annoncer à ſes diſciples une vérité ſalutaire quoiqu'effrayante.

Ce ne fut point Dieu, comme M. V... oſe ſoutenir, mais l'homme Jeſus qui ſouffrit pour nos tranſgreſſions ; (*r*) il eſt très-inutile d'approfondir ici la queſtion, ſi le péché originel eſt compté parmi nos tranſgreſſions ; ſi l'Ecriture-ſainte n'en fait nulle mention, comme M. de V. prétend, ce n'eſt point la révélation, qu'il combat, mais une opinion humaine.

---

[*p*] p. 74. conf. L. u. p. 118.

[*q*] p. 71.

[*r*] p. 71.

Combien de fois n'a-t-on pas déja démontré, que le paſſage *Lucas* XI. renferme deux prophéties; dans la premiere, v. 8-24. notre Sauveur annonce la deſtruction de Jéruſalem & de la république des Juifs, mais cette prophétie s'étend plus loin, elle dit encore que la Judée ne ſe relévera de ſa chûte, que lorſque le tems des gentils aura été accompli (*s*)

Après cette époque, très-éloignée du tems où Jeſus parle, viendra l'apparition de ce divin Sauveur, juge de l'univers, v. 25 ſeq.

M. de V... ſe trompe encore en ſoutenant, que ſelon St. Matthieu ce fut en Galilée que Jeſus monta au ciel, (*t*) & que Lucas dit tout le contraire. St. Matthieu parle de l'apparition de Jeſus qui arriva avant que Thomas fut revenu de ſes doutes, (*u*) mais il ne dit pas un mot de ſon retour pour le dernier jugement.

M. de V... accuſe encore mal-à propos les peres d'égliſe de n'avoir cité que les évangiles apocryphes. (*x*)

Le même Auteur ſoutient, que Jeſus n'enſeigna point le myſtere de la Trinité;

---

[*s*] v. 24.

[*t*] p. 70.

[*u*] Matth. 28. 14.

[*x*] p. 72.

ce divin Rédempteur dit cependant à ſes diſciples : vous baptiſerez au nom du Pere, du Fils & du St. Eſprit. En parlant de ſa perſonne, il dit : qu'il eſt un avec le Pere, & promit à ſes diſciples ſon eſprit, qui devoit les conſoler. On trouve donc ici en peu de mots le Pere, le Fils & le St. Eſprit.

„ Que Moyſe a écrit en langue égyptienne. „ (*y*) Pourquoi ne ſe ſeroit-il pas ſervi pour cela du langage de ſa nation, qui vivoit dans le pays de Goſen ſéparée des Egyptiens, dont tous les noms propres ſont de pur hébreux, & pour laquelle il avoit compoſé ſon hiſtoire.

On inféra dans la ſuite quelques paſſages dans les livres de Moyſe, mais il n'y eſt point parlé du temple de Jéruſalem, des deux royaumes de Juda & d'Iſraël, ni d'aucun événement des tems poſtérieurs ; nous avons déja remarqué, que la langue hébraïque dégénera dans la ſuite, & perdit une grande partie de ſon ancienne pureté.

On a répondu à la plupart des petites objections, (*z*) dont M. de V... entaſſe ici une ample collection.

Pourquoi Jeſus n'opéra-t-il pas la converſion de tous les hommes ? (*a*) Il eſt

[*y*] P. 79.
[*z*] p. 80-83.
[*a*] p. 86.

mort pour tous ; mais il ne voulut point faire une machine purement paſſive d'un être doué de raiſon & de liberté ; l'homme ſe trouve toujours dans l'obligation indiſpenſable de recevoir le ſalut qui lui eſt offert, de ſe corriger de ſes mauvaiſes habitudes, & de s'abandonner librement, ſans contrainte & avec une réſignation abſolue à la direction de ſon divin Rédempteur.

Un Dieu mort ! dans quel paſſage de l'Ecriture M. de V. a-t-il puiſé une pareille contradiction ? (*c*) Une expreſſion hazardée peut bien être échappée à quelque poëte, mais elle n'en eſt pas moins abſolument contraire aux idées ſublimes que nous devons nous former de l'être ſuprême, qui s'unit avec l'homme Jeſus.

Le ſilence de l'hiſtorien Joſephe ſur l'article de Jeſus ne ſauroit être expliqué au déſavantage de ce divin Rédempteur. Joſephe étoit un phariſien trop attaché aux intérêts & à l'honneur de ſa nation pour ne point ſupprimer ou altérer tout ce qui auroit pu ternir la réputation de ſes compatriotes.

Les phariſiens avoient fait mourir Jeſus, ils en furent accuſés par pluſieurs milliers de chrétiens & par trois évangeliſtes avant que Joſephe écrivît ſon hiſtoire com-

[*b*] p. 87.

poſée ſous l'empire de Néron ; il étoit donc de l'intérêt de cet hiſtorien de faire voir à la poſtérité, que ce Jeſus honoré comme le Meſſie par pluſieurs milliers de chrétiens, avoit été un impoſteur digne du dernier ſupplice auquel il avoit été condamné ; d'où vient donc ce profond ſilence de l'hiſtorien ? c'eſt parce que les miracles opérés par Jeſus & ſa vie irréprochable l'avoient mis dans l'impoſſibilité de ternir ſa réputation par le moindre ſoupçon d'un crime.

Mais c'eſt encore mal-à-propos qu'on attribue ce ſilence à Joſephe ; ſans m'arrêter au fameux paſſage, qui parle de Jeſus de la maniere la plus poſitive, Joſephe fait l'éloge de Jacob, couſin de Jeſus, il le traite d'homme juſte, & attribue à ſon aſſaſinat injuſte le ſuccès malheureux du combat que les troupes d'Hérode avoient livré au prince Arabe Aretas. Si l'Apôtre & le plus proche parent de Jeſus, appellé à répandre la doctrine de ſon maître appuyée ſur des miracles ſans nombre, a été un homme juſte, comment Jeſus pouvoit-il être un impoſteur ?

Jeſus ſua du ſang prêt à ſuccomber ſous le poids de l'angoiſſe dont ſon ame étoit accablée, (*c*) parce qu'il ne devoit point

[*c*] p. 89.

mourir comme un Platon pour les péchés du monde, étant chargé de la colere du juge ſuprême ; mais le vrai ſage ne ſera pas moins pénétré de vénération, lorſqu'il jettera un regard ſur tout le cours de la vie de ce divin Rédempteur, il ſera bien éloigné de le ſoupçonner de la moindre apparence de foibleſſe. Jeſus s'occupe pendant toute ſa vie de la méditation de ſa mort, de ſes ſouffrances inouies & ſupérieures à toutes les forces humaines. Combien de fois n'avertit-il pas ſes diſciples, qui attendoient un Meſſie victorieux, qu'il étoit appellé à ſouffrir à Jéruſalem, & à être mis à mort, qui étoit auſſi le but de toutes ſes démarches ; ce fut en vain que ſes amis & ſes diſciples chercherent à retenir ſes pas ; encore peu de jours avant ſa mort il ne craignoit point d'irriter la haine des Juifs conjurés à ſa perte en dévoilant les crimes des principaux de la nation & en chaſſant du temple tous ceux qui le profanoient par leur trafic ; il ſe déroba aux effets de la vénération du peuple, qui voulut l'élever ſur le trône d'Iſraël ; mais le même Jeſus ſe ſoumit à toutes ſes ſouffrances avec une réſignation ſans réſerve, que ta volonté ſoit faite mon Pere ! s'écrie l'agneau ſans tache ; non content de pardonner à ſes meurtrier, il joint la priere la plus ardente à ces diſpo-

ſitions généreuſes : mon pere ! pardonne-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font. Le même Jeſus à l'aſpect duquel ceux qui étoient chargés de le ſaiſir, tomberent à terre, qui d'une ſeule parole eut appellé à ſa juſte défenſe les cieux & la terre, ſe laiſſa prendre ſans la moindre réſiſtance, & offrit à l'heure fixée le ſacrifice volontaire de ſa vie ; il le fait en préſence de Pilate, convaincu de ſon innocence & enclin à ſauver ſes jours ; un ſeul mot eut fait voir à ce juge de la maniere la plus évidente, combien il étoit éloigné d'aſpirer à un royaume terreſtre, & de jetter l'inquiétude dans l'eſprit du ſoupçonneux Tibere ; ſa ſageſſe ſe manifeſte ſur-tout par une réſignation plus qu'humaine, les ſouffrances les plus recherchées, l'excès d'opprobre dont les mortels les plus vils cherchoient à l'accabler, ne lui arracheront pas la moindre plainte ; que les vertus froides d'un Confuzée ou d'un Socrate, qui rendit dans les derniers inſtans de ſa vie des hommages à la ſuperſtition, pour laquelle il avoit affecté le plus profond mépris, diſparoiſſent devant la vertu ſublime & inaltérable du Dieu homme expirant ſur la croix!

Ne cherchons les plus grandes ſouffrances de Jeſus ni dans les douleurs de ſon corps, ni même dans le ſupplice le plus ter-

rible, mais dans le jardin de Gethſemané; ce fut là, & non entre les mains de ſes bourreaux ni ſur la croix, que nous voyons la terre teinte du ſang que les angoiſſes de ſon ame innocente & accablée du courroux céleſte arrachent de toutes les parties de ſon corps, où le ſecours d'un ange l'empêcha de ſuccomber à ſa douleur, où le plus mépriſé des hommes implore l'aſſiſtance de ſes diſciples, ſouffrances, que la grandeur d'ame la plus ſublime n'eut jamais ſupportées, puiſque c'étoit le courroux du Dieu juſte & offenſé, dont cette victime portoit ſeule le fardeau.

Nous ne nous arrêterons point à répondre à des objections que M. de V... ne fait que répéter ici, au ſujet d'Ananias, des 54 évangiles (*k*) ſur le défaut d'une inſtruction propre à éclaircir les termes claſſiques de la religion chrétienne.

M. de V... ne devoit point mettre les légendes ſur le compte de Jeſus; (*l*) nous n'admirerons pas moins la modeſtie du grand prophete, dont tous les pas étoient marqués par autant de miracles, qui défendoit à ceux, dont ſa main avoit diſſippé les ſouffrances de célébrer la gloire de ſon nom,

[*k*] Page 91.
[*l*] P. 91.

qui ſe déroba aux efforts du peuple étonné qui pénetré d'admiration voulut lui déferer la royauté.

Le diſcours de St. Paul (*m*) n'a d'autre but que d'annoncer ce qui arrivera aux fideles, quand le Seigneur reviendra dans ſa gloire pour juger les vivans & les morts.

Il étoit donc ſi facile d'établir le chriſtianiſme ! (*n*) ſelon notre poëte trois ou quatre têtes chaudes pareilles à celle de St. Paul ſuffiſoient pour attirer la canaille, comme il plaît à M. de V... de s'exprimer ; & peut-être Jeſus, ajoute le même auteur, trouva-t-il d'autant moins de difficultés de faire goûter ſes ſentimens aux peuples, qu'il étoit un charpentier de la campagne, qui ne ſavoit ni lire ni écrire. Je défie qui que ce ſoit d'entaſſer plus d'inconſéquences en auſſi peu de mots. Il n'étoit point auſſi aiſé, que M. de V... s'imagine, d'inſpirer aux Iſraëlites bilieux la charité envers les autres nations, de faire revenir les fiers Romains de l'erreur, qui leur faiſoit eſtimer la vengeance comme un devoir, & de les engager à pardonner les offenſes, d'arracher de l'ame des Corinthiens ce penchant irréſiſtible à la volupté, de changer le cœur de l'a-

[*m*] p. 94.
(*n*) p. 94.

varé pour lui faire prodiguer ſes tréſors, de faire embraſſer à toute la terre une religion, qui met des entraves à tous les plaiſirs des ſens, qui interdit toutes les voluptés permiſes par les loix du paganiſme, les ſoins trop empreſſés pour la nourriture, l'orgueil, la vengeance, le divorce, en un mot nous oblige à domter toutes les paſſions, qui s'emparent de l'homme abandonné à lui-même, ſans dédommager le chrétien par l'eſpérance des honneurs & des richeſſes, ne lui laiſſant que la perſpective des ſouffrances, des perſécutions & des ſupplices.

Auſſi voyons-nous bien des hommes rebutés à la vue de l'humiliation volontaire, à laquelle notre Sauveur s'étoit abbaiſſé & qui fut imitée par ſes diſciples; le nouveau converti étoit obligé de renoncer à toutes les jouiſſances que ſes richeſſes pouvoient lui procurer; le jeune homme riche de l'évangile, qui avoit de ſi bonnes intentions en fit la triſte épreuve, c'eſt auſſi le principal écueil que rencontrent les miſſionnaires de nos jours; les vérités du chriſtianiſme trouvent l'accés le plus facile dans le cœur des Indiens, mais dès qu'il s'agit de renoncer au commerce de leurs parens idolâtres & de ſe ſoumettre à des privations pénibles, ils trouvent ces ſacrifices au-deſſus

de

de leurs forces, & le prédicateur de la foi ſe voit tout-à-coup abandonné de ſes diſciples les plus dociles.

Selon M. de-V... la révolution prodigieuſe, qui ſe fit dans la façon de penſer & dans la conduite des premiers chrétiens, a ſa principale ſource dans l'ignorance de Jeſus, qui reſtoit d'ailleurs ſans ceſſe attaché à l'égliſe judaïque, & ſe garda bien de communiquer ſa doctrine par écrit.

Jeſus qui expliquoit la loi dans toutes les ſynagogues, dont le ſavoir étonnoit tous les habitans de la Judée, ne ſavoit point écrire! Jeſus qui écrivit ſur la terre en préſence de tant de témoins, ne ſavoit point écrire! dès l'inſtant qu'il entra dans les fonctions de ſon miniſtere à l'âge de trente ans, nous ne trouvons pas le moindre veſtige d'une occupation relative aux affaires temporelles; il enſeignoit dans les ſynagogues, dans le temple, dans les maiſons, dans le déſert, guériſſoit les malades, invoquoit ſon pere céleſte.

Je n'ai pas pu ſans en être révolté lire le reproche: " La loi des chrétiens eſt de déteſter ſon prochain ". La loi des chrétiens n'eſt ni une croiſade de ſanguinaires, ni une décrétale, ni la bulle d'un pontife intolérant, ni une ordonnance d'un ſuperſtitieux Juſtinien; elle eſt contenue dans les paroles

de Jesus, dont toute la doctrine ne respire que la bonté, la douceur & l'humanité.

" Que l'évangile est resté pendant trois „ siecles inconnu aux Romains & aux „ Grecs. „ Celse, Julien, Porphire vivoient donc trois siecles après St. Jean que M. de V... cite ! Il ne s'étoit pas encore écoulé un siecle depuis la mort de ce disciple chéri, lorsque Galenus reprochoit aux chrétiens leur attachement à la doctrine de Jesus destituée de tout fondement ; les juges payens ne firent-ils pas de bonne heure les recherches les plus exactes pour découvrir & anéantir les livres sacrés des chrétiens (*o*) ?

" Que la mort de Jesus a été aussi inu„ tile que ses miracles „ (*p*). Les chrétiens formoient cependant déja une assemblée très-nombreuse du tems de Néron, ce fut comme tel que Domitius Flavius Clémens souffrit le martire ; Pline le jeune, qui connoissoit les chrétiens ne leur reproche nulle part d'avoir tenu cachés leurs livres sacrés. Il est vrai que les Romanciers Pétrone & Apulejus ne font nulle mention de l'Ecriture-sainte ; mais aussi Crébillon ne dit pas un mot ni de l'ancien ni du nouveau Testament, & nous ne les possédons pas moins l'un & l'autre.

(*o*) p. 102.
(*p*) p. 98.

M. de V... fait ici (*q*) des reproches très-durs aux apôtres, de ce qu'ils se faisoient apporter de l'argent, & puniſſoient ceux, qui oſerent le garder pour eux, & enfreindre par-là une loi publiée par les freres. Le ſoin des apôtres de charger d'autres de l'emploi de ces ſommes, prouve aſſez combien le premier de ces reproches eſt mal fondé.

L'action d'Ananias & de Saphira étoit un vol fait à l'égliſe. Ils vouloient ſe faire entretenir de la caiſſe dans laquelle les freres avoient mis tout leur bien, & déroberent par conſéquent à la communauté la portion qu'ils avoient gardée pour eux. Ni Pierre ni perſonne d'autre ne firent périr Ananias & Saphira: Ce fut Dieu ſeul qui le frappa d'une mort ſubite, pour punir leur mauvaiſe foi; la ſeule loi enfreinte par les apôtres étoit la défenſe d'annoncer le nom de Jeſus; mais comment pouvoient-ils s'abſtenir de prêcher un nom, ſans lequel les hommes n'avoient point de ſalut à eſpérer? comment pouvoient ils garder le ſilence ſur la doctrine & les miracles de leur divin maître, qui leur avoit ordonné d'en inſtruire toute la terre, leur communiquant le don de prouver leur miſſion par des miracles?

(*q*) p. 100. conf. T. I, p. 41.

Cette défenſe du Sanhédrin n'étant point fondée ſur la juſtice, ne pouvoît point être une loi pour ceux que les Juifs venoient d'exclure de leur communion.

M. de V... reproche encore au Seigneur, (r) de n'avoir accordé ſes graces particulieres à aucune nation idolâtre, & d'avoir comblé de bienfaits l'aſſaſſin d'Urie. Dès que le Dieu homme devoit naître, pour annoncer aux hommes la volonté de l'Etre ſuprême, il falloit bien que les hommes reconnuſſent en lui les caracteres du Meſſie; un de ces caracteres des plus clairs & des plus à portée à la conception des Juifs, étoit l'accompliſſement des prophéties, qui annonçoient la naiſſance & la mort du Meſſie promis, qui fixoient même le tems de ſon arrivée, & dont tous les caracteres ne pouvoient convenir qu'à la ſeule perſonne de Jeſus; toutes ces prophéties euſſent péri avec le peuple, qui en étoit dépoſitaire, & qui en gardoit juſqu'à la moindre lettre avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, quoiqu'il fût très-maltraité en bien des endroits.

La nation étoit très-nombreuſe, on y trouvoit 2400000 ames à ſa ſortie du pays d'Egypte, en comptant ſur quatre un

(r) p. 104.

homme en état de porter les armes ; (s) à la prise de Jérusalem par Titus, plus d'un million d'ames furent dans cette capitale seule les victimes de la guerre la plus meurtriere, sans compter le peuple innombrable, qui périt dans les autres villes de la Judée. Festus avoit ordonné peu d'années auparavant le dénombrement des agneaux de Pâques, qui furent sacrifiés à Jérusalem ; & l'on y trouva d'après un calcul vraisemblable deux millions & demi d'habitans. Le peuple d'Israël n'étoit certainement pas plus vicieux que les autres nations, ni les graves Romains ni les habitans spirituels de la Grece n'avoient de ce côté le moindre avantage sur lui ; mais dès qu'il étoit question de connoître l'Envoyé de Dieu, par les caracteres réunis en sa personne, les Juifs se trouverent en possession d'un avantage essentiel sur tous les peuples de la terre par l'usage prescrit dans la loi mosaïque, absolument nécessaire pour établir la sureté des possessions, de veiller à la conservation de ses tables généalogiques, & d'empêcher qu'il ne se glissât dans le texte sacré la moindre altération. Tout le monde sait, qu'au retour de ce peuple de la captivité de Babylone, tous ceux qui avoient perdu leurs archres

(s) p. 95.

généalogiques furent rayés du tableau des prêtres. (*t*)

Cet assassin d'Uriah étoit un prince doué des qualités les plus éminentes ; (*u*) il se vit entraîné à ce crime par une suite de fautes ; il croyoit n'avoir d'autre choix que de se faire détester du peuple comme le corrupteur infâme du lit du plus fidele de ses serviteurs, ou de couvrir sa honte par la mort de ce brave guerrier ; mais aussi le Seigneur ne laissa-t-il point ce crime impuni ; tout le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de malheurs domestiques ; trois de ses fils furent enlevés par une mort violente, une maladie moissonna le fruit de l'adultere ; une de ses filles & toutes ses concubines furent deshonorées, & lui-même courut le plus grand danger de périr & de voir la couronne passer de sa tête sur celle d'un fils chéri du peuple. La justice vindicative de M. de V... seroit-elle donc plus redoutable que celle de l'Eternel, dont cet auteur célebre ose tant de fois blâmer la rigueur excessive ! & David qui confessa ses péchés avec un cœur navré & pénétré de la repentance la plus sincere, ne devoit point trouver grace devant le trône du Seigneur !

(*t*) Esdr. 2.
(*u*) T. I. p. 95. seq.

L'hiſtoire des paroles prononcées par l'âne de Balaam n'eſt point un dogme fondamental de notre religion ; (x) quelques commentateurs l'expliquent comme une viſion ; mais il eſt très-dangereux de nier ce que l'Ecriture-ſainte dit en termes clairs & précis. Il eſt eſſentiel de pouvoir nous convaincre, que c'eſt Dieu lui-même, qui nous parle dans ſa parole ; conviction, que nous verrions auſſi s'evanouir, dès que nous trouverons dans l'Ecriture-ſainte un ſeul trait contraire à la vérité. Que trois ſont un n'eſt point un dogme fondamental, pris dans le même ſens, que trois hommes ne ſont qu'un ; ces paroles nous enſeignent trois différentes relations dans leſquelles le ſeul vrai Dieu daigne ſe trouver avec l'homme, relations ſupérieures à notre foible entendement, mais qui ne feront jamais trois divinités du Seigneur éternel & tout-puiſſant. Ecoute, Iſraël, l'Eternel notre Dieu eſt le ſeul l'Eternel.

St. Pierre avoit évité le commerce des payens, pour ne point donner de ſcandale à quelques Juifs. (y) On ne ſauroit reprocher la même choſe à St. Paul, qui n'avoit

(x) p. 105.
(y) p. 118.

fait qu'obſerver quelques cérémonies de la loi moſaïque, ſous laquelle il étoit né ; il s'étoit conformé en cela au conſeil de quelqu'un, & cette démarche eut des mauvaiſes ſuites pour lui ; le ſoin de ne pas ſcandaliſer les Juifs l'expoſa à leur haine & au danger le plus éminent ; mais il ne s'étoit point rendu coupable de diſſimulation ; il dit devant le ſouverain pontife de Jéruſalem la même choſe, qu'il avoit dit à Athenes, annonçant la réſurrection de Jeſus comme le fondement de la foi.

Le châtiment, dont il menaça les Corinthiens (z) qui s'étoient relâchés dans la diſcipline eccléſiaſtique (a), n'étoit ni le fer ni le poiſon ou quelque choſe d'approchant de la tyrannie d'un Alexandre VI. Tout le pouvoir de St. Paul ſur les Corinthiens ſe bornoit au droit de repréſentation ; toute autre menace eût été ridicule & un juſte ſujet de raillerie.

M. de V... ne découvre pas moins ſa haine contre le chriſtianiſme dans le dialogue entre Epictète & ſon fils. La formation d'une caiſſe générale du bien des fideles n'eut lieu qu'à Jéruſalem & ne fut établie que pour un tems très-court. L'aſcendant

(z) T. I. p. 212.
(a) p. 119, 120.

des apôtres ſur les fideles n'étoit fondée que ſur la certitude, qu'ils étoient des hommes ſans reproche appellés par une vocation particuliere du Seigneur à un ſaint miniſtere ; la moindre imprudence, ou la plus petite apparence d'un intérêt perſonnel les eut rendu mépriſables aux yeux des chrétiens convertis du judaïſme, leur autorité eut expiré avec la vénération qu'on avoit pour leurs perſonnes. Il ſe fit dans la ſuite une collecte de la part des fideles de tout le reſte de l'empire, pour ſoulager les freres de Jéruſalem dépouillés de leurs biens dans le tems d'une diſette générale. St. Paul accompagna ſon exhortation à y contribuer de conſeils ; qu'un Epictete eut ſans doute appuyé de ſon approbation.

Le chrétien, qui entreprend la défenſe de la vérité a bien de (*b*) la peine à modérer ſon indignation à la vue de l'abus, que notre illuſtre poete fait des paroles de Jeſus les moins ſuſceptibles d'une interprétation auſſi contraire à l'intention de leur auteur ; „ Qu'il eſt difficile, qu'un riche entre dans „ le royaume des cieux „. Si vous entendez par cette expreſſion la vie éternelle, il eſt très-évident, que les occaſions fréquentes, que les richeſſes nous offrent de

(*b*) p. 122.

ſatisfaire nos deſirs, les tentations auxquelles elles nous expoſent, l'orgueil qu'elles nourriſſent, l'éloignement de toute réſignation dans les ſouffrances, auquel elles nous entraînent, ne peuvent que nous attacher à cette vie, où tout ce qui nous environne flatte nos paſſions, & peut nous détourner de la préparation à la vie éternelle, qui eſt l'objet & le fondement de notre religion.

Si vous entendez par le royaume des cieux l'imitation de Jeſus & la communion de ſes diſciples, ce qui paroît ici l'interprétation la plus naturelle, les richeſſes ne pouvoient être qu'un très-grand obſtacle à ſuivre une vocation, qui exigeoit le ſacrifice de toutes les douceurs de cette vie.

Notre Sauveur appelle heureux les pauvres en eſprit, c'eſt-à-dire les hommes humbles de cœur qui pénétrés du ſentiment de leurs tranſgreſſions, éloignés de toute vaine confiance en leur juſtice, ne cherchent leur ſalut que dans la grace divine. Sentence digne de la ſource de toute ſageſſe, & que bien des incrédules ont reconnue telle dans les derniers inſtans de leur vie.

La parabole de l'habit de noces dont les conviés devoient être revêtus n'eſt pas à beaucoup près auſſi difficile à comprendre, que M. de V... le prétend, c'eſt l'invitation des gentils à la communion de Jeſus

quand elle aura été rejettée des Juifs ; comme encore aujourd'hui les riches Arabes offrent des habits à ceux qu'ils invitent à une fête ; (*c*) notre Sauveur nous y enſeigne, que ceux qu'il n'a point revêtus des marques de ſa communion, quoiqu'ils entrent dans la ſalle de noces, c'eſt-à-dire dans la communion de l'égliſe viſible, ne ſeront pas moins condamnés aux peines éternelles, dont nous ne pouvons nous garantir que par des ſentimens & une conduite conformes à celle de notre divin Rédempteur.

" Que les chrétiens ſe rendent coupables » d'une ſéduction dangereuſe en exigeant » un ſecret inviolable, (*d*) & en interdi- » ſant à ceux de leur communion de plaider » leurs procès devant le magiſtrat. »

Il falloit être en effet bien méchant pour empêcher les freres de ſe livrer aux fureurs de la haine & de la vengeance, & de ſe perſécuter en préſence de ceux, auxquels leur déſunion ne pouvoit être que d'un très-grand ſcandale !

M. de V... auroit dû par la lecture ſeule des comédies ſe convaincre de la néceſſité d'un Hulla, (*e*) qui devoit ſervir de frein

(*c*) Voyages de Schulz.
(*d*) p. 124. T. I. p. 123. 133.
(*e*) p. 140.

aux femmes contre les tentations, auxquelles elles n'étoient que trop expoſées.

L'éloge que cet auteur célébre fait de la continence des Turcs ne peut en impoſer qu'à ceux, qui ignorent la permiſſion donnée par Mahomet d'épouſer douze femmes & même des Juives, ou ceux qui n'ont jamais vu ni entendu parler ni des marchés où l'on expoſe en vente dans toutes les grandes villes de l'empire Ottoman un nombre prodigieux de belles eſclaves, qu'on n'achete pas toujours pour le plaiſir des épouſes légitimes : ni des harem des pachas, ni de l'éloignement des grands & même du ſultan pour le mariage, auquel ils ſuppléent par des concubines, ni enfin des ſerrails abominables du dey & des riches habitans d'Alger.

(*f*) L'amitié & l'eſtime m'arrachent l'apologie que je fais ici de notre Geſſner ; dont M. de V... parle en termes peu meſurés. Il avoit une vénération particuliere pour Socrate, c'étoit à ſes yeux un ſage parfait & ſans reproche ; ce fut auſſi par égard pour ſa façon de penſer, que j'ai effacé quelques lignes où je n'avois pas aſſez ménagé ce philoſophe. (*g*) Il n'attachoit à ſon Socrate

(*f*) p. 144.

(*g*) Poëme ſur la fauſſeté des vertus humaines.

Sanctus Pæderastes d'autres sens, que son amitié pure & honnête pour les jeunes gens, & qui n'auroit pas dû être rendu par l'expression peu décente de notre poëte.

" Qu'un Syrien ou un Grec a dit: Para „ de Gallois. „ (*b*) Tout le monde sait cependant qu'un Grec ne se seroit point servi du mot de *Galloi*, mais de celui de *Galatai*.

*Thamar* peut très-bien avoir été sœur d'Absalon & fille d'un autre pere que David; (*i*) quoiqu'il en soit, cette action n'est point autorisée par l'approbation de l'Ecriture.

Sur quelle preuve M. de V... établira-t-il la prétendue antiquité du temple d'Hercule? (*k*) est-ce sur la relation des Tyriens dans Hérodote? ne voyons-nous pas tant d'autres peuples se permettre de pareilles exagérations sur leur prétendue antiquité? Homere qui parle avantageusement de Sidon ne fait pas la moindre mention de Tyr.

On admet sans la moindre preuve, qu'il y a plus de 5000 ans que les Chinois ont été rassemblés en peuple; (*l*) ils avouent eux-même qu'après le déluge leur nation n'étoit composée que de 1500 familles.

(*b*) Pag. 145.
(*i*) P. 146.
(*k*) P. 153.
(*l*) p. 163. conf. T. I. p. 69. T. II. p. 25.

Tout ce que M. de V... dit ici (*m*) eſt deſtitué de fondement; ce n'eſt que dans les grandes villes que les hommes atteignent à l'ordinaire un âge ſi peu avancé; les colonies angloiſes compoſées d'un petit nombre de familles s'accrurent en 120 ans à deux millions d'ames, (*n*) & c'eſt contre tous les calculs demontrés par l'expérience, que M. de V... ne fait monter la population d'un ſiecle qu'à la vingtieme partie.

Les petits rois qui gouvernoient les hommes de ces tems reculés ne ſauroient être comparés aux monarques de nos jours. (*o*) Ils n'étoient d'abord que les chefs d'une famille, dont les deſcendans étoient raſſemblés dans la même ville, & un ſiecle ſuffiſoit pour peupler une ville pareille. L'entrepriſe folle de la tour de Babel n'avoit ſelon toute apparence d'autre but que d'en faire la capitale de tous les Noachides. (*p*)

Les Juifs vivent ſéparés de toutes les autres nations, avec leſquelles ils ne s'allient point excepté dans un petit nombre d'états (*q*); mais ils ne haïſſent pas pour

(*m*) T. II. p. 60.
(*n*) T II. p. 19.
(*o*) T. I. p. 13.
(*p*) T. II. p. 88.
(*q*) p. 172.

cela les autres peuples ; ſentiment que leur législateur leur à défendu de la maniere la plus poſitive, même à l'égard des Egyptiens leurs oppreſſeurs. Nos miſſionnaires envoyés auprès des Juifs d'Aſie n'ont pas aſſez pu louer leur bienfaiſance & leur hoſpitalité, (r) & le traitement dur qu'ils éprouvent par-tout pourroit peut-être juſtifier l'averſion dont on les accuſe ; on ne leur accorde nulle-part la pleine jouiſſance des droits de citoyens, quoiqu'ils ne contribuent pas moins à l'entretien des états que les autres ſujets ; on leur refuſe un droit, qui appartient à tous les hommes, celui de poſſéder & de cultiver la terre.

Selon M. de V... (s) les Perſans adorerent un ſeul Dieu ſans le repréſenter par des images, au lieu que les Juifs ſe ſervirent d'images, des douze bœufs, (qui portoient la mer d'airain) & de deux chérubins. (t) Nous avons déjà remarqué pluſieurs fois qu'on peut ſans crime avoir des images, dès qu'on n'en fait point un objet de culte ; perſonne ne ſe rendit coupable d'idolâtrie, ni avec les chérubins dont le peuple n'oſoit approcher, ni avec les bœufs qui ne ſervoient que de ſupports. (u) L'E-

(r) Direction divine par Schulz, T. V.
(s) T. II. p. 21.
(t) T. I. p. 188.
(u) ibid.

ternel n'avoit défendu les images, qu'autant qu'on en faiſoit l'objet d'un culte, qu'on ne devoit rendre qu'à lui ſeul.

Les différentes couleurs des Malabares, des Américains, & des peuples de l'Europe, ne prouvent pas plus différentes raçes d'hommes, que les couleurs variées des chevaux, des poules, &c. (x)

M. de V... attaque derechef l'exiſtence des animaux marins, dont on rencontre les veſtiges par millions dans les rochers, (y) ſujet ſur lequel cet homme célebre n'a que des connoiſſances très-bornées; il prend ces veſtiges pour des moules de rivieres & de lacs; on trouve cependant des milliers de ſtrombites, des montagnes compoſées de coraux, des cornes d'Ammons monſtrueuſes, des animaux des mers des Indes ſans nombre, & peu de ces moules d'eau douce. M. de V... ſoutient encore qu'on n'y trouve point le Nautilus; quoique les montagnes renferment encore une très-grande quantité d'impreſſions & même la couleur de leurs écailles fragiles avec leur ſtructure admirable. L'idée de M. de V... étoit ſans doute, qu'on ne connoît point cet animal en vie, ce qui n'eſt

(x) p. 185. conf. T. I. p. 83. ſeq.
(y) p. 185. T. I. p. 86. ſeq.

n'eſt pas étonnant, puiſqu'il demeure au fond de la mer des Indes.

Notre poëte ne perſiſte pas moins dans ſon hypotheſe, que ce furent des pélerins qui tranſporterent ſur les montagnes ces coquillages des Indes. (z) Ce fut apparemment pour ſe divertir, qu'ils porterent ſur les plus hautes montagnes des cornes d'Ammon de la largeur d'un pied, des huitres monſtrueuſes, & des grouppes d'animaux marins, qui peſoient juſqu'à trente quintaux, comme il s'en eſt trouvé dans le cabinet de M. Tſchudi.

Selon M. de V... Platon fait l'éloge d'Epicure; le contraire auroit pu avoir lieu, & l'admirateur d'Epicure devoit mieux ſavoir l'époque de la vie de ce philoſophe. (a)

Le ſilence de Sanchoniaton, dont l'hiſtoire n'avoit d'autre but que de tranſmettre à la poſtérité la vie de quelques rois, ne ſauroit juſtifier les doutes de M. de V... ſur la vérité du déluge, (b) atteſté par les traditions de tous les peuples, même des habitans de l'Amérique, ſi bien connu des Chaldéens que dans leur hiſtoire de Xiſutrus ils font mention de l'arche & du pigeon. Zoroaſtre

(z) p. 61.
(a) p. 199.
(b) p. 207.

rapporte encore ce grand événement. Le deſſéchement de la mer Noire n'eſt qu'une fable d'invention moderne ; moins moderne cependant que la prétendue puiſſance d'un roi de la plus haute antiquité, de faire retourner la mer dans ſon ancien lit. Lorſque M. de V... veut fruſtrer les Egyptiens de la gloire d'avoir cultivé les arts & les ſciences, (*c*) il a contre lui le témoignage des Grecs, & de tous ceux qui ont parcouru ce royaume juſqu'à nos jours. Il prétend, qu'ils n'avoient nulle connoiſſance des voûtes ; mais les Grecs ſe nourriſſoient encore de gland, & habitoient des cavernes, lorſque les Egyptiens conſtruiſirent leurs pyramides, & déployerent en dirigeant ces immenſes édifices vers les quatre parties du monde, des connoiſſances très-étendues dans la méchanique & l'aſtronomie.

Les Egyptiens n'étoient point, comme M. de V... ſoutient (*d*) une nation pauvre, c'étoit plutôt le peuple le plus riche de la terre. Pharaon étoit un monarque puiſſant, dans un tems ou la Chaldée étoit gouvernée par des roitelets, dont quatre prirent la fuite devant l'émir Abraham. Nous pouvons juger par le rapport d'Homere combien

(*c*) p. 212. conf. T. II. p. 35.
(*d*) p. 214.

la puiſſance de l'Egypte étoit ſupérieure aux petits états de la Grece, & quand même ces faits ne ſeroient point conſignés dans les hiſtoires, nous n'aurions beſoin pour nous en convaincre que de voir les pyramides, le ſphinx, les murs des palais ſouterrains, les débris immenſes de Luxor. Si nous conſidérons la quantité & la grandeur des pierres, la hauteur des pyramides, & les machines étonnantes, dont les Egyptiens ſe ſervoient dans l'enfance du monde, nous ſommes tentés de les regarder comme le ſeul peuple de la terre capable de conſtruire de pareils édifices.

M. de V... paſſe au roman dénué de toute apparence de fondement touchant l'origine des Juifs, (*e*) qu'il fait deſcendre de miſérables bannis, auxquels on avoit coupé le nez, hypothèſe qui ſe détruit d'elle-même, ſi nous jettons un coup-d'œil ſur les loix ſages & ſur la police établie par Moyſe, nous n'y trouverons nul veſtige d'une troupe flétrie de voleurs.

Rinocolura n'étoit point ſituée ſur la route des Iſraélites, ni dans le voiſinage du déſert, mais au bord de la Méditerranée, dans un pays dont ce peuple n'approcha point, lorſqu'il ſortit d'Egypte, & très-loin

(*e*) p. 217.

du mont Carmel, que M. de V.... joint mal à propos aux montagnes d'Horeb & de Sinaï, dont il eſt ſéparé par toute la Paleſtine.

Il eſt contradictoire de ſoutenir que la religion judaïque fut établie long-tems après la mort de Moyſe, (*f*) & que ce peuple ne ſuivit jamais un ſyſtême ſtable de religion; l'auteur cherche à venir au ſecours de cette hypotheſe par une aſſertion non moins arbitraire, que les Madianites avoient adoré une autre divinité que les Juifs, & que même ce dernier peuple avoit abandonné le culte du vrai Dieu, ce qui n'eſt vrai que par rapport à ceux de cette nation qui ſe laiſſerent ſéduire à l'idolâtrie par l'exemple des peuples voiſins. La religion des Juifs avant la loi, étoit l'adoration d'un ſeul Dieu que les Noachides tranſmirent aux patriarches; après la publication de la loi c'étoit encore le culte d'un ſeul vrai Dieu & roi du peuple d'Iſraël, à côté duquel il ne devoit point reconnoître de divinité. Toutes les parties du culte public, les ſacrifices, les prêtres, le tabernacle étoient inſtitués à l'honneur de l'Eternel. On ne ſauroit nier ce fait ſans fermer les yeux aux témoignages les plus évidens, que nous rencontrons à chaque page de l'hiſtoire de ce peuple, qui

(*f*) p. 119. conf. T. I. p. 28.

parle par-tout du culte mosaïque comme d'un devoir établi & consacré par ordre du Seigneur. Lorsque les deux tribus, qui avoient reçu leur héritage de l'autre côté du Jourdain dressèrent un autel au bord de cette riviere, les autres tribus regarderent cet acte comme une innovation contraire à la loi divine, & un schisme dans le culte digne d'être puni par l'extirpation des tribus coupables; mais les deux tribus se justifierent, en assurant que leur dessin n'étoit point de se détacher du culte du Seigneur, ce qui étoit l'aveu le plus formel, qu'ils adoroient Jéhovah comme le Seigneur de toute la nation. (*g*)

Les Juifs étoient en possession du tabernacle, ou toute la nation se rassembloit à la fête de Pâques; l'auteur sacré en parle à l'occasion de la mere de Samuel comme d'un usage établi. (*b*) Nous voyons par le témoignage d'Esaïe & d'autres prophetes que les fêtes, les nouvelles lunes & les sacrifices ne furent jamais négligés même sous les rois impies. Le peuple s'assembloit dans des cas extraordinaires, & consultoit le Seigneur, comme nous le voyons à l'occasion de la guerre civile de Giboa; les prophetes

(*g*) Jos. 22.
(*b*) 1. Sam. 3.

exhortent le peuple à l'obſervation du devoir pénible de délivrer les eſclaves au bout de ſept ans comme d'un précepte poſitif & connu, & reprennent les riches comme coupables de violence lorſqu'ils refuſent de briſer les chaînes de ces malheureux. Les mêmes loix qui accordoient aux Lévites & aux prêtres la jouiſſance de leurs biens & des ſacrifices leur interdiſoient toute autre propriété. La ſucceſſion des pontifes judaïques eſt auſſi peu interrompue que l'ordre de leur culte public.

Lorſque nous voyons l'idolâtrie ſe gliſſer parmi le peuple, Jéhovah ne ceſſoit jamais d'être le Dieu ſuprême de toute la nation. Que tu ſois béni de Jéhovah, dit la mere de Micah à ſon fils, lorſque celui-ci lui reſtitue les effets dérobés; nous y découvrons même des traits, qui prouvent leur zele pour ce culte. L'écriture ne reproche d'autre faute à Jéhu que d'avoir conſervé les veaux d'or, pour empêcher les Iſraélites de ſe rendre au temple de Jéruſalem; ces veaux étoient ſelon toute apparence des ſymboles défendus du vrai Dieu, qui avoit délivré ſon peuple de la ſervitude d'Egypte; l'hiſtoire des rois nous offre à chaque page des traits qui prouvent que les rois de Samarie ont de tout tems reconnu le Dieu ſuprême; Achab propoſe d'interroger un pro-

phete du Seigneur ſur le ſuccès de la bataille; Joram ſe plaint de ce que Jéhovah l'avoit abandonné avec ſon allié le roi de Juda; (*i*) lorſqu'il conſulte le prophete Eliſée, il l'appelle ſon pere; (*k*) les reproches que les prophetes Hoſée & Amos adreſſent aux dix tribus à cauſe de leur idolâtrie, ſont conçus en des termes, qui ſuppoſent des péchés commis contre le Seigneur, dont ils reconnoiſſoient la grandeur & la puiſſance.

Le prophete annonce dans ſa juſte indignation au peuple d'Iſraël que le culte agréable au Seigneur conſiſte plutôt dans l'obéiſſance que dans les ſacrifices, & de-là M. de V... conclud, que les enfans d'Iſraël n'ont jamais ſacrifié dans le déſert au Seigneur Adonai, (*l*) quoique les loix de Moyſe s'étendent de la maniere la plus claire & la plus poſitive ſur les offrandes des chefs pour la conſtruction du tabernacle, (*m*) ſur l'alliance renouvellée entre le Seigneur & ſon peuple, (*n*) ſur les ſacrifices qu'Aaron & ſes fils offrirent à l'Eternel le jour de leur conſécration tant pour eux mêmes que pour

(*i*) 2. Rois 2, 3-10.
(*k*) Ibid. 6.
(*l*) Num. 17.
(*m*) Exod. 36. 1-6.
(*n*) Exod. 24. & 34.

le peuple, & qui furent consumés par le feu du ciel. Il est vrai que les circonstances ne permirent point au peuple de se conformer en tout aux ordres du Seigneur; il ne célébra point la fête des tabernacles, & plusieurs ordonnances de Moyse ne furent observées d'après l'intention du législateur, que lorsque les Israëlites se trouverent en possession de la terre promise.

(o) Le culte rendu à Milchom ne prouve autre chose, sinon que des peuples idolâtres se sont mis en possession du pays, qui avoit appartenu auparavant aux dix tribus d'Israël; ce seroit en effet une logique assez plaisante que la conclusion, parce qu'il s'est trouvé parmi les Juifs des idolâtres du tems des prophetes Esaïe & Jérémie, il s'ensuit que ce peuple n'adopta point le culte mosaïque du tems de ce législateur & de son frere Aaron!

Autre conclusion de la même force; (p) les Juifs étoient un peuple de brigands, parce qu'ils sacrifierent une vache rousse, se laverent, se laisserent circoncire, & s'abstinrent de la chair de porc & des animaux impurs; ce dernier trait ne sert pas même à prouver qu'ils se sont conformés aux usa-

(o) Page 221.

(p) Page 227.

ges reçus chez les Egyptiens, chez lesquels des animaux purs, comme le bœuf étoient en abomination, & la raison, pour laquelle on assigne à Jacob & à sa famille une province séparée du reste de l'Egypte.

L'emprunt que les Israëlites firent des vases d'argent & d'or n'étoit point un vol. (q) Les Egyptiens les leur avoient prêté, & les chassèrent ensuite de leur pays avec une précipitation, qui rendit tout commerce entre les deux nations & toute restitution absolument impossibles ; il y a même des commentateurs, que l'expression de l'Ecriture : „ les Israëlites trouverent grace aux „ yeux des Egyptiens „ porte à croire, que ces effets précieux furent accordés aux premiers comme un don & non comme un emprunt.

Il est aisé de répondre à la question (r). Pourquoi les livres sacrés de l'ancienne alliance resterent-ils si long-tems inconnus aux autres nations ? c'est parce que la religion des Juifs les obligeoit de vivre séparés de tous les autres peuples ; ils ne voyageoient point, & leur pays ne renfermoit quoique ce soit, qui pût attirer la curiosité des Grecs, qui visiterent plutôt l'Egypte si célé-

(q) Page 125.
(r) Ibid.

bre alors par ſes arts & ſa magnificence ; d'ailleurs on ne voyageoit point alors ſans danger, ce qui rendoit ces excurſions aſſez rares. L'Ecriture-ſainte ne fut traduite que fort tard, ſous le regne de Ptolomée Philadelphe ; avant cette époque elle étoit écrite dans une langue abſolument inconnue aux Grecs, qui mépriſoient tous les autres peuples comme des barbares, & ne liſoient que les poëtes de leur nation ; après des ſiecles paſſés ſous le joug des Romains, un Grec qui daignoit apprendre la langue de ſes maîtres, étoit une choſe très-rare. Euſebe cite cependant un nombre conſidérable d'hiſtoriens & de poëtes Grecs, qui font mention des Juifs ; Diodore, Strabon, & même Ariſtote n'en parlent que pour faire voir, qu'ils n'en avoient qu'une conniſſance très-imparfaite. Nous trouvons dans les comédies d'Ariſtophane une raillerie qui fait alluſion au culte du ciel, qu'on reprochoit aux Juifs.

Liſte des incrédules (*s*), avec des éloges, qu'ils avoient lieu d'eſpérer de M. de V... Warburton, quoiqu'évêque, eſt du nombre, de même que Swift dont la plume, quoique très-libre & mordante, n'a jamais donné ſujet à lui attirer ce reproche,

(*s*) p. 26. ſeq.

& qui même s'eſt ſervi des armes les plus redoutables aux yeux de Shaftesburi, de la raillerie pour combattre l'incrédulité; c'étoit à la vérité un homme qui ne manquoit ni d'amour-propre ni d'opiniâtreté, mais qui à juger de tous ſes écrits, demeura fidele à l'égliſe anglicane. Barbeirac ne mérite pas plus d'occuper une place dans le catalogue des ennemis de la religion. (*t*) Il ne faiſoit pas grand cas des peres d'égliſe, mais il n'a jamais rien fait ni écrit, qui ait pu juſtifier ce reproche.

" Que Freret réduiſit en pouſſiere les miſérables argumens d'un Abadie (*n*). M. de V... cite un exemple de la foible logique de l'auteur chrétien; Abadie ſoutient que les premiers chrétiens moururent pour l'évangile, & l'on ne meurt que pour la vérité, mais les premiers chrétiens ont forgé de faux évangiles, il s'enſuit donc, qu'ils ſont morts pour le menſonge. Toute la force de cet argument ſe réduit à un jeu de mots, que l'expreſſion de *premiers chrétiens* a fourni à M. de V... Ceux qui ſont morts pour l'évangile, n'avoient rien de commun avec le petit nombre de ceux dont la plupart étoient des incrédules, & qui forgerent les faux évangi-

(*t*) p. 289.
(*n*) p. 295.

les, dont la doctrine étoit directement opposée à celle des martirs, & dont nous ne savons aucun qui ait sacrifié sa vie pour la vérité de ces faux évangiles ; ce ne fut point sur les évangiles que les martirs furent interrogés devant leurs juges. M. de V... soutient encore que chaque religion a ses martirs. Cette assertion est fausse ou plutôt un second jeu de mots Il n'y a point d'exemple d'un Grec ou d'un Romain, qui ait été martir de sa foi en Jupiter. Les martirs, dont la mort prouve la vérité du christianisme, étoient sur-tout les premiers chrétiens, un Pierre, un Paul, des témoines de Jesus & des miracles opérés tant par ce divin Rédempteur que par ses apôtres ; ceux là moururent tous pour Jesus crucifié & ressuscité ; au lieu que nous serions obligés de les regarder comme des insensés abominables, aussi éloignés d'un but, que privés de la saine raison, si convaincus, que Jesus n'a jamais prouvé par ses miracles & sa resurrection, qu'il étoit le fils de Dieu, ils ne préférerent pas moins un supplice cruel au culte religieux d'un homme, qu'ils savoient être un imposteur.

Il se peut, qu'un chrétien catholique du Japon meure pour sa religion, mais sa mort ne prouve que son attachement pour une doctrine, qui lui a été enseignée, au

lieu que la mort des martirs dans le premier ſiecle du chriſtianiſme prouvoit la vérité des événemens, dont ils étoient des témoins oculaires (*o*).

La Metrie eſt auſſi mépriſable comme homme & comme auteur (*p*) que par ſon incrédulité pouſſée juſqu'à l'audace; ſon commentaire de Boerhaave le meilleur après celui de M. de V... eſt copié mot à mot de M. de H. à quelques paſſages près où il trahit ſon ignorance par les fautes les plus ridicules; ſon protecteur & compatriote de Maupertuis s'eſt vu forcé de convenir publiquement des calomnies atroces & des menſonges, que ce médecin s'étoit permis, & il ne les excuſe que par ſa légéreté exceſſive. La Metrie s'étoit fait payer, pour compoſer une ſatire contre les médecins de Paris, ſans autre but, que de frayer par un moyen auſſi vil le chemin à ſon ami, qui aſpiroit à une charge honorable.

Si M. de V... fait éprouver aux Juifs les effets de ſa haine, il dévoile ce ſentiment d'une maniere bien plus violente à l'égard de notre Sauveur; (*q*) en appuyant ſur toutes les objections, dont les ennemis de Jeſus s'étoient ſervis pour attaquer ſa voca-

(*o*) T. I. p. 182.
(*p*) p. 300.
(*q*) p. 309.

tion divine, sans répondre à une seule; il commence par les Toldots refutés selon lui par Origene, & qu'il suppose plus anciens que les évangiles; ce livre est assez refuté par son propre aveu, que les miracles opérés par Jesus étoient véritables, aveu, qui ne perd rien de sa force, quand même nous l'attribuerions au nom de Jéhovah, dont Jesus apprit selon l'auteur à prononcer le nom; & quand même ce livre eut été composé dans le premier siecle, qui offroit encore un nombre prodigieux de témoins oculaires des miracles de Jesus; son auteur deviendroit malgré son aversion pour le christianisme, un témoin très-digne de foi de la mission divine de notre sauveur, témoignage d'autant plus précieux, qu'il sortiroit de la plume de l'adversaire le plus opiniâtre des miracles de Jesus.

*Nissachun vetus* est un titre ridicule, (*r*) que M. de V... a copié sans se rappeller que le mot hébreu *nissachun* signifie victoire, mais que le mot de *vetus*, *vieux* n'est point une expression de la même langue. Un seul exemple de la maniere de raisonner de cet auteur Juif suffira pour nous le faire connoître. Nous n'avons point crucifié Jesus, dit-il, (*s*) car nous n'avions

(*r*) p. 312.
(*s*) p. 313.

point alors le droit du glaive, les évangiles nous disent la même chose, c'est aussi ce qui engagea les Juifs à conduire Jesus devant le tribunal du gouverneur romain, l'accusant d'avoir aspiré à la couronne de la Judée. C'est ainsi que l'ennemi de l'évangile se rend témoin de sa vérité.

M. de V... fait l'extrait de *Chiffuk Emuné* en termes trop vagues (*t*) pour que nous puissions répondre aux blasphêmes qu'il contient. Une seule remarque suffira : nous avouons que les Juifs sont divisés en différentes sectes, les Samaritains en font une principale, & les Juifs une autre, & ceux-ci se divisent encore en Karaïtes & en Talmudistes.

Selon les paroles d'Esaïe le Messie promis devoit souffrir, selon celles de Daniel il devoit être extirpé, ce qui mit les Juifs modernes dans la nécessité de forger un second Messie souffrant pour éluder l'effet d'une prophétie, qui ne pouvoit être appliquée qu'à Jesus. Les commentaires Juifs les plus anciens, qui sont même antérieurs au christianisme, appliquent aussi bien que nous ces passages des prophetes au Messie, & ce ne fut que long-tems après que les Juifs se trouverent dans la nécessité de leur donner un autre sens. Quel autre but pou-

(*t*) p. 316.

voient avoir les sacrifices, que de fixer l'attention du fidele sur le Rédempteur du genre humain pour le salut duquel il étoit appellé à mourir? Quel autre usage aurions-nous pu faire de la mort de tant de victimes? & comment ces sacrifices inutiles pouvoient-ils être agréables aux yeux du Seigneur?

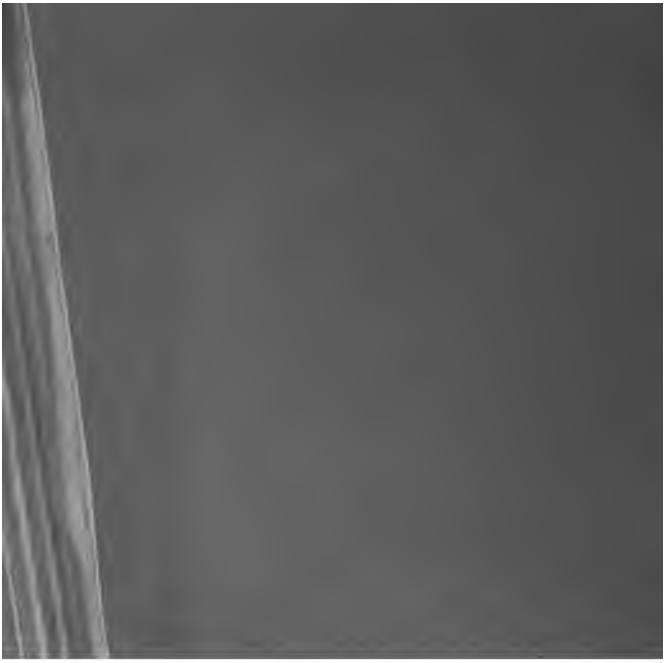
Spinoza confondit l'idée de la substance avec celle de la matiere; son erreur consistoit en ce qu'il n'admettoit que l'existence des êtres matériels.

Il n'est pas possible d'attribuer les livres de Moyse à Samuel. (*d*) Newton ne le dit point non plus, quoique M. de V... ose l'assurer, il dit seulement que le livre de la loi se perdit sous le regne de Saül, & que Samuel ou un autre prophete le rétablirent, en se servant pour cela des mémoires de Moyse & des prophetes qui existoient encore, & en y ajoutant les passages qui ne peuvent être sortis de la plume de Moyse. L'hypothese, qui rend Samuel auteur des livres attribués à Moyse, mérite d'autant plus d'être examinée de près, qu'elle a quelque rapport avec celle de Newton. Le pere de Samuel se rendit toutes les années à Schiloh, & offrit ses sacrifices dans le tems que Hophni & Pinehas les deux fils d'Eli faisoient les

(*d*) p. 316.

les fonctions de pontifes ; ſon épouſe affligée fit vœu de conſacrer au ſervice du Seigneur le fils que ſa grace voudroit lui accorder, (*e*) en promettant ſelon la loi de Moïſe que le raſoir ne paſſera jamais ſur la tête de cet enfant. (*f*) Elle ſe ſervit des paroles de Moïſe, (*g*) pour célébrer l'Eternel d'avoir exaucé ſa priere. Samuel fut donc voué au ſervice du Seigneur & revêtu de l'éphod de lin preſcrit par Moïſe ; quelque tems après l'Eternel ordonne au jeune Samuel d'annoncer de ſa part au pontife Eli : qu'il avoit tiré ſon pere Aaron de la maiſon de Pharaon pour être ſon prêtre & pour brûler l'encens en ſa préſence ; les Philiſtins s'emparerent de l'arche de l'alliance. Lorſque les enfans d'Iſraël demandent un roi, le Seigneur dit à Samuel : c'eſt moi qu'ils mépriſent, pour ſe ſouſtraire à ma domination. (*h*) Tous ces traits, dont je pourrois encore citer un très-grand nombre, prouvent de la maniere la plus évidente, qu'à la naiſſance de Samuel le culte public du Seigneur étoit établi ſelon la loi preſcrite par Moïſe, & que ce prophete trouva la charge d'un ſouverain pon-

(*e*) I. Sam. 1, 2.
(*f*) I. Sam. 4, 5.
(*g*) I. Sam. 2, 2. conſt. Deut. 34, 22. 32, 20.
(*h*) I. Sam. 4, 7.

tife entre les mains, auxquelles le ſeigneur l'avoit confiée, qu'avant ſa naiſſance les enfans d'Iſrael faiſoient ſi bien uſage des livres de Moïſe, que les femmes en ſavoient des paſſages par cœur & les inſéroient dans leurs prieres, & qu'enfin tout le peuple reconnoiſſoit l'Eternel pour ſon ſouverain; auſſi le ſtyle des livres de Moïſe eſt-il bien plus ſublime & plus touchant que celui des livres de Samuel qui eſt ſimple & purement hiſtorique.

*Fin du Tome premier.*